LES ROMANS

ET

LE MARIAGE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE DE SEINE, N. 14 BIS.

LES ROMANS

ET

LE MARIAGE

PAR

M. THÉOPHILE DE FERRIÈRE

AUTEUR DE *IL VIVERE*

TOME SECOND

PARIS

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE

26 RUE DES PETITS-AUGUSTINS

M DCCC XXXVII

DEUXIÈME PARTIE.



Madame de Longueville.

CHAPITRE PREMIER.

Albert n'était pas marié depuis un mois que déjà il avait fait une fatale découverte ; ce jeune homme d'esprit et de cœur, qui avait en haine les exagérations sentimentales et se réfugiait dans le mariage comme dans la vérité, vit avec épouvante qu'il s'était livré à son implacable ennemi, le roman, et qu'il avait épousé toutes les imaginations de ses héroïnes sous les traits ingénus de mademoiselle de Verneuil. Il s'était abandonné à sa tendresse, il s'était plu à répandre autour de sa femme tout ce qu'il peut y avoir de prévenance et de protection dans un mâle attachement ; les idées exaltées de madame de Lon-

gueville vinrent troubler la sérénité de cette lune de miel.

Albert se sentit aussitôt porté à refouler dans son cœur ses expansions affectueuses et naïves, et une sorte de besoin impérieux du contraste lui fit appeler à son aide ce que sa raison avait de plus rigoureux et de plus inflexible. Il est difficile, quand on est aux prises avec l'excès que l'on blâme dans un autre, de ne pas tomber soi-même dans l'excès contraire. Albert, qui était bon, sensible, et qui aimait sa femme d'un véritable amour, ne tarda pas à se retrancher dans une façon de tendresse froide et paternelle; son ame noble et naturellement ouverte aux impressions du beau dans la nature et dans les arts, se couvrit d'une apparence d'insensibilité; il ne manqua jamais de remplacer une émotion par une raillerie et de mettre le sourire au-devant de l'enthousiasme, quel que fût son objet. Madame de Longueville, qui avait jugé Albert d'après quelques on dit du monde avec sa tête de jeune fille, et qui s'attendait à trouver dans le mariage la réalisation de ses rêves romanesques, fut bien surprise d'y rencontrer ce calme et cette raison; elle crut d'abord à de

l'inconstance; elle se vit trahie par un perfide; abandonnée par un monstre, comme les princesses et les bergères de ses livres favoris; elle poussa des cris; elle versa des larmes; elle monta sa douleur au niveau de ses souvenirs et de son imagination, et elle fut presque désappointée quand elle apprit qu'elle n'était ni abandonnée, ni trahie, mais aimée comme Albert pouvait aimer.

Elle finit par voir qu'elle s'était trompée, et par se persuader que Longueville, soit froideur naturelle, soit fatigue de cœur, par suite d'une première passion, était hors d'état de s'élever à ces extases et à ces ravissemens sublimes que les belles ames poursuivent dans les sphères de l'idéal.

Thérèse avait rêvé jeune que deux pouvaient ne faire qu'un, et elle avait désiré que cela fût; et ce désir n'était pas chez elle un caprice, c'était la pensée de toute sa vie. Quel fut donc son désenchantement quand elle vit qu'elle et son mari se parlaient à toutes les heures une langue différente!

Plus elle appréciait la loyauté d'Albert, l'étendue de son esprit, la noblesse de son carac-

tère; plus elle s'affligeait de voir cette barrière les séparer. Elle résolut de le convertir, de lui apprendre sa langue, de lui enseigner sa religion. Longueville la plaisantait sans relâche sur ce qu'il appelait sa robe de brouillards; elle entreprit de la lui faire porter.

Il y eut dès ce moment une émulation singulière entre les deux époux. Albert redoubla de moquerie et de logique pour guérir sa femme de son exaltation; Thérèse, de mélancolie et d'extravagance sentimentale pour tirer son mari de son aridité.

Monsieur et madame de Longueville avaient passé les premiers temps de leur mariage à la campagne, suivant la mode anglaise. Quand Albert eut entendu sa femme faire des phrases de roman sur le bonheur d'être seuls; sur le délire de l'amour, sur la lune, les fleurs et les nuages, il se hâta de la ramener à Paris, et affecta de la jeter dans le monde, quoiqu'il en estimât les joies frivoles à leur juste valeur, afin de faire diversion à sa poésie champêtre par la vie la plus légère et la plus dissipée.

Madame de Longueville, belle, jeune, riche, élégante, attira dans sa maison les poètes et les

artistes que réunissait sa tante, la duchesse de Candale. Elle s'environna surtout de ceux qui convenaient davantage à ses sentimens et à ses idées. Albert s'était effarouché de ses méditations des champs; ce fut bien pis à la ville. Les vers passionnés et les drames lugubres, les tirades de conversations sur les souffrances intimes, les discussions en règle sur les ravissemens, mille admirations étranges, les plaintes mélancoliques, les rêveries fantastiques, se montraient à lui sous toutes les formes, dans tous les coins de son salon. Il voulut se donner des auxiliaires; il forma un noyau d'hommes raisonnables : ils étaient ennuyeux; d'hommes de plaisirs : ils étaient futiles; tout l'avantage restait à la légion poétique, et Albert n'eut d'autre ressource que de protester de sa verve moqueuse et incisive contre cette invasion du poëme et du roman.

Les conversions n'avançaient ni d'un côté ni de l'autre. Albert sentait croître dans la lutte son invincible horreur pour l'ennemi qui s'attachait à sa vie, et madame de Longueville, désolée de ne pouvoir faire partager ses émotions à son mari, glacée par son sang-froid, blessée par

ses railleries, augmentait de toute l'amertume de cette douleur le trésor de ses exaltations.

L'été vint : madame de Longueville réclama la solitude de la campagne ; Albert voulait le mouvement mondain des eaux : après plusieurs manœuvres habiles, les deux puissances belligérantes convinrent d'une transaction : on se décida pour un voyage à l'étranger.

Mais où aller ?... Albert avait de graves objections à faire contre tous les pays qui se présentaient ; il ne s'en montrait pas un qui n'offrît des ressources à son ennemi. La Grande-Bretagne n'était-elle pas sillonnée dans ses trois royaumes par la charrue des romanciers ? L'Espagne n'avait-elle pas ses Castillans, ses Maures et Childe-Harold ? L'Italie, les extases de nos moindres grimauds littéraires au sujet de Florence, de Venise et de Baïa ? Le Danemark et la Suède, les romans de Vandervelde ? Il serait bien allé en Russie, mais il aurait fallu traverser l'Allemagne et sa ménagerie de rêveurs. Il choisit la Suisse parce qu'elle était la plus proche. Que vouliez-vous qu'il fît ?...

Dès le premier relai, Longueville s'aperçut qu'il allait marcher sur une terre dangereuse ;

Thérèse lui parla de Clarens et de Meillerie, de Julie et de Saint-Preux, et de tous ces amoureux si brûlans, si délirans et si philosophes de ce philosophe amoureux Jean-Jacques Rousseau. Albert fit arrêter les chevaux à Ferney et proposa un pélerinage dans la maison de Voltaire.

— Oui, dit Thérèse, Zaïre !...

— Zadig, répondit Albert.

Bientôt ils virent Genève; les maisons se pressaient sur les bords du lac et du Rhône; des voiles se dessinaient sur les flots; des vallées fertiles, des herbes épaisses, des arbres frais et touffus, des montagnes, dont le pied se baignait dans l'eau et dont la cime se perdait dans le ciel, se déployèrent à leurs regards.

— Oh! Jean-Jacques!... s'écria Thérèse dans son admiration. Jean-Jacques, bel ange, avec ton glaive à deux tranchans, la rêverie pour les faibles, la pensée pour les forts; tous deux effilés sur la pierre de la solitude!... comme ce ciel où tu nageais, comme ce lac bleu que tu effleurais, comme ces vallons où tu te penchais pour cueillir la pervenche, comme toutes ces choses sont douces et puissantes, Jean-Jacques Rousseau !...

— Ma chère amie, dit Longueville, nous avons encore vingt minutes de route avant d'arriver à Genève, voulez-vous que je vous conte une histoire?

— Je ne m'y oppose pas, répondit Thérèse.

— Eh! bien, il y avait une fois un horloger qui avait fait bien du chemin pour son horlogerie, car il était allé à Constantinople, où il avait vendu des montres et des pendules aux beautés du sérail; cet horloger, bonhomme d'ailleurs, et joyeux, vivait tranquillement avec sa femme et ses sœurs, chastes et sages personnes, dans son ménage, où il avait rapporté de ses excursions lointaines, de l'aisance et de la belle humeur.

— Voilà une histoire, dit Thérèse, qui n'ira pas dans les nuages.

— Un moment! cet horloger simple, honnête, heureux, laborieux, plein de sens et de droiture, avait dans son grenier de vieux romans, et dans sa maison un fils, un enfant grêle et fluet, qui avait coûté la vie à sa mère en venant au monde. L'enfant lut les romans, et tandis que l'horloger montait ses horloges, il se prit à songer de belles dames qui le tenaient

par la main et de beaux châteaux qui lui ouvraient leurs portes, ce qui fit qu'un matin il ne fut pas peu surpris quand son père lui annonça qu'il allait le mettre en apprentissage; plus de lecture! plus d'oisiveté! plus de rêverie! mais un travail réglé, sérieux, utile...

— Pauvre enfant! dit Thérèse.

— L'enfant prit la fuite; une fée, celle qui se logea sous le crâne de don Quichotte, lui était entrée dans le cerveau; elle le fit courir comme lui à travers champs, puis, comme il fallait vivre, elle jeta le visionnaire dans les antichambres, où celui qui n'avait pu faire un honnête ouvrier devint un valet menteur, voleur, lâche et nonchalant.



— Cela n'est pas possible.... reprit Thérèse.

— Cela est vrai, répondit Albert. De sottes lectures faites sans ordre et sans choix et des habitudes de paresse détruisirent chez lui tout rapport entre l'action et la pensée; il ne sut plus agir, il ne sut que rêver, et toutes les tentations le trouvèrent faible; sa vie fut misérable; il fut l'amant d'une femme dont il était le domestique; il partagea ses bonnes grâces avec un autre valet et se les vit enlever par un perru-

quier; sa seconde passion fut pour une vieille comtesse qui se rendait aux eaux, ne sachant que devenir, et qui ne fut pas fâchée de trouver un galant assez intrépide pour lui témoigner de l'amour.

J'oubliais une lingère qui fut à lui après avoir été à d'autres, dont il fit sa femme, et qui épousa un cocher après sa mort. Du reste toutes les fois qu'il voulut aimer en bon lieu il fut repoussé avec perte, et ce qu'il put obtenir de mieux, fut d'être appelé mon ourson, mon vieux loup, par une ou deux belles dames, sur la fin de ses jours; encore lui fallut-il pour arriver là, en concurrence avec les magots de la Chine, se plonger dans le métier d'auteur, le pire de tous, comme il le disait en gémissant; laisser pousser sa barbe et ne pas peigner ses cheveux; prêcher le travail des mains qu'il avait dédaigné; se croire poursuivi de haines imaginaires; se sentir malheureux au point d'envier la condition des brutes, et promener de solitude en solitude la mélancolie sauvage d'un Jean-Jacques Rousseau.

— Albert, dit Thérèse, votre histoire est un blasphème.

— C'est lui-même qui l'a écrite, cette histoire. Il n'y a pas un de ses livres qui ne déplore sa vie. Ce fut un des supplices de Jean-Jacques, d'agir toujours mal en pensant souvent bien. Je vous ai déjà parlé du divorce qui s'était fait chez lui entre la pensée et l'action. Il y a peu de vérités dont il n'ait acheté la découverte aux dépens d'un remords. C'est parce qu'il sentait le mal que lui avait causé la lecture des romans qu'il les attaque avec tant d'énergie dans ses ouvrages (1). Combien de fois n'a-t-il pas vanté le travail manuel (2)! Est-ce donc pour rien qu'il fait de son *Émile* un menuisier?.. Ne trouvez-vous pas un sens profond dans cette haine farouche contre la littérature et les beaux-arts (3)?.. S'il

(1) En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on finit par se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. (*Nouvelle Héloïse*, deuxième préface.)

(2) Travailler est un devoir indispensable à l'homme social. Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains. (*Émile*, l. III.)

(3) Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. Je ne veux point qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. Vous l'êtes bien, vous, me dira-t-on. Je le suis pour mon malheur, je

met ses enfans à l'hospice, c'est, dit-il, afin qu'ils soient de bons ouvriers au lieu d'être des aventuriers et des coureurs de fortune (1). Enfin il n'y tint pas, et dans ses *Confessions* il donna une libre issue à ses regrets de s'être dérobé à la vie honnête et laborieuse qui lui était destinée (2).

Thérèse ne répondit rien. Elle arrivait à Genève et elle voyait le lac.

Les voyageurs descendirent à l'hôtel de Sécherou.

— C'est ici qu'ont logé Byron et Shelley, dit Thérèse.

l'avoue : et mes torts, que je pense avoir assez expiés, ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. (*Émile*, l. III.)

(1) En destinant mes enfans à devenir ouvriers ou paysans plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortune, je crus faire un acte de citoyen et de père. (*Confessions.*)

(2) J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une vie paisible et douce, dans l'uniformité d'un travail de mon goût et d'une société selon mon cœur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ouvrier, bon homme en toutes choses. J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être; et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Au lieu de cela... quel tableau vais-je faire!.. Ah! n'anticipons point sur les misères de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet. (*Id.*)

— Allons! pensa Longueville, je trouverai mon ennemi jusque dans les auberges!

Le soir commençait à venir. Le soleil avait disparu de l'horizon, mais la cime des glaciers était encore couronnée de rose. Le lac était calme. Thérèse, après avoir dîné à la hâte, voulut aller sur la grève, puis monter dans une barque et faire une promenade sur l'eau. Il y avait des pêcheurs sur le lac, et madame de Longueville admira les harmonies de leur bateau, de leur costume et de leurs filets rustiques avec la scène naïve qui les environnait; il y avait aussi des curieux, des dandys, des badauds d'Angleterre et de France, un yacht, des canots, des chaloupes peintes, et Albert s'empressa de les montrer à sa femme pour faire diversion à ses rêves de l'âge d'or.

On ne revint qu'à la nuit. L'imagination de Thérèse, excitée par les beautés qu'elle avait vues, se plaisait à évoquer tous ses souvenirs. Elle récitait des strophes de Childe-Harold. Elle songeait à Byron, si beau, si pâle, si poète. Elle le voyait errer sur ces ondes éclairées par la lune avec cet autre jeune poète pâle et mélancolique Shelley. Elle assistait en idée à leurs extases

devant ces grandes eaux et ces rochers immenses. Elle confondait son ame dans cette magnifique création avec le panthéisme de l'un; elle faisait courir sur ces flots et sur ces neiges la pensée désolée de l'autre; ou bien elle écoutait ce conte plein de terreur, qui naquit là un soir de leurs entretiens, le vampire lord Ruthwen.

Quand Longueville fut rentré à l'hôtel:

— Pardieu! pensa-t-il, je me suis jeté ici dans un nid de guêpes. Mais, patience! je vois ce que c'est; Byron et Rousseau, madame de Staël peut-être, les bords du lac?.. Dans huit jours nous en serons loin, et le roman ne nous suivra pas dans les vallées de Berne.

Le lendemain Thérèse voulut voir Diodati.

— Byron l'a long-temps habité, dit-elle.

— Toujours Byron! soupira Longueville; et il suivit Thérèse à Diodati.

La matinée était douce et fraîche. Les buissons étaient pleins de roses et de rossignols. La figure noble du poète vint encore se poser dans la rêverie de Thérèse; une autre figure l'accompagnait, et cette fois ce n'était pas Shelley, mais Jean-Jacques; non pas l'ourson de l'Ermi-

tage, mais le petit ami d'Annecy, avec ses lèvres vermeilles, qui regardait madame de Warens sans oser parler. L'air était pur et parfumé; les rayons de soleil se jouaient dans la rosée des feuilles et dans les vagues du lac, et mille formes sveltes et gracieuses passaient en souriant avec la lumière sous la verdure et sur les eaux. D'une part Marie Duff, le premier amour de Byron, un enfant aimé par un enfant, ce rêve plein de fraîcheur d'où lui vint son adoration pour le nom de Marie; de l'autre, mademoiselle Galley, cette passion enfantine de Jean-Jacques, dont le souvenir le poursuivait sous les ombrages de Montmorency; puis c'étaient miss Chaworth et la Guiccioli; c'étaient la petite Goton, madame Basile, madame de Warens, madame de Larnage, madame de Boufflers, madame Dupin, madame d'Houdetot. Madame de Longueville songea qu'il lui aurait été doux de fixer une ame ainsi passionnée; elle jeta les yeux sur Albert; Albert dormait.

—Ma foi, dit Albert, c'est toujours le même spectacle; et le mouvement de la voiture me berçait à ravir.

— Ah ! Byron, Byron, dit tristement Thérèse...

Après Diodati, madame de Longueville voulut voir Coppet. Albert s'attendait à ce désir de sa femme, et il se résigna. En revanche il résolut de hâter son voyage sur le bord du lac, afin de la tirer de sa région romanesque.

— Vous n'avez plus rien à voir à Genève, dit-il, nous n'y reviendrons plus. Courons à Clarens, sans nous arrêter, et de là nous entrerons dans le canton de Berne.

— Je le veux bien, mon ami, dit madame de Longueville.

Albert fut étonné de ce consentement et du sourire qui l'accompagna. Madame de Longueville ne réclama pas même en faveur de Vévay et du château de Chillon. Les chevaux de poste entraînèrent la voiture sur la rive gauche du lac. On passa rapidement à Lausanne, et à mesure qu'on approchait de Clarens, Albert était surpris de voir sur la figure de sa femme une expression de gaieté malicieuse, au lieu de l'enthousiasme et de l'admiration des jours précédens.

—Qu'est-ce que cela signifie? pensa-t-il; serait-elle déjà fatiguée de ses extases poétiques? D'où vient qu'elle se contente maintenant de voyager comme un porte-manteau?

—Albert, dit Thérèse en souriant, vous souperez ce soir au château de Clarens.

—Au château de Clarens? vous voulez dire à l'auberge s'il y en a. Je ne connais personne ici qui ait un château. Seriez-vous déjà comme le héros de Cervantes qui prenait ses hôteliers pour des seigneurs châtelains?

La voiture entra dans une cour et s'arrêta devant un perron. Il faisait nuit. Un homme s'était présenté à la portière des voyageurs. Il les conduisit dans une salle à manger élégante et bien éclairée où était servi un excellent souper. Longueville reconnut cet homme.

—Comment, dit-il, vous êtes ici? par quel hasard!... Madame de Longueville, c'est Vincent, c'est votre maître d'hôtel!...

—Sans doute, dit Thérèse en souriant, et c'est moi qui vous donne à souper.

—Qu'est-ce que cela veut dire?...

—Cher Albert, vous me pardonnerez une ruse. J'ai mis de côté une partie de l'argent que j'aurais

dépensé à mes robes et à mes chiffons. Je vous ai fait croire que Vincent avait un voyage à faire dans sa famille et je l'ai envoyé ici avec mon petit trésor, pour me louer si c'était possible cette maison qui appartient aux moines de Saint-Bernard. Maintenant, Monsieur, que vous avez mis le pied sur ma châtellenie, je ne vous laisserai pas partir si tôt. Je vous invite à passer un mois...

— Un mois! interrompit Albert.

— Ah! vous ne pouvez pas me refuser; j'ai ma herse d'ailleurs, que je vais faire baisser; vous êtes mon prisonnier. Croyez-vous que l'on coure ainsi les lacs et les montagnes sans aventures?...

— Un mois! songeait Albert; et à Clarens! ah! si j'avais su!...

Décidément l'avantage était à madame de Longueville. Elle en usa sans pitié. Elle fit ouvrir les fenêtres d'où l'on voyait le ciel et les étoiles se mirer dans les eaux du lac. Les senteurs des roses du bosquet de Julie se répandaient dans la salle, et Thérèse faisait des vœux pour qu'elles pénétrassent de leur chaude poésie le cœur de son mari.

— Une jolie vue, dit Albert; mais demain vous n'en donnerez pas une épingle. La belle vie de château que vous allez mener ici!

— Albert, dit la jeune femme, vous oubliez que vous y êtes avec moi. Votre présence y donnera tant de charme!

— Toujours romanesque, répondit Longueville en lui baisant la main. Mais voilà un an que je suis avec vous, et j'ai peur qu'un mari, après un an de mariage, ne soit pas un personnage fort amusant.

— Ah! dit la jeune femme, si vous daigniez seulement m'ouvrir votre ame et descendre dans la mienne un peu davantage, partager mes pauvres folies, m'aimer enfin, Albert; comme je vous aimerais!

— Ainsi donc, belle dame, vous êtes mécontente! et pourtant Dieu sait si les eaux d'Aix ou de Baden-Baden n'auraient pas mieux valu que cette trappe où je m'enferme pour vous.

— Albert, dit Thérèse, nous n'avons pas encore été seuls, nous n'avons pas été à nous depuis notre mariage.

— Seuls! vous oubliez, répondit Albert en souriant...

La comtesse rougit.

— Et puis, dit-elle en l'interrompant, quelle solitude! Comment pouvez-vous l'appeler un tombeau! ces eaux, ces arbres, ce ciel, ces rochers, n'est-ce rien que tout cela? Et ce pâtre qui semble exprès pour nous chanter son ranz des vaches... Oh! Albert, écoutez donc!

Et elle prêta l'oreille avec une joie enfantine à l'air simple et si connu que lui apportait des prairies voisines la brise du soir.

— Thérèse, dit Albert, vous êtes bien enfant! Mais cette mauvaise chanson ne vous amusera pas huit jours.

Madame de Longueville sourit. Elle était joyeuse. Elle avait fait ce qu'on dit que toutes les femmes aiment à faire, sa volonté. Elle s'occupa d'assurer sa victoire. Elle fit porter les paquets dans les chambres; elle fit remiser la voiture; elle disposa toute chose pour un établissement, heureuse d'avoir enlevé son mari, d'avoir réussi à le placer entre elle et les merveilles de la solitude dans les montagnes, et de le tenir enfin sur cette terre poétique, loin des distractions du monde et dans le silence du tête-à-tête: pauvre Longueville, condamné à regarder pen-

dant un mois une des plus belles vues de Suisse, auprès d'une des plus jolies femmes de France, sa femme; mais, hélas! en plein pays de roman.

CHAPITRE II.

Quelques jours se passèrent.

— Décidément, dit Albert, votre jardin de Clarens n'est pas merveilleux ; quelques arbustes rabougris et de la vigne. Si c'est là le bosquet dont votre Saint-Preux parle en si beaux termes !... je n'y admire, moi, que les curieux qui viennent d'Angleterre ou de France le visiter.

— Ma foi ! disait-il encore, j'aime mieux nos Pyrénées que cela, et, si vous cherchez l'horrible, on y trouve la grande Chartreuse; c'est ce qu'on peut voir de plus beau en fait de laideur ; aussi les Trappistes s'y sont-ils logés. Je ne

sache pas seulement que ce fût par partie de plaisir.

— Mais, répondit madame de Longueville, ouvrez vos yeux! voyez le lac! n'est-ce pas noble, gracieux, voluptueux?

— Ah! dit Albert, j'aime mieux la Méditerranée.

Madame de Longueville pourtant, comme une fée du Tasse, s'était plu à répandre autour de son mari toutes les séductions des arts et de la poésie; mais plus elle se posait en Corinne, plus il se sentait d'aversion pour le personnage d'Oswald.

Le premier jour, il lui avait fallu entendre de la musique, les plus doux sons que harpe eût jamais exhalés, sous le plus beau ciel que Clarens eût jamais vu, et des hymnes passionnés sur l'amour, sur les majestés naïves de la nature et du cœur.

Le second, il fit venir un fusil et des chiens pour tuer des chamois et des aigles.

Le troisième, il trouva que c'était une chasse à se rompre le cou et il loua un bateau pour pêcher dans le lac.

Le quatrième, il avisa que de prendre un gou-

jon dans les eaux de Clarens n'était pas plus amusant que de tirer un brochet de la Loire, à Vouvray, et, dans le moment où il faisait cette découverte, il essuya un coup de vent qui lui prouva que c'était plus dangereux.

Un matin, le ciel était sans nuages et la surface du lac unie comme un miroir. On voyait voler sur ces eaux des hérons aux ailes de pourpre, des cigognes noires, des mésanges bleues et des courlis couleur d'émeraude, tandis que les peupliers et les saules prolongeaient sur ses bords l'ombre de leur feuillage qu'aucun vent n'agitait. Madame de Longueville voulut aller visiter les roches de Meillerie. Les deux jeunes gens descendirent sur la grève et entrèrent dans une barque; les rameurs la guidaient en chantant; la lumière du soleil plongeait sous l'onde d'azur et en illuminait la transparence; l'air frais et matinal était chargé de l'odeur des herbes du rivage; les côtes fuyaient doucement; bientôt une légère brise s'étant mise à souffler, le bateau, déployant sa voile, s'avança en pleine eau dans le lac. Thérèse gardait le silence; elle était appuyée sur un des côtés du bateau et rêvait en regardant les vagues. Déjà depuis plu-

sieurs jours, sentant que les élans de son enthousiasme ne faisaient qu'augmenter l'endurcissement d'Albert, elle s'était habituée à renfermer ses émotions. Peu à peu la scène s'agrandit; le spectale était magnifique. On apercevait les murs blancs de Chillon, le Jura aux flancs sombres et déchirés, les rives verdoyantes du pays de Vaud, les embouchures du Rhône entre leurs rochers de granit, et l'amphithéâtre des montagnes de la Savoie avec leurs étages couverts des végétations les plus diverses, depuis les champs de maïs et les châtaigniers jusqu'aux noirs sapins, servant de piédestal aux neiges éternelles. Albert, que les improvisations poétiques de sa femme ne tenaient plus en échec, oubliant de garder la défensive, dépouillait insensiblement son écorce factice et se laissait aller aux sentimens que cette nature, à la fois majestueuse et charmante, introduisait dans son cœur; il respirait doucement cet ensemble harmonieux; un bien-être délicieux le pénétrait de toutes parts; son ame s'épanouissait dans une jouissance exquise. Il proposa de prolonger la promenade sur le lac.

— Le temps est beau, dit-il, nous pourrons

voir Meillerie avant la fin du jour et revenir à Clarens au clair de lune.

Thérèse crut qu'il voulait retarder son pélerinage ; mais elle craignit ses plaisanteries; elle n'osa le contredire et consentit à ce qu'il désirait.

On avait apporté des provisions ; on déjeuna dans la barque. Albert se livrait à la simplicité de son caractère avec un entier abandon ; sa gaieté, dégagée de toute préoccupation hostile, fut si franche et si naturelle qu'elle gagna madame de Longueville, et que la belle mélancolique cessa un moment d'errer dans les espaces imaginaires.

Il y eut donc ce jour-là une heure où ces deux ames, l'une se haussant un peu, l'autre se baissant, se trouvèrent à l'unisson.

Après avoir couru quelque temps au milieu du lac, le bateau remonta vers le port de Meillerie. Thérèse sauta sur le sable en frémissant; il lui sembla qu'elle entrait dans le sanctuaire de l'amour immense et infini ; c'était là que Saint-Preux avait passé tant de journées, sur une roche solitaire, dans la saison glacée, n'entendant que le cri du vorace épervier et du cor-

beau funèbre, seul, mais de sa caverne franchissant du regard la vaste surface du lac et voyant les lieux qu'habitait Julie. Elle monta sur la plate-forme avec recueillement : un torrent mugissait près d'elle, et derrière se dressait une murailles de rocs inaccessibles; à ses pieds la magnifique plaine d'eau qui la séparait de Vévay; c'était bien la retraite qu'avait rêvée Rousseau; la même solitude, la même pelouse d'herbe fine et fleurie entremêlée de ruisseaux roulant sur la verdure en filets de cristal; ce réduit que, long-temps après, Julie, devenue la pieuse, la sage madame de Wolmar, ne pouvait revoir avec lui sans trouble : — Allons-nous-en, mon ami, disait-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi !

L'air de ce lieu n'était pas meilleur pour Thérèse, car tout lui peignait autour d'elle cette réciprocité de poésie, de passion, de rêverie, cette cohérence parfaite de deux ames qui se touchent par tous les points; cet amour grand comme les rochers dont elle était environnée; profond comme leurs abîmes et pur comme le miroir qui étincelait à ses pieds. Elle comparait à cette félicité idéale qui avait été son rêve de

jeune fille, la dissimulation dont elle était obligée de couvrir ses plus chères pensées pour les préserver des railleries de son mari.

Pendant qu'elle s'abandonnait à ces idées, Albert se faisait raconter par le guide comment Napoléon avait nivelé une partie des rochers de Meillerie pour réparer la route du Simplon; et, grâce à cette diversion salutaire, il revint au bateau sans qu'une parole malencontreuse de madame de Longueville eût ramené sur son esprit sa cuirasse d'ironie et d'insensibilité.

Le soleil se couchait dans les eaux du lac quand la barque s'éloigna du rivage. Toutes les gradations de teintes depuis le bleu foncé jusqu'au jaune d'or coloraient la nappe brillante et tranquille. De grandes ombres se posaient sur sa ceinture de montagnes. L'astre avait déjà disparu sous les flots, mais le sommet élevé des pics de glace partageait encore ses rayons avec l'hémisphère inférieur. L'impression paisible des lueurs crépusculaires, le mouvement du bateau, le bruit cadencé des rames, l'image prolongée des côtes qui se réfléchissaient dans le lac, plongèrent peu à peu Longueville dans de douces idées. Il ne se souvenait plus des

craintes que lui avait inspirées le penchant de Thérèse à l'exaltation. Il ne sentait que le bonheur d'être assis près d'elle, et de pouvoir associer à cette scène sublime les traits chéris de la femme qu'avait choisie son cœur. Enfin les émotions qui l'agitaient venant à déborder, il prit la main de madame de Longueville, et la pressant avec tendresse: Thérèse, lui dit-il, quelle délicieuse soirée!..

— Oh! oui, délicieuse, répondit Thérèse donnant enfin passage aux torrens de poésie qu'elle retenait depuis le matin! Dites, cher, ne voudriez-vous pas être l'invisible esprit qui plane éternellement sur ces solitudes, ou bien la voix qui s'élève de ces montagnes quand le souffle du séchard jette l'écume des vagues sur leurs rochers de granit, ou le parfum qui s'exhale.....

— Thérèse, interrompit froidement Albert, votre écharpe traîne dans l'eau. Donne-moi l'aviron, Joseph!

Il se leva et alla s'asseoir à l'extrémité de la barque, et pendant le reste du trajet, il se mit à chanter de la manière la plus barbare, en imitation, prétendait-il, de l'urus et des coups de

gosier des gardeurs de vaches. Le charme était rompu.

Il revint à Clarens tout à ses projets de guerre.

— En vérité, songea-t-il, j'allais me rendre à l'ennemi!... J'étais moi-même tout près de passer au roman. Il faut que je me tienne en garde contre les surprises, ou plutôt il faut que j'avise au moyen de partir. Elle est ici trop sur son terrain. Je n'en viendrai jamais à bout. Je veux qu'elle quitte Clarens avant trois jours.

Albert avait défendu à ses domestiques, dès le lendemain de son établissement au château, de laisser entrer dans le jardin de Clarens les voyageurs curieux qui, chaque année, viennent de tous les pays en foule le visiter. Il fit dire aux guides que désormais sa porte leur serait ouverte, et il en paya deux ou trois pour attirer tous les badauds qui pouvaient se trouver à Genève et aux environs. Ce fut une procession : ils venaient là furetant, caquetant, comme badauds ont coutume de faire; entrant dans la maison avec impudence, ouvrant les albums, regardant les livres, feuilletant la musique, cueillant les fleurs et les herbes du jardin, faisant des oh! des ah! salissant de leur admira-

tion les plus beaux points de vue, et montrant partout et sans cesse à madame de Longueville une caricature vivante de son enthousiasme.

Albert avait grand soin de la mener sur leur passage; il savait quand ils iraient à Chillon ou à la dent de Jaman; Thérèse ne pouvait s'enfoncer sous les ombrages les plus épais, dans les sentiers les plus tortueux, dans les vallons les plus solitaires, sans trouver des dandys en habit noir, ou des ladies en voile de gaze, ou des artistes français, ou des commis voyageurs de tous les coins de la terre, dessinant, peignant, lorgnant, qui la saluaient comme au bois de Boulogne et disaient : Ce sont les propriétaires du château de Clarens.

— Eh bien! disait Albert, la solitude! vous qui aimez la solitude! vous vous imaginiez qu'on pouvait la rencontrer ici? Vous ne songiez donc pas que quand deux mille personnes s'accordent pour l'aller chercher dans le même endroit, on la trouverait plutôt dans celui qu'elles ont quitté?

Albert fit si bien qu'au bout de trois jours, madame de Longueville, fatiguée de ces importunes visites, et désolée de voir ses chères mon-

tagnes la proie de la multitude, consentit à reprendre le cours de son voyage et à se diriger vers le canton de Berne.

Albert était triomphant.

—Maintenant, pensait-il, me voilà délivré des héros et des héroïnes, des poëmes mélancoliques et des romans!

Hélas! le malheureux n'avait pas lu le *Bourreau de Berne:* mais Thérèse l'avait lu et le savait par cœur. Longueville ne tarda pas à s'en apercevoir; le Bourreau de Berne par-ci, le Bourreau de Berne par-là. Mon bourreau! dit Albert en soupirant.

Il s'enfuit en Argovie; le franc bourg d'Aarau lui réservait sa béguine.

—Ce n'est pas étonnant, dit Albert, nous approchons de l'Allemagne.

Il rebroussa chemin et se jeta dans l'Oberland; Byron l'attendait encore là, sur les cimes du Grindelwald, des Eighers, et de la Yung-Frau, avec son pâle Manfred.

—Ah! Byron, dit Albert; Byron, que me veux-tu?

Ce pauvre Longueville était comme un cerf poursuivi par une meute; s'il courait au nord il

allait donner dans un roman; s'il revenait au sud il en trouvait un autre; chaque motte de terre semblait en pousser un à sa surface, tant l'imagination des romanciers a semé son grain avec zèle.

A Lucerne il trouva, près du mont Pilate, la *Fille du Brouillard*, *Anne de Geierstein.*

Enfin, haletant, épuisé, rendu, il était arrivé chez les Grisons; il commençait à respirer, regardant le ciel d'Italie et les rives historiques du Tésin, quand madame de Longueville évoqua devant lui les ombres amoureuses et plaintives d'Henri Semler et d'Amélie Mansfield.

La route du Simplon lui donna un peu de relâche. Il admirait cette puissance de l'industrie humaine qui avait suspendu sur des précipices ou percé à travers la muraille des Alpes un chemin large et commode. Il se rappelait ces guerres d'Italie, ce règne éclatant, ces merveilles de l'histoire, plus merveilleuses cent fois que les imaginations des livres, tandis que Thérèse s'efforçait de lui faire partager son enthousiasme pour les scènes variées qui s'offraient à leurs yeux. Tantôt la route serpentait à une grande hauteur sur le flanc de rochers perpendicu-

laires, tantôt elle traversait des prairies vertes et fraîches que le pied des hommes semblait n'avoir jamais foulées, des collines ombragées, des vallées mystérieuses parsemées de châlets et arrosées par un ruisseau limpide qui allait se jeter dans le Rhône après mille détours.

Madame de Longueville proposa de quitter la voiture et de gravir un moment à pied la montagne pour contempler d'en haut les sinuosités de la route dans le vallon. Le sentier tournait à l'ombre des châtaigniers, des chênes, des cyprès, des mélèzes, des sapins, sur des tapis de mousse, parmi des bruyères, au milieu de nappes violettes et parfumées de thim et de romarin. La vue embrassait le bassin de la vallée, les accidens du paysage, les prés, les cascades, et de toutes parts les cimes du Simplon, les montagnes du Valais, les rocs aigus, les neiges et les pyramides de glace. Thérèse byronisait de toute son ame; dans la courbe décrite par la chute du torrent, elle voyait la queue ondoyante du cheval pâle de l'Apocalypse; dans les nuages qui roulaient au-dessous d'elle, les exhalaisons sulfureuses des lacs de l'enfer. Quant à Longueville qui n'apercevait pas tant

de choses à la fois, il commençait à se fatiguer de cette accumulation de beautés d'un même genre. Toujours des rochers, des torrens, des sapins, des chênes, des petits sentiers dans les rocailles et des précipices béans à ses côtés; il se promenait au sein de cette nature si poétique pour la comtesse comme aux Tuileries un jour où il n'y a personne. Aussi ne tarda-t-il pas à lui faire remarquer que la pointe de la montagne se couronnait de vapeurs et qu'ils feraient bien d'aller retrouver leur voiture sur la grande route.

La jeune femme sourit, et montrant une roche élevée :

— Encore celle-ci, dit-elle, et nous redescendrons.

Longueville fit un long bâillement et la suivit. C'était pourtant un spectacle qui aurait fait tourner la tête d'un sage, de voir cette jolie femme courir avec ses petits pieds dans les sentiers étroits et raides, gravir les talus et les pentes escarpées, vive, rapide, gracieuse, enthousiaste, les lèvres souriantes d'un sourire d'enfant, sa chevelure brune et son écharpe

blanche doucement agitées par un vent frais qui commençait à s'élever.

C'était peut-être Malvina; mais où était Oscar?

—Oh! nuages, disait-elle, nuages légers, nuages transparens, beau diadème des montagnes, prenez-moi sur vos ailes, enseignez-moi l'hymne que vous chantez là-haut, entre la terre et le ciel; vous êtes la fumée de l'encens, le parfum des fleurs, la vapeur des mers; toutes les choses terrestres sont renfermées dans votre essence subtile; oh! nuages, blancs messagers, dites-moi la parole que vous portez aux mondes supérieurs!.. Comme ces solitudes sont peuplées de beautés sans nombre! Albert, n'êtes-vous pas heureux de contempler tout cela?..

—Je serais bien heureux, ma chère, dit le comte, si vous vouliez m'écouter. Il va pleuvoir, j'en suis sûr, et vous serez surprise par l'orage.

Le ciel commençait à se charger. Déjà les pics les plus élevées se perdaient dans le brouillard. Une ombre sinistre et rapide courait sur tous les plans de ce délicieux paysage, tout à l'heure si bien éclairé par le soleil. Le vent sif-

flait avec force dans les sapins et rendait un son lugubre en frappant contre les rochers. Le pâtre, assis sur leur pointe, rappelait ses troupeaux dont les clochettes rustiques sonnaient par intervalles. Les aigles tournoyaient dans l'air. On entendait le cri de l'épervier, précurseeur de l'orage, et de temps en temps le bruit sourd des masses de neige que l'agitation de l'air détachait de leur lit de granit.

Le deux jeunes gens songèrent à retourner sur leurs pas. Mais s'ils avaient eu de la peine à gravir le rocher il était plus difficile encore de le descendre. Les pierres roulaient sous leurs pieds; le vent les étourdissait par ses mugissemens et les secouait en quelque sorte par sa violence comme les pins et les mélèzes dont il courbait les cimes. Ils allaient lentement. Albert soutenait la marche de la jeune femme, et tous deux s'accrochaient aux tiges des plantes qui croissaient dans les interstices des blocs de granit. Déjà quelques gouttes d'eau se faisaient sentir. Tout à coup un éclair vint éblouir leurs yeux, et les grondemens de la foudre, répercutés par mille échos, retentirent à leurs oreilles. Les gouttes de pluie tombèrent plus larges et

plus rapprochées, tandis que de petits torrens sortis du sein de l'orage commençaient à rouler de toutes parts sur le flanc des montagnes. Albert maudissait les folles idées de sa femme, la Suisse, les nuages et les romans. Thérèse se repentait un peu de n'avoir pas regagné plus tôt la route; mais à cette pensée se joignait une jouissance intime et profonde. Elle prenait plaisir à se raidir contre la tempête, et il entrait dans ce sentiment une sorte d'orgueil de se voir enfin dans une situation qui avait quelque chose de romanesque.

A les regarder tous deux cheminant au milieu de l'orage, on avait le spectacle de l'imagination et de la raison aux prises avec la vie: l'imagination, Thérèse; la raison, Albert; et si l'imagination jetait des fleurs à la tempête, la raison fut bien contente, je vous assure, quand elle se vit dans sa calèche trottant sur la grande route avec ses glaces bien fermées contre la pluie et le vent.

Incorrigible Albert! il fallut renoncer à sa conversion, et au bout de deux jours la poste reconduisait la jolie prêcheuse et son catéchumène vers la frontière de France.

CHAPITRE III.

MADAME DE LONGUEVILLE A LADY LIONEL.

Paris est dans le tumulte des bals et des raouts; Albert me fait aller partout; il a voulu que j'eusse mon jour ou plutôt ma nuit, comme les autres; et deux fois par semaine, dans la matinée, mon salon est plein depuis quatre heures jusqu'à six. Je fais chanter tout ce qui chante, je fais danser tout ce qui danse; je fais causer tout ce qui cause; on prétend que je suis à la mode, et j'en suis au désespoir: il ne me manquait plus que cela.

Quelle vie! mon Amélie; pas un instant de repos! des billets à lire, des billets à écrire, et

quels billets! des visites à recevoir, des visites à faire, et quelles visites ! Des indifférens me parlent de choses dont je ne me soucie guère. Les heures coulent; le torrent m'entraîne, et j'arrive au soir sans avoir été un instant avec moi.

Albert me pousse dans le tourbillon et il s'y jette lui-même avec une ardeur et une gaieté que j'admire ; il semble que ce soit son élément, et qu'il cherche le moyen de vivre avec le moins de sentiment et de pensée possibles; à peine ai-je l'air de m'arrêter auprès d'une idée, qu'il vient ausitôt se précipiter à la traverse et me rejette dans le courant de la causerie frivole ; je ne me reconnais plus. Voilà deux mois que je vis sans mon esprit et sans mon cœur. Y aurait-il donc deux mois que je serais morte ?

Je ne sais où est mon ame, mais à coup sûr elle n'est pas ici; mes doigts courent sur ma harpe sans que j'éprouve d'émotion, et les êtres qui m'applaudissent n'en éprouvent pas davantage ; j'entends les Italiens de ma loge pendant que M. de Longueville me parle de chiffons. Il y a une poupée qui salue, qui sourit, qui marche, qui dit : Bonjour, très chère, et bonsoir, Monsieur; qui répète des histoires, qui dé-

bite des fadeurs et reçoit des complimens; cette poupée on l'appelle madame de Longueville; j'ignore, en vérité, pourquoi.

Cette vie m'afflige et m'humilie. Quoi ! c'est pour de pareilles futilités qu'une créature aimante et intelligente est envoyée sur la terre? c'est là que viennent aboutir mes études, mes rêves, mes projets d'avenir?... Te souvient-il, Amélie, de nos conversations, quand nous étions jeunes filles?... Quel tableau je me traçais du mariage!... Comme je me voyais, plongeant de toute mon ame dans l'ame de mon époux, éclairant mon esprit des rayonnemens de son intelligence, et embrasant mon cœur des feux de son amour!... Comme je me prenais de passion dans mes livres pour les nobles figures des grands hommes qui ont aimé! comme je cherchais dans les romans ces créations idéales de héros selon mes désirs ! comme j'aimais Amadis, Renaud, Tancrède, Malek-Adel! Hélas! je sentais en moi de vifs élans vers l'infini, des émotions profondes à l'aspect des beautés de la nature, de puissantes aspirations vers ce qui est grand, de l'énergie pour lutter contre les scènes terribles et passionnées du

drame de la vie, et j'attendais tout cela, le drame, le grand, le beau, l'infini, quelque chose qui pût remplir convenablement l'espace entre ces deux immensités, la naissance et la mort.

Je crus avoir trouvé dans Albert l'être divin que j'adorais en idée; la supériorité de son esprit reconnue de tous ceux qui l'approchaient, la majesté poétique de son visage, l'auréole d'amour et de passion que lui faisaient les paroles du monde, que sais-je? tout en moi conspirait à nourrir mon illusion; je l'aimai, tu n'as point oublié avec quel délire! Je lui jetai mon ame tout entière, mes visions, mes craintes, mes joies, mes ennuis, mes larmes; je voulus sentir en lui, penser en lui, et abriter dans son cœur ce qu'il y avait de poésie dans le mien; son cœur était froid et il en sortit des moqueries et des sourires.

Amélie, je t'avais caché ce secret soigneusement, je devrais peut-être te le cacher encore; mais mon ame est pleine; ma douleur passe par-dessus les bords, et où l'épancherai-je, si ce n'est dans le sein de ma meilleure, de ma seule amie?...

J'avais espéré long-temps que je pourrais briser la glace qui me sépare d'Albert. Je l'ai mené sous les plus beaux cieux et sur les terres les plus poétiques. Je l'ai trempé dans les rêveries de la solitude. Je l'ai mis en contact avec la contagion de mes plus purs enthousiasmes. Il est toujours resté sec et insensible. Que dis-je ! son ame s'est endurcie chaque jour davantage. Il était d'abord grave et sérieux ; il modérait un peu, il est vrai, mes boutades contre le monde, mais il l'appréciait à sa juste valeur. Il croyait que l'esprit de l'homme est fait pour les grandes pensées et sa volonté pour les grandes actions. Combien de fois n'ai-je pas entendu sortir de sa bouche, dans les premiers temps de notre mariage, des paroles qui exprimaient les plus nobles sentimens. Eh bien ! peu à peu il s'est plu à tourner en ridicule ce qu'il appelait mon exaltation. Il s'est attaché avec une logique désespérante à combattre mes idées les plus chères. La poésie, la passion, l'amour, le délire et les ravissemens de l'amour ! ont été le jouet de ses blasphèmes. Il a tout remplacé par une sorte d'affection tranquille, qui ne s'inquiète de rien, qui ne délire jamais, et qui ne perd pas un instant de

vue les soins domestiques et matériels. Il a en horreur la *Delphine* de madame de Staël. Il déteste Corinne. Il se moque d'Amadis. Il loge Childe-Harold et Werther à Bedlam. Il ne comprend pas les souffrances mystérieuses de l'ame. Il rit de ma mélancolie et assure que c'est un mot d'invention nouvelle pour remplacer les vapeurs et le mal de nerfs. Il raille sans pitié mes goûts de solitude, et prétend que c'est un texte usé aujourd'hui que celui des déclamations contre le monde. Il dit que rien ne vaut la bonne compagnie, parce que là on ne connait pas les points d'exclamation. Puis il se précipite dans ce mouvement frivole; il y voltige, il y glisse, il s'y abandonne et m'y entraîne avec lui.

Sais-tu, Amélie, ce qu'il est maintenant cet Albert de mes rêves et de mon amour!

C'est l'homme de France qui met le mieux sa cravate et dont l'habit est le mieux coupé. Il y a chez lui un mélange de volonté froide et de légèreté. Il est futile parce qu'il veut l'être; sa frivolité est réfléchie, et il aime à organiser son existence comme on meuble un appartement; mes boutades mélan-

coliques et sentimentales dérangeraient singulièrement cet esprit posé, précis, méthodique; c'est un Epicurien qui m'a fait l'honneur de me prendre pour une feuille de rose, mais qui ne veut pas que cette feuille fasse un pli.

Oh! comme il est différent de ce que j'imaginais? est-il possible que je l'aie si peu connu? Et on veut que je ne crie pas contre le monde, contre cette mascarade absurde, où l'on parle à de faux visages, et où l'on aime des apparences!

Amélie, je suis bien malheureuse. La vue d'Albert que j'aimais tant, et je sens que je l'aime encore, sa vue me fait mal; son sourire me glace; sa gaieté me fatigue; il me paraît comme une sorte de mauvais ange; je lui cache mes pensées, et il ne verra pas les larmes que je répands sur ce papier.

Dans un mois nous irons à Belleroche. Albert veut y amener les joies, le bruit de Paris. On y doit jouer la comédie. Comment tout cela finira-t-il!

CHAPITRE IV.

LADY LIONEL A MADAME DE LONGUEVILLE.

Lionel vient de partir pour la chasse ; les petits oiseaux gazouillent à ma fenêtre ; la rougeur du matin se montre derrière le brouillard qui couvre la prairie ; tout est gai, tout s'éveille, tout respire le bonheur ; et toi, Thèrèse, tu es triste et tu pleures loin de moi.

Si je ne connaissais ton imagination, qui grossit toute chose, je te plaindrais d'avoir rencontré la plus grande douleur qu'une femme puisse éprouver. Je ne crois pas ton horizon aussi sombre que tu te le figures ; mais il peut le de-

venir. Je frémis, en songeant que déjà tu cherches des torts à ton mari et que bientôt, peut-être, tu auras cessé de l'aimer. Ne pas l'aimer, grand Dieu! ton mari!... La jouissance que je trouve à chérir mon Lionel me fait sentir combien ce malheur serait affreux.

Je suis persuadée que tu méconnais le caractère d'Albert; tu me le dépeins frivole, égoïste, froid, ce n'est pas le portrait que Lionel m'en a fait. Lionel m'en a parlé comme d'un noble cœur et d'un esprit sérieux. Il est vrai que ses aventures romanesques n'ont existé que dans nos têtes de jeunes filles; mais où est le mal? Ah! Thérèse, je crains que tu n'aies aimé dans M. de Longueville un personnage de ta création, et que tu ne lui reproches maintenant des défauts imaginaires. Peut-être n'a-t-il ni les qualités que tu lui prêtais, ni les défauts que tu lui attribues, et vaut-il mieux ainsi que tes deux ouvrages.

Je t'ai connue toujours rêveuse et enthousiaste; tu aurais passé la nuit à regarder les étoiles; ton esprit aime à danser comme les fées sur la pointe des vagues. Albert ne peut pas te suivre sur tes lacs et dans tes nuages: et voilà

que tu l'accuses d'insensibilité. En vérité, c'est donner trop d'importance à la poésie. Albert peut ne pas s'extasier, précisément comme toi, sur les pierres et sur les herbes, et pourtant ne pas être ce mauvais ange que tu prétends; il peut t'aimer beaucoup sans adorer le Mont-Blanc. Il est même heureux que vous ne vous enleviez pas tous deux du même vol; où iriez-vous? bon Dieu! votre pauvre ménage passerait par-dessus le soleil!

Tu lui reproches encore de ne pas comprendre l'amour, parce qu'il n'en parle pas comme un héros de roman, et de le profaner, parce qu'il le mêle aux soins domestiques; mais, ma bonne, entre nous, ne serait-ce pas tes romanciers qui n'y comprendraient rien? Si l'amour était fait comme ces messieurs le disent, on ne pourrait donc se le permettre, à moins d'avoir, comme toi, cent mille livres de rente? Les habitans de notre planète seraient bien vite morts de faim si l'on aimait de la sorte, car l'amour est partout; bien loin de là, son rôle est d'entretenir la vie; il est actif, dévoué, vigilant; il conduit la bêche du paysan, il garnit la quenouille de sa femme; c'est lui qui pose la pierre du foyer do-

mestique, comment pourrait-il la dédaigner?

Voilà donc, jusqu'à présent, deux de tes reproches qui sont injustes; j'espère qu'il en est de même de celui de frivolité. M. de Longueville aura voulu que tu ne vécusses pas comme une bergère d'Astrée; il t'aura menée dans le monde comme il convient à ton rang et à ta fortune: et là-dessus, l'imagination de madame se sera montée. Je connais bien des femmes qui ne sont pas sans esprit ni sans cœur, et qui vont pourtant au bal; elles donnent leur matinée à l'administration de leur maison; elles s'occupent de leurs enfans, de leurs pauvres; elles cultivent les beaux-arts; elles lisent les bons livres, et le soir elles ne dédaignent pas de se distraire dans une causerie de bon goût, dans la walse ou dans la musique; est-ce donc là une vie dont les heures soient perdues? et faut-il faire la morte et crier que l'on t'assassine parce qu'on désire te la voir mener?

Tu t'emportes contre le monde, comme s'il n'était composé que de personnes absurdes ou abominables; c'est dans son sein que j'ai trouvé Lionel, que je t'ai connue, que tu as rencontré Albert. Il y aurait un peu d'amour-propre à

penser qu'on ne pût rien ajouter à cette liste; j'ai deux sœurs à marier, dans ce misérable monde, et je compte bien qu'elles y découvriront encore quelques bonnes gens. Après tout, notre société française n'est pas si pauvre. Quels sont donc ses élémens? des hommes qui ont tenu dans leurs mains le gouvernement de leur pays; d'autres, que la guerre ou la diplomatie ont promenés dans tous les coins de la terre. Nos jeunes gens, si légers aux bougies, ont employé le jour à des études sérieuses. Les plus grands poètes de ce siècle sont nés dans nos salons; toutes les gloires y sont admises; je ne vois rien là qui mérite ton mépris.

Il est assez singulier, n'est-ce pas, qu'une ermite comme moi, amoureuse de son ermitagerie, défende le grand monde contre une élégante comme vous, madame la belle rêveuse; mais je veux ramener à leur taille naturelle les objets que ma Thérèse grandit toujours. Il serait affreux qu'Albert eût l'ame froide, égoïste, frivole, et que tu en vinsses à ne plus l'aimer. J'aime mieux croire que ton imagination le jette du premier saut des hauteurs où il ne veut pas se tenir, dans le fond du précipice; et qu'il y a

un milieu que tu ne vois pas, mais que je veux te faire voir, où la nature l'a mis, et d'où il peut encore prétendre à ton amour.

Ah! Thérèse, je ne suis jamais allée si loin que toi dans le pays des rêves, mais je trouve maintenant ma petite réalité si douce, que je ne la changerais pas pour tout le royaume de l'idéal; notre vie est pourtant bien simple, bien vulgaire; ce n'est pas un poëme ni un roman. Nous ne sommes pas assez riches pour aller à la pêche des belles pensées sur les lacs de l'Oberland; la médiocrité de notre fortune nous force à nous occuper des moindres détails de notre ménage, et nous n'avons pas le temps de rêver comme Childe-Harold. Mais, que cette vie, ainsi faite, est heureuse et charmante! J'ai maintenant une grande joie: la santé de Lionel est tout à fait rétablie; le bon air des champs, les travaux de la campagne, ont effacé les traces du mal que ma folie avait causé. Ah! oui, folle que j'étais, de l'envoyer à la recherche des richesses, et de vouloir pour lui un siége au Parlement, comme si notre existence paisible ne valait pas la vaine agitation d'Almack et de Westminster!

Lionel aime ses fleurs, ses blés, ses bois; et

puis il m'aime, moi qui ne le chéris pas moins; ce sentiment mutuel jette un charme délicieux sur nos occupations; chaque soin que nous donnons à notre petit empire est une offrande faite au plus tendre amour.

Et mon fils, dont je ne te parle pas, ce cher et cher enfant, cette bonne grosse tête qui me regarde avec ses beaux yeux, les yeux de Lionel, et qui me sourit en suçant son pouce; oh! ce sont là mes montagnes, à moi, et mes lacs, et mes glaciers, et mes nuages, et mes rêves, et mes extases, et mes ravissemens! Cher petit ange!... Vois-tu, c'est notre poëme à nous autres femmes, ce doux être-là!... Que les hommes fassent des vers, qu'ils écrivent des livres, qu'ils se tourmentent à imaginer et à rêver; nous, nous créons cela, quelque chose qui vaut mieux qu'un homme et que le rêve d'un homme, un enfant. Dépêche-toi donc bien vite d'être mère, Thérèse, et tu ne songeras plus à Corinne, ni à Byron.

Sais-tu la grande nouvelle? Mon jardin est fini, et quand ma mère viendra s'établir à Grosbois, elle trouvera ses voisins de la Fresnaye, avec des allées et des gazons dignes de lui être

offerts. N'est-ce pas agréable d'avoir pu nous loger si près d'elle?... M. Rémond a bien fait de s'enrichir dans la banque et de nous vendre sa maison pour acheter un chateau; elle était bien triste, sa maison, bien laide, mais en moins de deux ans nous en avons fait un paradis; nous avons abattu les vieux murs qui nous masquaient la vue, et les châtaigniers qui venaient porter leurs feuilles jusque dans nos fenêtres; à présent, nos yeux se promènent sur un tapis de verdure qui descend doucement vers le ruisseau; nous avons arraché les saules et les aulnes qui formaient une haie le long de ses rives, ne laissant que les plus beaux et ceux qui étaient posés de manière à produire un effet gracieux; nous avons profité du petit bois et de quelques arbres pour ombrager les courbes de nos allées et avoir sans délai des massifs et des bosquets. Puis, nous avons fait nos plantations cet hiver; chaque matin, je mettais mes pieds dans de bons sabots que j'ai fait faire à la ville, je m'enveloppais dans mon manteau, je prenais mes gants fourrés et j'allais avec Lionel, voir placer dans leurs trous mes bouleaux, mes platanes, mes frênes,

mes peupliers, mes tuyas, mes pins, mes mélèzes, tous mes arbres chéris, autres enfans que je me donne, et qui, dans quelques années, seront de hauts personnages, si Dieu le permet. Le soir, nous lisions de l'anglais, nous tracions sur le papier des plans pour l'avenir, des pavillons à élever, des croisées à percer, une serre à construire, ou bien Lionel prenait son violoncelle, je me mettais à ma harpe et nous faisions de la musique jusqu'à la fin du soir.

C'est ainsi que notre hiver s'est passé dans des travaux et des pensées, tu le vois, fort peu poétiques, et l'ennui ne s'est pas approché de nous un seul moment; c'est un si grand bonheur de sentir que l'on fait quelque chose d'utile et que l'on améliore sa position! Maintenant les oiseaux chantent, les arbres rougissent, les jours deviennent plus longs, le soleil plus tiède; je suis avec délices cet épanouissement de la nature qui se réveille; le bourgeon qui s'arrondit; l'herbe qui pointe; jusqu'à ce que mes bosquets se garnissent de feuilles, mes plates-bandes de fleurs, et que le printemps complète ma création.

CHAPITRE V.

Le mois d'avril jetait à peine ses feuilles dans les buissons de l'hôtel de Longueville, quand le comte et la comtesse partirent pour Belleroche.

— Vous devez êtes contente, dit Albert ; nous allons dans un vieux château, un nid de cormorans, sur la crête d'une falaise, avec la mer en bas. Dieu sait ce que nous y trouverons ! madame de Verneuil ne l'a jamais habité.

— Non, répondit Thérèse, mais vous savez que ma tante l'a fait arranger l'année de notre mariage.

— C'est vrai, dit Albert.

— Et vous avez eu soin d'inviter tout Paris à venir en partager la solitude.

— C'est que je veux qu'on vous voie dans votre majesté de dame châtelaine.

Belleroche s'élevait sur la falaise qui domine la petite ville d'Yport, du côté d'Étretat. Pendant que la calèche gravissait la côte, Albert aperçut à ses pieds les maisons, la grève, les bateaux échoués sur le sable, les femmes en jupon rouge et court; il entendit le bruit de la mer, le grincement du galet; et vit sur le rocher une masse de bâtimens de couleur noire, flanqués de trois tours à toit pointu et d'une quatrième carrée, sans toit, plus haute et plus large que les autres. Bientôt un pont-levis, défendu par deux tourelles coiffées de créneaux à machicoulis, le fit passer sur des fossés profonds, sans eau, et tapissés de lierres; la voiture roula sous l'ogive de la voûte, et il se trouva dans la cour du château.

— Voyez, lui dit Thérèse, comme ces bâtimens sont noirs; comme leurs vieilles murailles nous environnent de toutes parts; comme les oiseaux de mer voltigent au-dessus de cette

tour carrée!.. Admirez ce cloître gothique avec ses arcades!.. regardez ces fenêtres étroites avec leur croix de pierre et leurs vitraux!.. prosternez-vous devant ces quatre tours qui se dressent sur votre tête de toute leur hauteur!..

— Je vois, je vois, répondit Albert, que je ne vois rien; que ces murs nous cachent la plaine; que cette cour n'est pas en proportion avec les édifices qui l'environnent; que ces oiseaux sont laids en diable, et que nous avons l'air en ce moment d'être au fonds d'un puits.

Le château avait été bâti à différentes époques. La grosse tour carrée avec ses murs massifs et les ouvertures cintrées qui se montraient sur ses flancs, était évidemment d'une construction antérieure au douzième siècle. Une sorte de courtine qui formait la façade du côté de la mer, et qui avait dû se joindre à des fortifications dont il ne restait plus aucune trace, appartenait à la même époque. Elle aboutissait à une tour ronde, dout les créneaux en saillie, ouverts en dessous et portés sur des consoles, ne faisaient pas remonter la date au-delà du quatorzième siècle. Le reste du château était du même temps.

— Monsieur de Longueville, dit Thérèse, arrêtez-vous devant cette porte. Considérez ces colonnettes si frêles qui soutiennent ce dais de feuillage, véritable dentelle de pierre. Examinez ces trèfles, ces moulures, ces festons délicats, cette multitude de petites figures!... Voici des feuilles de peupliers, de chêne, de lierre, de roseau; ici un éléphant couvert d'écailles; là un sanglier qui joue de la vielle d'amour; et voyez dans ce petit coin, sous cette corniche où personne ne s'aviserait de jeter les yeux, ce personnage mince et raide, dans sa draperie collante, avec ses doigts aussi longs que sa face, et ses bijoux aussi gros que ses doigts.

— C'est de l'architecture microscopique, répondit Albert, bonne pour les antiquaires et les gens curieux. L'ensemble est bizarre; les détails fatiguent l'œil par leur minutie; c'est bien là le gothique à la mode aujourd'hui.

— Comment, reprit Thérèse, cette porte.....

— Cette porte, dit Albert en riant, est une singulière porte. Il faut absolument ou entrer sans la voir, et alors ses sculptures sont inutiles; ou la voir sans entrer, car son grimoire ne se déchiffre pas en un quart d'heure, et alors elle

remplit joliment son but. Mais, pardon! j'oubliais que le sublime du genre est de mettre les choses ailleurs qu'à leur place.

Cette porte était celle de la tour où se roulait la spirale du principal escalier. Les marches étaient roides, étroites, obscures.

— C'est très poétique, disait Thérèse.

— C'est peu commode, disait Albert.

Un passage percé dans l'épaisseur de la muraille les introduisit dans une grande salle, dont les fenêtres élevées de six pieds au-dessus du plancher, étaient garnies de vitraux enchâssés dans du plomb. De vieilles tapisseries à personnages, représentant le chevalier Pâris et le seigneur Hector de Troie, pendaient sur les lambris, les poutres ciselées du plafond étaient jointes par des solives croisées en losanges, et des bahuts, des dressoirs, des coffres, des chaises de bois sculpté, des escabeaux dorés, étaient rangés de toutes parts.

— Oh! monsieur de Longueville, s'écria Thérèse, que cela est beau! on se croirait dans un château de Walter Scott! et j'attends le page ou le chevalier qui sans doute va venir.

Ils visitèrent ainsi toutes les chambres du châ-

teau. Albert remarqua seulement que les ouvertures étaient disposées sans régularité; qu'il fallait monter plusieurs marches pour aller d'une pièce dans l'autre; que les cheminées étaient énormes; que les fenêtres étaient étroites, et qu'il n'y avait d'autres escaliers que les escaliers des tours.

Madame de Candale avait tout meublé dans le style gothique. La salle de spectacle était ornée de meneaux, de trèfles et de colonnettes; le rideau tombait derrière une arcade en ogive, et il représentait des ménestrels et des damoiselles, copiés sur d'anciennes miniatures et encadrés dans des arabesques. On y arrivait par une galerie dont les fenêtres s'ouvraient sur la vallée d'Yport. Des armures posées dans des niches de pierre, et qui semblaient des chevaliers immobiles, en faisaient la seule décoration avec les colonnes minces et grêles qui soutenaient les arêtes et les nervures de la voûte.

Il y avait encore une bibliothèque dans une des tourelles; les livres étaient posés sur des planches de chêne et elle était éclairée par des vitraux de couleur. Des écussons étaient moulés

sur les archivoltes des fenêtres et on y lisait les noms de Richard-Cœur-de-Lion, Thibaut de Champagne, Marie Stuart , Arioste, Shakspeare, Goethe, Walter Scott.

— J'en voudrais voir un de plus , dit Albert.

— Lequel? demanda madame de Longueville.

— Celui de Cervantes.

La chapelle était auprès de la tour carrée, dans ce qu'on appelait la courtine du vieux château. Ses fenêtres à plein cintre regardaient l'Océan, et de sa tribune on avait à la fois le double spectacle de l'agitation des flots et de la paix de l'autel.

Thérèse voulut monter au haut de cette tour; elle fit un cri d'admiration en arrivant sur la plate-forme, et, s'appuyant sur le rempart, elle contempla l'immensité de la mer confondue avec celle du ciel. L'air était chaud et pur; des vapeurs transparentes passaient sous le soleil; toutes les lumières, toutes les ombres, toutes les couleurs, tous les reflets couraient çà et là sur la plaine liquide, qui touchait à la grève par une bande d'argent.

On voyait dans le lointain, à l'extrémité de la courbe décrite par le rivage, les rochers blancs de Fécamp, son phare, ses maisons rassemblées sur le sable comme une troupe d'oiseaux de mer; puis au pied de la tour les trois étages de la falaise, qui semblait de cette hauteur une seule muraille à pic; et en bas, le tumulte et le mouvement des vagues faisant sauter leur écume sur les rocs de la plage; la petite jetée d'Yport, ses filets de pêche, ses bateaux noirs amenés sur le galet, avec leurs mâts couchés et enveloppés de toiles grises, ses femmes en jupon écarlate, ses marins en veste bleue, remuant, s'agitant, gros comme des mouches et des têtes d'épingle.

La tour dominait toute l'architecture du château. Thérèse admirait ce mélange de grâce capricieuse et de solidité massive dans cet édifice posé sur le bord d'un abîme en face de l'Océan. Elle suivait d'une part ces murs épais, soutenus par des arcs-boutans, et bâtis de blocs énormes, sans sculptures ni ciselures; et de l'autre ces tourelles, ces clochetons, ces arcades, ces corniches, ces rinceaux délicats sur les fenêtres et

les portes, ces toits s'élevant au milieu de couronnes crénelées, et toutes les fantaisies du style ogival.

—Quel temps, disait-elle, celui où l'on faisait de tels chefs-d'œuvre sans y attacher son nom, et où d'humbles artistes de génie élevaient ici un château, là une cathédrale, sans songer à la gloire ni aux hommes, écrivant patiemment leurs symboles de pierre, ainsi qu'ils priaient Dieu! O vous! colonnes, festons, chapiteaux, nervures, clochetons à flèches aiguës, emblèmes symboliques d'un monde idéal que résumait l'Église, vous êtes grands, vous êtes beaux, je vous aime et je vous salue!.. car vous aviez en vous la vie de la terre et celle du ciel, le secret de l'homme et de Dieu, et quand un art profane vous a remplacés, il n'a pas su tracer vos caractères mystiques, et les peuples ont perdu le sentiment de la vérité religieuse avec celui de votre beauté.

— Voilà, dit Albert, de la métaphysique à la mode d'Allemagne; ce qui ne la rend pas plus claire, à mon avis.

— Comment! reprit madame de Longueville, n'avez-vous donc jamais examiné une cathédrale gothique?... son vaisseau n'a-t-il pas la

forme d'une croix?.. sa flèche ne s'élève-t-elle pas vers le ciel, et mille figures de pierre ne sont-elles pas sculptées sur ses murs? Une cathédrale c'est un poëme; c'est l'ame avec ses douleurs, ses joies, ses illusions, ses vices, s'élançant vers la demeure céleste. Quelle impression n'est-elle pas produite par ces voûtes, par ces arcades rameuses, par ces chapiteaux de feuillages! Cela ne rappelle-t-il pas les chênes des druides? C'est bien la tristesse du christianisme transfigurée par l'imagination mélancolique des races du nord. L'architecture chrétienne, c'est l'architecture ogivale; et la preuve, c'est que l'on ne saurait prier avec ferveur dans une église moderne avec ses colonnes doriques et ses chapiteaux corinthiens.

— La preuve, répondit Albert en souriant, ne prouve rien, car il y a eu bien des larmes versées à Saint-Pierre de Rome, et plus d'un billet doux donné dans la cathédrale de Séville.

— Comment, monsieur de Longueville, l'art gothique.....

— L'art gothique est l'art gothique, et voilà tout. Le faire éclore dans nos forêts, c'est déjà un peu hasardé; mais le nommer l'art chrétien,

vous allez voir si c'est raisonnable. Ce n'est pas même l'art chevaleresque, car, au temps de Charlemagne, de Roland, d'Amadis, on ne voyait pas d'ogives ni de machicoulis. Cette grosse tour où vous êtes avec ses fenêtres cintrées, voilà l'architecture des châteaux jusqu'au douzième siècle. Les machicoulis sont venus d'Orient après les croisades. Mais retournons aux cathédrales. Était-on chrétien au temps du roi Robert, au temps de Charlemagne, au temps de saint Benoît? Eh bien! on priait alors sous des voûtes à plein cintre; l'ame humaine ne s'élançait pas au ciel sur la flèche des clochers; car on avait des tours, et le plus souvent des tours peu élevées. Savez-vous où était l'ogive dans ce temps-là! elle était à Grenade, elle était dans l'Orient. Et tous ces feuillages, toutes ces rosaces, toutes ces dentelles, qui vous semblent créées à l'imitation des forêts du nord, s'épanouissaient sous le ciseau des artistes byzantins. Le style gothique n'a été suivi en France que dans le treizième siècle. C'est sous le plein cintre qu'on a pris la croix pour aller en Syrie, et c'est sous l'ogive qu'on en est revenu. Quelle est la plus cheva-

leresque et la plus chrétienne de ces deux époques? Mais nous avons eu le roman de l'histoire, le roman de la philosophie, le roman de la religion, le roman de l'économie politique; pourquoi n'aurions-nous pas eu pareillement celui de l'architecture?

CHAPITRE VI.

Bientôt les voitures de poste arrivèrent de Paris ; les coups de fouet retentirent sous les arbres de l'avenue, et les grandes salles se remplirent de jeunes gens, de jeunes femmes, tourbillonnant, riant, dansant sous ces vieilles voûtes, sur ces vieux rocs, devant ce vieux et grondant Océan. La première calèche qui s'arrêta dans la cour amenait le comte Fabiano ; ensuite ce furent Volange, d'Entragues, Montevède, Maximilien de Komorn, le marquis et la marquise de Fiesques, mesdames de Savenay, de Mirande, de Châteaulin, les plus beaux et les plus belles, toute la troupe qui devait jouer, sur le théâtre

orné d'arabesques, la comédie et l'opéra. Puis, une lourde berline, traînée par trois chevaux gris, que menait en postillon une manière de paysan d'une tournure grotesque, entra sous la voûte au petit trot.

— C'est sans doute un voisin, dit Volange.

— Le marguillier de la paroisse, dit Fabiano.

— Ou quelque ancien corsaire, ajouta Montevède.

La portière s'ouvrit. Un gros homme, en perruque, le front bourgeonné, le nez rouge, le chapeau sous le bras, mais l'habit chamarré de rubans de plusieurs ordres, en descendit avec précaution et présenta sa main à une très jeune femme dont le joli visage faisait une petite mine boudeuse, et qui sauta sur le sable sans toucher l'appui que son compagnon de voyage lui présentait; c'étaient le vicomte et la vicomtesse de Canaples.

— Chère Louise! s'écria madame de Longueville.

— Ah! Thérèse, soupira madame de Canaples en l'embrassant.

Madame de Canaples n'était plus la vive, l'étourdie, la folâtre enfant qui se nommait Louise

de Villars. Deux ans s'étaient écoulés depuis le temps où elle se mariait pour sortir du couvent et avoir une voiture et une loge ; et que de choses dans ces deux ans ?

D'abord M. de Canaples, comme on le sait, ne lui avait donné ni cette voiture ni cette loge ; mais jaloux de M. de Komorn, qui s'était avisé de parler trop haut en walsant, il était parti pour sa terre le lendemain de son mariage. Amoureux de la politique et des longs discours, il s'occupa de présider son conseil-général, de diriger les élections et d'exercer, de temps en temps, son éloquence, aux dépens de ses voisins, de sa femme et de son curé, condamnés à lui servir d'auditoire.

M. de Canaples était un fort bon homme ; il ne manquait pas non plus d'esprit ni de talent ; il avait résidé long-temps à Constantinople et il parlait des Turcs fort bien ; son grand tort était d'avoir épousé une enfant de seize ans et d'en être jaloux.

Il avait mené une jeunesse un peu libertine, et cela lui avait donné mauvaise opinion des femmes ; il disait souvent que ses bons amis les Turcs savaient seuls comment on doit les con-

duire, et que cette sorte d'oiseaux doit être toujours en cage. On peut juger par là s'il était disposé à promener la vicomtesse dans les salons de Paris; il connaissait trop, par sa propre expérience, combien il est facile, dans le mouvement de cette grande ville, de se dérober à la surveillance d'un mari. Les paroles malencontreuses de M. de Komorn étaient venues augmenter toutes ses défiances, et il avait emmené sa femme dans son château pour l'y tenir à l'abri des entreprises.

Louise fut d'abord triste et désappointée; elle bouda comme un enfant; mais elle avait à peine entrevu le monde; l'image de M. de Komorn n'avait pas eu le temps de faire une impression profonde sur son cœur, et ses habitudes du couvent lui rendaient moins ennuyeuse l'uniformité de cette vie retirée; elle reprit donc bientôt sa gaieté folâtre: elles s'amusa de ses poules, de ses chiens, de ses oiseaux; elle dessina des fleurs, des arbres; elle courut dans les prés en robe légère et en chapeau de paille; M. de Canaples suivait toutes ses fantaisies pourvu qu'elle ne parlât point de retourner à Paris, et elle trouvait, dans les soins attentifs dont il l'environnait,

de quoi se faire un petit bonheur qui avait bien son prix.

L'hiver vint; madame de Canaples n'avait pas d'arbres à planter et elle ne pouvait pas dessiner toute la journée; son esprit était peu propre à des occupations sérieuses; elle fit venir de la ville des contes et des romans.

Elle se promena d'abord au milieu des mystères et des terreurs de madame Anne Radcliffe; elle parcourut en tremblant ses sombres souterrains, ses longues galeries, ses escaliers tournans, ses châteaux isolés, en ruines, sur la montagne, dans la forêt, avec des trappes, des portes secrètes, des tableaux à ressorts, des passages voûtés, des chaînes, des squelettes, des lampes funèbres, des échelles de corde, des enlèvemens, des poignards, des pistolets, des brigands, des serviteurs fidèles, des scélérats agens d'une vengeance mystérieuse, des hommes masqués, des hommes voilés, des hommes habillés de robes noires, des êtres terribles et inconnus, suivant partout les pas du héros et de l'héroïne. Elle marcha dans le monde d'apparitions effrayantes créé par Mathurin autour de *Melmoth* et de *la Famille de Montorio*,

et toutes ces lectures n'eurent d'autre inconvénient que de lui faire craindre, le soir, de rester sans lumière, et de troubler son sommeil par des rêves qui lui arrachaient des cris et des soubresauts et réveillaient le pauvre vicomte de Canaples.

Il la gronda de lire de pareilles sottises, et elle demanda *Clarisse*, *Grandisson*, *Paméla*, ces chefs-d'œuvre qui l'ennuyèrent et qu'elle renvoya bien vite pour les *Mille et une nuits*, les *Mille et un jours* et les histoires de chevalerie. Comme toutes ces aventures se passaient dans les espaces imaginaires ou dans les siècles reculés, elle ne songea nullement qu'il pût lui en arriver de semblables; seulement elle regretta qu'il n'y eût plus de croisades pour les maris, ni de page pour les dames; et le vicomte défendit les histoires de chevalerie.

Alors elle demanda des ouvrages qui peignissent nos mœurs modernes; on lui donna des livres précédés de grandes préfaces; ces préfaces assuraient que l'auteur avait voulu rendre fidèlement certaines nuances de l'ame observées avec soin ; il s'y moquait des gens qui avaient prétendu mettre en scène des person-

nages parfaits et des créatures idéales, et il annonçait que l'on trouverait dans ses récits une représentation naïve de la société.

Madame de Canaples dévora ces livres avec avidité; elle se sentait un grand désir d'être savante et d'apprendre ce qui se passait dans ce monde qui lui était interdit; elle vit des héroïnes dans une position pareille à la sienne, et elle suivit avec intérêt le cours de ces existences qui touchaient toujours à sa vie par quelque point. C'étaient les mêmes meubles, les mêmes costumes; tous les détails des draperies et des vêtemens étaient rendus avec une minutieuse fidélité; comment ne pas croire qu'il n'y eût pas autant d'exactitude dans l'expression des sentimens et des physionomies? Puis, messieurs les auteurs décidaient avec tant d'assurance! ils disaient si bien : les hommes sont ainsi faits! les femmes sont ainsi faites! ils mettaient à nu avec tant de pénétration les plus secrets mystères du cœur de leurs héros!... Il n'y avait plus à dire : ceci est un roman; cela est inventé à plaisir. C'était la vie réelle, la vie de tout le monde qu'on lui annonçait doctoralement. Le moyen de ne pas être tentée de la suivre; surtout quand

à chaque pas on lui en offrait à la fois l'image et l'apologie !

Elle se rappela Thérèse et son histoire de Marie de Cézanes et de François de Loulé. Bon Dieu ! songea-t-elle, que j'étais sotte dans ce temps-là ! il est vrai qu'on ne me laissait rien lire au couvent !... J'ai été immolée, moi, jeune, belle, frêle, délicate, artistique, poétique, mélancolique, à cet homme vieux, laid, brutal, grossier, stupide, qui ne fait pas de vers, qui n'a pas la chevelure en désordre, qui n'est pas sombre et pâle et qui ne se couche pas sur la pierre des tombeaux. Oh ! Maximilien ! Maximilien !... ton souvenir est là !... mon ange, mon roi, mon aimé ! tu dois être poète, toi !... tu dois avoir les célestes douleurs de l'ame !... je me rappelle que tes cheveux étaient longs, sans boucles, et comme tu me pressais la main, Maximilien !

Madame de Canaples cessa de courir sur l'herbe avec son chapeau de paille et de parler à ses poules et à ses oiseaux. Elle quitta ses pinceaux et son encre de Chine ; elle se prit à marcher à grands pas sur la neige et à rêver le soir, malgré le froid, à son balcon, en regardant la

lune. M. de Canaples voulut lui ôter ses drames et ses romans nouveaux, mais ils lui avaient appris à résister.

— Quoi! Monsieur, dit-elle, sommes-nous chez vos Turcs, à Constantinople?... L'heure de l'émancipation des femmes ne va-t-elle pas sonner? Pauvres esclaves que nous sommes! pauvres malheureuses! pauvres sacrifiées!

— Mais, ma bonne amie, je fais ce que vous voulez... Je vais au-devant de tous vos désirs?...

— Homme barbare! Pourquoi me tenez-vous ici renfermée?

— C'est que j'aime la campagne.

— Et moi je la déteste; je veux aller à Paris.

— Ma chère Louise...

— Je veux partir à l'instant.

— Vous partirez donc seule; car j'ai des affaires ici.

— Eh! bien, je partirai.

— Ce serait convenable.

— Oui, voilà comme vous nous traitez; vous nous emprisonnez dans une double muraille; votre volonté d'abord, puis les convenances. Les convenances! croyez-vous que nous les su-

birons toujours? le moment est venu de les fouler aux pieds.

Dès ce jour il y eut guerre entre les deux époux. Madame de Canaples criait sans cesse à la tyrannie et à la brutalité. Elle voulut s'essayer à des allures viriles. Elle se mit à chasser à cheval en habit d'homme, et à galoper toute seule par monts et par vaux. M. de Canaples s'efforçait de courir après elle; il la grondait; elle pleurait; c'était l'enfer.

Sur ces entrefaites arriva une lettre de madame de Longueville qui priait Louise de venir passer un mois à Belleroche. Cette lettre servit à ramener la paix dans le ménage. M. de Canaples consentit à conduire sa femme chez son amie et elle le tint quitte à ce prix du voyage de Paris.

Vous savez à présent pourquoi la jolie femme soupira en embrassant madame de Longueville.

—Louise, dit Thérèse, nous comptons sur vous pour les chœurs.

On devait jouer *l'Ours et le Pacha* et chanter dans les entr'actes des chœurs de Weber et de Rossini. Longueville avait choisi la pièce

bouffonne et spirituelle; Thérèse la musique. Les choristes devaient paraître sur la scène avec le costume et les décorations du chœur qu'ils chanteraient. C'étaient des tableaux d'un nouveau genre.

— Quels seront les acteurs dans la comédie? demanda madame de Canaples.

— M. de Longueville a choisi sa troupe, répondit Thérèse. Nous aurons madame de Châteaulin, madame de Fiesque, Maximilien de Komorn, M. de Longueville....

— Quoi! s'écria Louise en rougissant. M. de Komorn est ici?

— Oui, ma chère.

— Ce pauvre Maximilien!

— Comment, pauvre?

— Ah! Thérèse, il m'aime à la folie! c'est la première fois qu'il me revoit depuis mon mariage.

Maximilien de Komorn passait en ce moment près de madame de Longueville.

— Sultan Schahabaham, dit Thérèse, comment s'est trouvée Votre Hautesse de sa promenade?..

— A merveille, Madame; Albert a eu la meilleure idée!.. Ne s'est-il pas avisé d'aller de ferme

en ferme sous sa peau d'ours avec notre Tristapatte? J'ai cru que je mourrais à force de rire. Madame de Châteaulin daignerait-elle me faire étudier mon couplet?

— Il a fait semblant de ne pas me reconnaître, pensa madame de Canaples; il a tellement peur de me compromettre! Mais il est bien gai, et ses cheveux ont des boucles!

— Savez-vous, monsieur de Komorn, dit madame de Châteaulin, le nom de cette jeune femme qui cause avec madame de Longueville?

— Non, Madame, répondit Maximilien.

— C'est la vicomtesse de Canaples, dit madame de Fiesque; c'est la fille de madame de Villars.

— Ah! fit Maximilien, je me souviens d'avoir walsé avec elle il y a deux ans.

Madame de Châteaulin se mit au piano, et Louise remarqua que M. de Komorn s'occupa beaucoup moins du couplet que de la marquise.

Pendant que la vicomtesse faisait toutes ces remarques, son mari était allé voir le théâtre avec M. de Longueville.

— Quelles magnifiques décorations, dit le vicomte : vous les avez fait venir de Paris?

— Presque toutes, répondit Albert; mais voici une madone, une chapelle, une tour que nous avons peintes ici nous-même. Maximilien de Komorn est notre Cicéri.

— M. de Komorn! s'écria le vicomte; est-ce que vous l'avez au château?

— Sans doute, répondit Albert, depuis quinze jours.

— Ah! songea M. de Canaples, je me suis enferré. Mais je les surveillerai de près.

Le soir on alla se promener à cheval et en voiture. Louise était en char-à-bancs avec madame de Mirande, Volange et M. de Fiesque. Maximilien était à cheval. Louise le vit passer au galop avec madame de Châteaulin et toute une bande joyeuse qui riait aux éclats.

— Mon Dieu! pensa-t-elle en soupirant, il ne la quitte pas!.. il est d'une gaieté folle!.. Au lieu de se tenir près de ma voiture et de me jeter de temps en temps un regard mélancolique! Il faut qu'il ait bien de l'empire sur lui.

Quand on fut de retour au château, madame de Savenay s'assit au piano et l'on répéta les chœurs. Madame de Canaples n'avait pas étudié

sa partie; elle la lut sur la partition et s'en tira fort bien. Thérèse lui en fit compliment.

—Vous déchiffrez comme un ange, lui dit-elle en l'embrassant.

Louise chercha des yeux Maximilien; il était auprès de la belle marquise.

On joua des walses; Fabiano dansait avec madame de Châteaulin; Louise sentit son cœur palpiter quand Maximilien de Komorn passant près d'elle, la salua et lui dit:

— Pouvez-vous me donner cette walse, Madame?

Elle regarda M. de Canaples; il fixait sur elle des yeux terribles.

— Mon Dieu, pensa-t-elle, voici l'instant de la crise.

Elle se leva toute tremblante et prit le bras que lui offrait M. de Komorn.

Quand ils eurent fait quelques tours de walse:

— Il y a long-temps que l'on ne vous a vue dans le monde, madame? dit Maximilien.

— Hélas! dit Louise avec une expression mélodramatique.

— L'hiver est bien triste à la campagne, reprit M. de Komorn.

— Il est moins triste, dit Louise, qu'une ame de femme rongée mystérieusement par sa pensée intime, dévorante, profonde.

— Voulez-vous que nous fassions encore un tour, Madame? dit Maximilien.

Louise revint à sa place dans toute l'émotion de son roman. Il m'aime, songeait-elle; il n'a pas pu s'empêcher de me demander la première walse; et ses premières paroles ont été une allusion à mon absence! Mais M. de Canaples me fait trembler.

On dansa des mazurkes; on walsa encore; puis les domestiques apportèrent la table de thé.

Madame de Canaples était assise près de madame de Châteaulin; cette fois M. de Longueville causait avec la belle marquise.

— Monsieur de Komorn, dit Thérèse, vous enverrai-je une tasse de thé?

Louise le regarda. Que devint-elle, quand elle l'aperçut dans une embrasure de fenêtre, causant tête-à-tête avec M. de Canaples.

— O ciel! ils vont se battre!... pensa-t-elle. Malheureuse que je suis!...

Cette idée l'empêcha de faire attention aux amabilités que lui débitaient Volange et Montevède; et quand, à minuit, chacun se retira son bougeoir à la main, et que M. de Longueville conduisit le vicomte et la vicomtesse de Canaples à leur appartement, la pauvre femme, pâle et tremblante, appela tous ses souvenirs de romans à son aide, pour tenir tête aux reproches qu'elle attendait de son mari.

— Vous avez dansé avec M. de Komorn, dit M. de Canaples.

— Allez-vous m'en faire un crime? répliqua Louise de toute sa hardiesse et se croyant une héroïne au quatrième volume.

— Non vraiment! c'est un excellent jeune homme; il a passé deux ans à Smyrne, et nous avons parlé de la Turquie ensemble; il juge fort bien la position de Mahmoud. Je crois qu'il a un faible pour madame de Châteaulin.

— Madame de Châteaulin! s'écria Louise; de qui le savez-vous?

— Ma foi! tout le monde est un peu dans le secret... Longueville me l'a conté. La belle marquise n'a pas encore failli; mais M. de Komorn en est très occupé; voilà la gazette du château.

Cette nouvelle frappa Louise comme un coup de foudre ; elle se rappela tous les évènemens de la journée :

— J'aurais dû m'y attendre, pensa-t-elle, il a les cheveux bouclés.

Ce désappointement ne fit que soulever un peu plus haut l'idéal de Louise vers la région des êtres pâles, échevelés et délirans, et le lendemain matin elle disait à Thérèse : Tous ces dandys ne savent pas aimer.

C'est ainsi que les jours s'écoulaient à Belleroche. Thérèse oubliait ses peines secrètes pour faire, avec une grâce exquise, les honneurs de son château. On chantait ; on walsait ; on dansait ; on se promenait sur la mer. Mesdames de Mirande et de Châteaulin mêlaient à toutes choses un esprit fin et délicat, une amabilité pleine de tact et de bon goût. Madame de Savenay désolait toujours Fabiano en prononçant de sa jolie bouche les noms de Schubert et de Niedermeyer ; mais il était impossible de joindre à plus de talent une simplicité plus naïve et plus gaie. On suivait les répétitions avec zèle ; on se conseillait ; on se louait ; on se critiquait ; enfin le grand jour vint ; la salle était pleine ; il

était arrivé des spectateurs des châteaux de Bénouville et de Sacetot, de Fécamp, de Saint-Valery et de Dieppe. Les chœurs furent chantés admirablement; Albert de Longueville et madame de Châteaulin jouèrent à merveille; on dansa en costumes arabes et chevaleresques sous les ogives de la galerie; Maximilien de Komorn se montra plus occupé que jamais de la belle marquise, et finit par lui arracher l'aveu de son amour... pour son mari.

CHAPITRE VII.

VÉRIGNY A LONGUEVILLE.

Tu as été long-temps, mon cher Longueville, sans recevoir de mes nouvelles; tu as cru que mon affection pour toi s'était affaiblie et que mes voyages, dont tu ignorais la cause, mettaient l'oubli comme la distance entre moi et mes amis. J'ai toujours passé dans le monde pour ce que je n'étais pas; je n'ai jamais fait la confidence des pensées que je cachais sous mes sourires; je veux lever aujourd'hui le voile à tes yeux; tu m'accuses d'avoir laissé refroidir notre ancienne amitié: je n'ai jamais senti avec

tant de vivacité le besoin de te confier ce qu'il y a dans mon cœur et de te demander ce qu'il y a dans le tien.

Ma vie, que l'on croyait légère et capricieuse, a toujours été triste et affligée; une blessure terrible m'a frappé dans l'instant où je paraissais le plus frivole; je l'ai soufferte d'abord avec amertume; je la supporte maintenant avec résignation; voilà le secret de mes voyages et de mon silence que je romps à présent.

Au moment où le bonheur venait au-devant de tes désirs et où tu épousais mademoiselle de Verneuil, j'apprenais, moi, que la femme adorée discrètement dans les mystères de mon ame, d'un amour qui était ma vie et que je cachais à tous, n'avait pour moi que de l'indifférence et donnait sa tendresse à un autre. Cette femme, je ne te la nommerai pas; tu ne saurais imaginer qui elle peut être, le monde où je la voyais, le salon dont elle était la perle et la souveraine; non, tu ne la devineras jamais, ni toi, ni personne, tant je recouvrais soigneusement mon émotion profonde.

J'appris mon sort et je voulus mourir, car j'aimais à ce point; cela te surprend peut-être.

Dans ce mouvement de Paris, qui nous emporte pêle-mêle au milieu d'une foule immense, chacun de nous ignore où sera dans une minute celui dont il vient de serrer la main. Tu me voyais riant et brillant dans nos causeries du soir; mais tu ne savais pas qu'un instinct puissant me poussait vers ceux dont l'ame était exaltée; que mes matinées se passaient chez les hommes les plus emportés et les plus fantasques; et que, m'accoutumant peu à peu à ne voir dans la vie que des désirs et des émotions, je laissais se relâcher cette énergie de la raison et cette force des principes qui nous empêchent de plier sous le malheur, quand il arrive, en nous attachant au devoir.

Lélio vint au secours de mon ame défaillante; il ne me parla pas de vivre; il me prouva que je n'avais pas vécu; il me fit honte de mon oisiveté rêveuse et inutile; il me montra ses ouvriers incultes, ignorans, et, dans cette comparaison, je fus étonné de me trouver au-dessous d'eux; leur travail était utile; ma souffrance était stérile; utilité, devoir, vertu, seriez-vous donc une même chose sous plusieurs mots?... Lélio m'appelait vers lui; le poison était près de

mes lèvres; faut-il te le dire? je jetai le poison et je courus vers Lélio.

J'avais songé que la mort n'est qu'un passage vers une vie nouvelle, car l'ame ne meurt pas; et si elle mourait, il n'y a pas de tourment sur la terre qui ne fût préférable à l'anéantissement. Quand je me vis ainsi en face de mon immortalité, une idée me saisit: mon ame était trop pénétrée de mon amour et de ma douleur pour qu'elle pût les abandonner au-delà de la tombe, et alors qu'avais-je gagné à changer de vie?

J'avais gagné de quitter ce monde qui m'importunait; ces images qui me retraçaient des espérances trompées; cet homme qu'elle me préférait; ceux que j'avais aimés, ceux que j'avais haïs, tout ce qui m'avait environné jusqu'à l'heure fatale, et dont je ne pouvais plus supporter la vue.

Lélio m'offrait une existence nouvelle et singulière; j'avais perdu ma fortune; je pouvais quitter mon nom, ma position dans le monde, et après avoir franchi le seuil de la vie élégante me retrouver dans une autre vie, comme dans la métempsycose, un simple artisan. Ce suicide d'un nouveau genre et qui me laissait le choix

de ma métamorphose ne se fut pas plus tôt présenté à ma pensée que je l'accueillis avec une sorte de délire, et, fuyant tous les yeux, sans révéler mon projet à personne, j'allai m'enfermer dans la manufacture de Lélio, comme dans un sépulcre où les agitations et les bruits du monde ne me suivraient pas.

Mais je portais avec moi la plaie de mon cœur, et quand Lélio et sa sœur Angélina me reçurent avec les marques de l'affection la plus tendre, mon visage était sombre et mon regard éteint. Il me semblait que leurs figures, leurs sourires, leurs caresses, étaient les vaines images d'un songe, tandis que ma souffrance était la réalité. Un transport semblable à celui de la fièvre m'avait poussé vers eux; mais quand j'eus fait quelques pas en pressant machinalement leurs mains amies, je sentis un nuage s'abaisser sur mes yeux; mes jambes chancelèrent et je m'évanouis.

Je restai long-temps immobile et sans aucune apparence de vie; quand mes paupières se rouvrirent, ma tête était perdue; l'on m'a dit que pendant plusieurs heures je n'avais pas cessé de prononcer avec emportement le nom de celle

que j'aimais; enfin je repris connaissance. Angélina était auprès de moi; une douce joie rayonnait dans ses regards :

— Il est sauvé, dit-elle à voix basse; et, refermant le rideau qu'elle tenait entr'ouvert, elle se retira sur la pointe du pied.

La pensée de mon infortune me revint avec le sentiment de l'existence; et, comme mon évanouissement m'avait fort affaibli, je me mis à sangloter comme un enfant; puis me soulevant sur mon lit par un mouvement de rage :

— Non, m'écriai-je, je ne resterai pas plus long-temps sur la terre. C'est par lâcheté que je ne me suis pas tué!...

— Croyez-vous donc être le seul malheureux qui supporte la vie? dit une voix qui semblait partir de terre.

Je baissai les yeux et je vis au pied de mon lit, prosternée, une sœur de charité. Je fus frappé de la délicatesse de ses traits et de la blancheur de son visage que faisait ressortir encore son vêtement noir.

— Qui êtes-vous, lui dis-je égaré par la douleur, pour comparer votre souffrance à la mienne? Avez-vous jamais aimé?.. avez-vous

vu l'objet de votre amour se donner à un autre?.. si vous avez vu cela sans renoncer à la vie...

— N'achevez pas, dit-elle en se levant avec enthousiasme... Ne maudissez pas cette vie que Dieu vient de vous rendre pour que vous ayez le temps de revenir à la vérité...

— Ah! m'écriai-je, la vérité c'est la souffrance.

— C'est la résignation, me dit-elle, et la vertu...

— La mort vaut encore mieux, répondis-je avec amertume.

— Ne dites pas cela, s'écria-t-elle en tombant à genoux et en croisant ses mains sur mon lit; de grâce, ne dites pas cela!.. Vous me demandez qui je suis et ce que j'ai souffert pour vous parler ainsi!.. Voulez-vous que je rappelle des souvenirs dangereux et profanes, quand, depuis plusieurs années, j'ai versé bien des larmes et prié bien souvent pour oublier?..

En ce moment Lélio entra dans la chambre.

— De grâce, s'écria-t-elle, conjurez-le de revenir à des sentimens meilleurs!.. Il veut mourir... il veut se tuer!..

— Ma sœur, dit Lélio, notre vieil ami vous demande à l'infirmerie.

— Qui êtes-vous? m'écriai-je avec délire.

Elle était déjà partie.

— Cette sainte, dit Lélio, se nommait autrefois mademoiselle de Fiesque...

— Quoi! la sœur...

— La sœur de celui que tu as vu dans le monde.

— Comment se fait-il...

— Tu es trop jeune pour avoir connu ses malheurs...

— Ils ne peuvent pas avoir été plus grands que le mien.

— Calme-toi et lis ces pages qu'elle écrivait à Clémencia dont elle était l'amie, avant de prendre le voile.

Je pris la lettre avec curiosité. Voici à peu près le récit qu'elle renfermait :

« J'avais dix-neuf ans; ma mère, la comtesse de Fiesque, passait pour une des femmes les plus élégantes et les plus aimables de la société. Elle était encore belle et peut-être attachait-elle trop de prix aux vains plaisirs du monde.

« J'étais environnée de toutes les recherches du

luxe et de toutes les créations brillantes de la mode; mais je n'avais pas tardé à découvrir le néant de la frivolité sous ses apparences éclatantes. Mon ame ne pouvait se remplir des recherches de la toilette, des ambitions de la conversation, des coquetteries du bal, ni de tous ces fruits vides qui alimentent la vie des gens du monde.

« Je crus qu'un sentiment noble, dévoué, sérieux, comme je me peignais l'amour, pouvait seul satisfaire les besoins de mon cœur. Mon Dieu! je ne savais pas que le plus souvent cette terre, où nous ne faisons que passer, se dérobe sous nos pieds sans relâche et nous repousse comme pour nous avertir que nous devons nous suspendre au ciel.

« On parlait alors dans la société de la passion de Gaston de Nangis pour la marquise d'Estrée.»

—Tu n'as pas pu voir Gaston de Nangis, interrompit Lélio; il y a dix ans qu'il est mort; quant à la marquise, il te serait impossible de te former une idée de sa beauté. Les rides ont sillonné ce visage qui a causé tant de mal; mais telle est la misère humaine; nous avons un éclat d'un instant dans notre vie d'un jour, et cette lueur

fugitive nous en profitons pour commettre le crime dont la tache s'étendra jusque sur les cheveux blancs de notre vieillesse.

Je continuai ma lecture qui excitait vivement ma curiosité.

« Gaston avait dans l'expression du regard une fierté mâle et dans le timbre de la voix un accent plein de douceur qui ravirent mon ame la première fois que je le vis et que je l'entendis parler. Chacun louait la vivacité de son esprit, l'étendue de ses connaissances, la noblesse de ses sentimens, et l'on déplorait la passion funeste qui l'attachait à la marquise d'Estrée.

« En vain je voulus combattre mon inclination naissante; je l'aimai, je sentis toutes les jalousies, tous les découragemens, toutes les tortures d'un amour que la délicatesse, l'orgueil et la convenance me forçaient à dissimuler auprès de celui qui en était l'objet.

La marquise d'Estrée ne gardait pas plus fidèlement sa tendresse à son amant qu'à son mari; ses aventures étaient dans la bouche de tout le monde; Gaston seul paraissait les ignorer, tant il était fasciné par les charmes de cette femme aussi habile que dépravée.

Un été, il passa quinze jours chez ma mère à la campagne; il y avait quelques personnes au château, mais la marquise n'y était pas. On causait le soir ou bien l'on faisait de la musique, et je remarquai bientôt qu'un attrait puissant faisait rechercher à M. de Nangis ma conversation. Peu à peu il devint rêveur; enfin un matin que nous nous promenions ensemble sous les arbres du parc, il me dit, dans un soudain transport, qu'il m'aimait, que je me présentais à lui comme une image céleste de régénération et de salut.

—Je ne connais que de ce moment, s'écria-t-il, ce que c'est que l'amour et ce que c'est que la beauté; madame d'Estrée n'a plus de charmes pour mes yeux depuis qu'ils vous ont vue; je cours briser des liens dont je sens la honte, et puissé-je en purifiant ma vie par toute la tendresse que vous m'inspirez, parvenir un jour à toucher votre cœur.

La rupture de M. de Nangis et de la marquise d'Estrée fut publique et éclatante, et quand il revint près de moi, suppliant et passionné, beau de son amour et de son sacrifice, je ne pus contenir le secret qui soulevait mon

sein depuis si long-temps, et, dans un instant d'ivresse et d'enthousiasme, heureuse et fière tout à la fois, je lui avouai qu'il était aimé.

Notre mariage fut résolu; ma mère, qui avait le goût du faste, désira qu'il se célébrât à Paris. Nous partîmes; je jouissais avec une sorte de délire de ma félicité inespérée; M. de Nangis allait être mon époux, et mes longues et secrètes douleurs allaient avoir un terme.

Un matin, je vis entrer Gaston, pâle et le visage bouleversé. Un sinistre pressentiment me glaça. Il me parla de son amour avec son ardeur accoutumée. Cependant je remarquai que sa voix tremblait et que par intervalles un mouvement convulsif agitait ses lèvres. Inquiète, et soupçonnant quelque mystère funeste, je le pressai de mes questions. Il m'avoua que la marquise lui avait demandé une dernière entrevue; qu'il avait été le témoin et l'objet d'une scène déchirante; qu'elle lui avait rappelé la séduction dont il l'avait rendue victime, son devoir immolé, sa réputation sacrifiée, une passion brûlante, des sermens mutuels, et avait fini par lui déclarer que si elle était aban-

donnée, elle ne savait pas à quelle extrémité pourrait la porter son désespoir.

Oh! s'écriait-il en gémissant, je ne l'aime plus, je n'aime que toi, Louise; toi seule tu es ma vie et mon bonheur, et pourtant... oh! fatale destinée!... oh! suites terribles d'un premier égarement... Mais non, je suis à toi, je ne serai jamais qu'à toi, et, dût-elle en mourir, je veux lui faire un éternel adieu.

Il partit et me laissa dans les plus affreuses inquiétudes; je craignais les fureurs de la marquise, et je sentais que si Gaston m'était enlevé par sa vengeance il me faudrait bien du courage pour supporter la vie.

Le lendemain, je l'attendis en vain à l'heure accoutumée; il ne vint pas; mille terreurs me passèrent dans l'esprit; je le vis assassiné, mourant, mort peut-être de la main de madame d'Estrée; je ne pouvais imaginer... ce qui était vrai! il avait cédé à des larmes menteuses; et, trahi par la noblesse même de son caractère, il avait fait le sacrifice de son bonheur et du mien aux artifices de cette femme; un ami nous rapporta que tous les deux suivaient la route d'Italie.

Mon frère garda le silence à cette nouvelle, mais il sortit; et je sus qu'il avait couru avec le marquis de Châteaulin sur les traces des fugitifs. Peu de jours après, j'appris la mort de M. de Nangis; il s'était à peine défendu contre mon frère, quoiqu'il maniât l'épée avec une grande adresse. M. de Châteaulin croyait même qu'il s'était jeté au-devant du coup mortel; il tomba en s'écriant: Dieu soit loué, la vie m'était odieuse.

Sa mort fut touchante et chrétienne; il témoigna le plus sincère repentir.

— Louise, disait-il sans cesse et d'une voix affaiblie, je n'ai jamais aimé que vous..... Louise, combien je vous aime!... Et mon nom fut le dernier que ses lèvres prononcèrent avant de se glacer à jamais.

Quand cet évènement arriva, j'avais déjà pris la résolution de me faire sœur de charité. La nouvelle du départ de M. de Nangis m'aurait tuée, sans doute, en tarissant mon cœur, si je n'avais trouvé au fond les croyances de la religion. Les rayons de mon amour remontèrent vers Dieu; les passions de la terre me parurent petites du haut de ma douleur; je me sentis pleine

de tendresse pour toutes les misères, et je voulus vouer ma vie à les soulager.»

Tel était le récit que faisait mademoiselle de Fiesque au moment de prendre l'habit des sœurs de Saint-Vincent-de-Paule à la douce Clémencia; pendant que je lisais, le calme était rentré peu à peu dans mon ame.

Ange du ciel! m'écriai-je, je veux imiter ton courage et ta résignation; tu n'as pas craint de descendre de la plus brillante existence aux soins les plus obscurs et au plus humble dévouement. Comme toi, je me consacre au soulagement des pauvres; et quand une image douloureuse se lèvera dans mon ame, je te regarderai et je serai consolé.

Lorsque mes forces furent revenues, Lélio me conduisit dans ses ateliers; il me montra les métiers (1) qui fabriquent les étoffes; les salles étaient vastes; les ouvriers travaillaient en causant gaiement; un air tiède et pur entrait par les fenêtres ouvertes, et les yeux apercevaient de vertes prairies, des massifs de peupliers, des buissons de mûriers (2), et la Loire avec ses îles

(1) Voir la note 1 à la fin du volume.
(2) Voir la note 2 à la fin du volume.

et ses bateaux. J'enviai la gaieté de ces hommes; et le spectacle animé de leur travail, qui allait être le mien, donna quelque distraction à mon esprit.

Puis, Lélio me fit voir son moulin (1) pour tordre les fils de soie; il me montra la magnanerie (2) où il élève ses vers, et les champs où il cultive ses mûriers (3). De jeunes filles et de jeunes enfans cueillaient soigneusement les feuilles; on entendait des chants et des rires; cependant le beau fleuve coulait auprès de nous, et les lignes noires des toits et des clochers de la ville se dessinaient dans l'éloignement sur le plus beau ciel.

Quand nous revînmes de notre promenade, le soleil disparaissait derrière la colline; des voix mâles et franches chantaient en chœur un air simple et populaire; l'harmonie rustique se répandant sous les feuilles, sur l'herbe et sur les eaux et sortant de ces nombreuses poitrines, recevait de l'heure et des teintes qui coloraient le ciel, un caractère de solennité;

(1) Voir la note 3 à la fin du volume.

(2) Voir la note 4 à la fin du volume.

(3) Voir la note 5 à la fin du volume.

c'étaient les ouvriers qui regagnaient le hameau. Jamais la musique n'avait produit sur mon ame un effet aussi prodigieux. C'est Angélina, dit Lélio, qui a créé ces musiciens.

Nous trouvâmes Angélina dans la salle des malades; il y en avait trois : un vieillard du village, que le poids des années entraînait vers la mort; les autres étaient deux enfans tombés de la même échelle en cueillant des feuilles de mûriers; la sœur de charité lisait un saint livre au vieux laboureur.

— Sœur Louise, dit Lélio, vous êtes toujours bonne et occupée des infirmités de l'ame comme de celles du corps.

La sœur inclina doucement la tête et continua sa lecture. Angélina sortit avec nous; elle me parla des misères qu'elle soulageait et des occupations de sa vie réglée, avec un mélange de raison et de sensibilité qui répandait un baume rafraîchissant sur les blessures de mon cœur et les ardeurs de ma pensée. Nous étions assis tous les trois sur une terrasse qui donnait sur la prairie. Le croissant de la lune se montrait dans le feuillage des arbres, et le souffle du vent apportait de temps en temps les murmures de la

rivière. Je me laissais aller à l'impression des choses champêtres, et la voix grave d'Angélina, qui me semblait l'hiérophante de mon initiation aux mystères d'une autre vie, s'alliait singulièrement au trouble de mes souvenirs. Tout à coup sœur Louise glissa près de moi avec la légèreté d'un fantôme; son front pâle s'éclairait des lueurs argentées de la lune; elle s'approcha de la rampe de la balustrade, et dit:

— Voilà une soirée bien belle pour ceux qui souffrent et qui croient en Dieu.

Ces paroles nous firent tressaillir comme si notre pensée secrète eût trouvé une voix à notre insu. Lélio connaissait comme moi la douleur, et un soupir s'échappa du sein d'Angélina, comme pour nous révéler une peine cachée dans ce cœur si pur.

CHAPITRE VIII.

VÉRIGNY A LONGUEVILLE. (SUITE.)

Le lendemain, Lélio me prit à part dans son cabinet.

— Alphonse, me dit-il, je suis fier de t'avoir conquis à l'industrie; tu connais mes idées; nos ateliers rassemblent le peuple; il y vient faire l'échange de son travail contre notre argent; quelle que soit la pensée qui rassemble les hommes, elle doit servir à leur perfectionnement et à leur bonheur. Si le travail d'une manufacture était accompli par des rouages et des poulies, je concevrais que l'on fît attention

seulement à ce qu'elle coûte et à ce qu'elle produit; mais l'homme qui dirige, n'importe en vertu de quelle convention, et ne fût-ce que pour quelques heures, une réunion de créatures humaines, doit aller plus loin dans son calcul. Celui-là est un sot, qui dans les rapports naturels qui l'unissent à ses ouvriers, n'a pas su trouver le moyen d'acquérir sur eux de l'influence; et celui-là un criminel, qui, possédant cette influence, ne s'en sert pas pour améliorer leur sort. Je regarde une manufacture non seulement comme un atelier d'industrie, mais encore comme un atelier de civilisation; à ce titre, un esprit éclairé, comme le tien, par la science et par les arts, peut, sans déroger, y trouver sa place(1).

Je remerciai Lélio de la bonne opinion qu'il avait de mon mérite et je lui demandai de me dire à quoi je pourrais lui être utile.

— Tu vas le voir, me répondit-il en me serrant la main avec affection. Et d'abord, il te suffira de quelques semaines, avec ce que tu sais d'histoire naturelle et de mathématiques, pour connaître les élémens de notre industrie, ses

(1) Voir la note 6 à la fin du volume.

instrumens, sa marche, et te mettre au courant de ses principes scientifiques et de son organisation matérielle; tu auras dans ma bibliothèque tous les livres nécessaires, et tu en verras vivre et agir sous tes yeux tous les détails; quand une fois tu auras fait ces études préliminaires, sais-tu quel est mon projet? je t'enverrai en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Belgique et en Suisse, pour y examiner tout ce qui a rapport à la production et à la fabrication de la soie, l'influence du soleil et de la culture sur la qualité du mûrier, les différentes races de vers, les méthodes locales employées pour leur éducation, et le développement de manufactures étrangères et rivales; surtout je te chargerai d'observer attentivement le sort des ouvriers en général, la situation des classes pauvres et les institutions ou les doctrines favorables à leur amélioration. Je sens que cet examen et cette comparaison manquent à ma pensée, mais la surveillance de mes travaux ne me permet pas de voyager. Voilà pourquoi je souhaitais ardemment de t'attirer auprès de moi. Nous marcherons ensemble, à ton retour, d'un pas plus sûr dans la carrière que j'ai entreprise.

Les idées de Lélio me parurent grandes et je me mis à l'œuvre avec ardeur. Les opérations de l'industrie ne semblent rebutantes que par le dédain étrange dont elles sont couvertes; mais, quand on les rattache à leur destination sociale, il n'y a pas en réalité d'occupation plus noble et plus attrayante. Les entretiens de sœur Louise, qui avait le soin de l'hospice fondé par Angélina, la distraction salutaire d'un travail utile et réglé, les conseils de Lélio, les douces paroles de sa sœur, et depuis les métiers jusqu'à la magnanerie, le spectacle admirable de l'ordre dans la multitude et dans le mouvement, ramenèrent mon esprit à des pensées plus saines et rendirent à mon cœur le calme de la résignation.

Oh! mon ami, Lélio est un grand médecin; je ne doute pas maintenant que son amitié n'ait fait se succéder autour de moi, suivant une gradation ingénieuse, les images et les pensées qui pouvaient me distraire de ma douleur, et que ces voyages, dont il m'exagérait l'importance pour les progrès de son industrie, n'aient eu pour principal objet ma guérison.

Je suis bien changé depuis le temps où nous

dansions ensemble chez la marquise de Candale ; je m'abandonnais alors à toutes les émotions de joie et de tristesse; je me pliais à la vie comme elle m'arrivait; et je prenais la forme que me donnait chaque souffle venu du dehors, au lieu d'avoir par moi-même une direction et une consistance. J'étais tour à tour fat avec les fats, poète avec les poètes, métaphysicien avec les métaphysiciens, et je m'accrochais à la vision des gens à systèmes, non d'après sa justesse, mais selon qu'elle entrait dans ma disposition du moment. Je ne savais que sourire au bonheur ou défaillir dans la souffrance, et, comme je n'avais pas plus d'empire sur mes sentimens que sur mes pensées, je cédais aussi facilement au désespoir qu'à l'erreur.

Aujourd'hui je regarde la vie en face et sérieusement, je la dirige vers un but au lieu d'être emporté par elle, car le travail et le malheur m'ont appris à estimer deux choses : la vérité et la vertu. J'ai conservé mon amour; mais combien ce sentiment, que je garde dans mon cœur, est à présent plus saint et plus pur !... ce n'est plus cet égarement que ressentent les ames vulgaires et qui ne me montrait dans l'univers

que la jouissance égoïste d'être aimé! Je désire que cette femme, dont un destin inexorable me sépare, soit heureuse sur la terre, et ma plus grande joie sera la certitude de son bonheur.

Je commençai mes voyages par l'Italie; je suis né à Naples, comme tu le sais; l'aspect de ce beau ciel qu'ont vu mes premiers regards me rappela les chagrins de ma mère; et je me dis: Pourquoi les fils se plaindraient-ils de connaître la douleur quand le cœur des mères a été déchiré? Je remplis avec zèle la mission qui m'était confiée; j'étudiai soigneusement le régime des magnaneries italiennes et je pénétrai dans ces détails pratiques que les livres n'apprennent pas. Je ne raconterai pas à un élégant comme toi, mon cher Longueville, quoique je connaisse la gravité de ton esprit, mes promenades industrielles dans le pays harmonieux du Tasse et de Virgile; je te dirai seulement que mes pensées se reportaient souvent des mûriers aux ruines qu'ils ombrageaient, et des salles où filait l'insecte venu de la Chine, à la cascade qui murmurait aux environs.

La Suisse me fournit de nombreux matériaux pour ma philosophie. J'allai voir d'abord la

maison pénitentiaire de Genève; j'admirai cette justice humaine qui s'efforce de guérir les égaremens du crime, laissant au juge suprême la vengeance et la miséricorde. J'observai que le remède employé pour rétablir ces ames troublées, c'est un travail réglé; je me rappelai que la folie se traite de la même manière et que je lui devais mon retour à la sagesse et à la religion. Cela me fit songer à la simplicité de la loi qui régit le monde, et combien il importait de régler dans la classe la plus nombreuse ce travail qui peut être un des soutiens de sa vigueur morale et de sa santé physique, comme il n'est que trop souvent le destructeur de l'une et de l'autre.

A Morges, je vis sur les bords du lac une institution comme la charité ou la politique devraient en fonder plusieurs en France; c'est une ferme où des orphelins sont élevés gratuitement pour le jardinage et l'agriculture.

L'agriculture est une chose si belle et si utile que nous avons grand tort, en France, de l'exclure tout à fait d'une éducation libérale. Il y a près de Fribourg une école divisée en trois classes: dans la première, les enfans apprennent

l'agriculture ; dans la seconde, ils y joignent l'étude des langues modernes; dans la troisième, qui correspond à nos colléges , ils s'en occupent pendant leurs récréations. Compare un de nos badauds affamés et inutiles à un de ces jeunes Suisses ainsi élevés ; tu comprendras que nous ayons une librairie si encombrée et tant de terres en friche.

J'avais un grand désir de visiter l'établissement que les frères Moraves ont auprès d'Utrecht ; tu sais que le grand Goëthe, avant de raconter, sous le nom de Werther, le suicide du jeune Jérusalem et quelques-unes des vagues tristesses qu'il avait lui-même éprouvées, mais qu'il avait vaincues par l'énergie de son caractère, avait été sur le point de s'associer à la communauté des frères Moraves. Je me plus à contempler cette société d'ouvriers simples et pieux où la propriété n'existe pas, mais où les vertus les plus touchantes sont pratiquées, et je vis que le christianisme avait passé par là.

C'est une idée à la mode aujourd'hui, en économie politique, de proposer l'abolition de la propriété particulière. On ne songe pas que la pensée de la propriété exerce sur l'esprit de

l'homme une influence civilisatrice qui ne peut être remplacée que par la croyance la plus vive aux dogmes de la plus sublime religion. Il en est de même du mariage et de la famille; la moralité humaine se développe merveilleusement dans leur sein, et leur action puissante ne peut être suppléée que par la contemplation de ce qu'il y a de plus élevé dans les mystères de la continence et de la religion. Dans l'antiquité, le droit des noces est une initiation à la civilisation, et l'évangile n'engage à s'abstenir du mariage que les plus parfaits d'entre les hommes; que faut-il donc penser des philosophes qui prétendent interdire la propriété, la famille et le mariage à ceux qui en ont le plus besoin, et ne leur offrent, pour remplacer ces accoucheurs de la raison des peuples, en échange de la perfection chrétienne, que la liberté de satisfaire leurs plus grossiers penchans.

En général, l'association ne me paraît pas une chose bonne quand elle va jusqu'à la communauté du ménage et à l'anéantissement du foyer domestique. Il importe à la dignité de l'homme d'avoir l'indépendance et la royauté de sa maison, de sa chaumière ou de son grenier.

On dit que notre siècle marche vers l'association complète; il marche, au contraire, vers le morcellement, et c'est bien fait. La terre n'est pas plus mal cultivée en petites portions qu'en divisions immenses, quoi que l'on puisse écrire dans les livres; et les découvertes de la mécanique tendent de jour en jour à rendre moins nécessaire l'agglomération des hommes sur un même point pour un même ouvrage. Je suis tout à fait dans les idées de Lélio à ce sujet, et je crois que le sort de l'ouvrier s'améliorera d'autant plus qu'il participera davantage aux bienfaits de la propriété, du mariage et de la famille.

Tu vois, mon cher Longueville, que je suis revenu bien grave de mes voyages; je t'ai fait la confidence entière de mes sentimens et de mes pensées pour t'engager à me dire de ton côté ce que tu sens et ce que tu penses. J'espère que tu es heureux et qu'il en est de même de tout ce qui t'environne; voilà une bien longue lettre, mais je te devais les intérêts de deux années de silence; je désire qu'elle te témoigne le bonheur que j'éprouve à renouer avec toi une ancienne amitié.

CHAPITRE IX.

MADAME DE LONGUEVILLE A LADY LIONEL.

Dieu merci! notre monde s'est envolé. Il n'y a plus au château que le vicomte de Canaples, Louise et M. de Montevède. Je respire : j'ai quitté mon masque; je ne passe plus mes journées à déguiser ma voix. Mes journées sont à moi, et à moi cet océan, ce bruit, ces grands rochers, ces vagues que me disputaient une ariette, un chant, une mazurke ou un cotillon.

Ah! oui, dansez, tenez-vous la main, levez la tête, avec vos diamans, vos dentelles, vos blondes! Je regarde la mer, moi, la danse des vagues, qui sautent; qui retombent, qui sau-

tent encore, infatigables, innombrables, à perte de vue.

Ah! oui, chantez, chantez en chœur, avec les voix de Grisi, de Rubini, de La Blache! j'écoute la mer, moi, le roulement mesuré des vagues, qui ne se taisent jamais, soit que le vent d'ouest mugisse au-dessus d'elles, soit que le ciel fasse silence et que les mouettes se hasardent dans l'air.

Te rappelles-tu dans Walter Scott la fille des rois de la mer, Minna Troïl, et sa sœur Brenda? Tu préférais Brenda, la timide, la gaie, la blonde, et moi j'aurais voulu, comme la pâle Minna, m'asseoir sur les rochers d'Yarlshoff et regarder à mes pieds le tournoiement des aigles au-dessus de l'abîme tumultueux des courans de Sumburg, tandis que Norna, la mystérieuse Reim-Kennar, laissant flotter au vent ses cheveux et sa mante brune, aurait étendu sa baguette et chanté ses sagas aux nuages, au nain Trolls et au serpent de mer. La mer, vois-tu, c'est mon admiration, mon rêve, ma vie. La mer et le ciel; le ciel se penchant sur la mer, la mer s'unissant au ciel; le ciel bleu, la mer bleue; le ciel gris, la mer grise; tous deux paraissant

se fondre dans une même vapeur à l'horizon; l'immensité... l'infini!.. je m'abîme tout entière dans cette contemplation; j'oublie mes chagrins, mon isolement, mes espérances détruites; et si je ressens parfois une vive douleur, c'est de ne pouvoir me répandre sur tout ce que je vois, m'élever vers tout ce que j'imagine, et saisir à la fois ces choses, le flot, l'écume, le rocher, le nuage, l'oiseau, l'air, le rayon, dans une seule étreinte d'amour.

Dès le matin, je cours à ma fenêtre, je regarde l'Océan : une voile, oh! une voile!.. un, deux, trois mâts!.. Comme il vogue noblement, tour à tour sombre ou éclairé, se détachant comme un trait noir sur les eaux brillantes, ou gonflant ses ailes de neige sur la plaine d'azur!

Est-ce toi, gentil Ariel, qui reviens du Devils-Grip avec Tom Coffin, Barnstable et Catherine Plowden? ou bien est-ce *le Dauphin*, le navire qui va si vite qu'on le prend, au clair de lune, pour le vaisseau-fantôme, jusqu'à ce qu'on voie flotter son pavillon de pourpre et qu'on reconnaisse le Corsaire Rouge?

Tu diras encore que je ressemble à Minna; mais j'aurais pu aimer un corsaire, un corsaire

comme celui de Byron; un homme au front pâle et à l'ame profonde, sans sourire et sans crainte, sévère et obéi, haïssant les hommes, mais adorant une femme; oh! de quel amour!.. et je me serais attachée à cette vie orageuse, et j'aurais écouté la chanson des pirates: « Sur les ondes « joyeuses de la mer sombre et bleue, nos pen- « sées sont sans limites et nos ames sont libres!..»

Oh! la mer! la mer!..

Louise partage mon enthousiasme. Nous ne quittons pas l'Océan. Nous nous promenons toutes les deux seules sur la falaise, tandis que ces Messieurs chassent ou jouent au billard. Louise s'habille en homme et fume des cigarettes; elle grimpe dans les rochers comme un chasseur de guillemots; elle me guide, elle me soutient, elle m'excite, je suis la moins romanesque et la moins hardie; tu peux juger par là de tout ce que nous faisons. Il n'y a pas une roche dans les environs que nous n'ayons vue ou gravie; pas une grotte où nous ne soyons entrées; pas un vallon que nous n'ayons parcouru; pas une grève que nous n'ayons suivie. Nous savons comme les pêcheurs d'Yport les heures de la marée, et si tu avais idée de nos

émotions et de nos extases, tu comprendrais que nous nous donnions tant de peine pour les aller chercher.

Nous vois-tu cheminant toutes les deux sur la mousse, que broutent les moutons et les vaches avec leur clochette au cou; à notre gauche s'étendent les plaines fertiles du pays de Caux, les foins, les blés verts, et dans le lointain les bouquets de grands arbres que surmontent parfois la pointe d'un clocher; à notre droite le précipice, avec des roches noires, en bas le galet, une raie d'écume et la mer.

Les tons de la mer varient à chaque instant, selon qu'un nuage empêche la lumière de tomber sur telle ou sur telle partie de son immense surface. C'est comme un champ de bataille où le jour et l'ombre se livrent toutes leurs luttes. Il y a là mille couleurs qui se fondent, qui se mêlent, qui se séparent, pour se mêler et se fondre encore; ce sont les différens bleus du ciel, le vert d'émeraude de l'eau, le rayon solaire qui se brise, se divise, se décompose sur un miroir uni, sur une surface ridée, sur des houles montueuses. La brise soulève là-bas de petites montagnes liquides, tandis qu'un peu

plus loin tout est tranquille encore. Ici l'eau blanchit et s'illumine; on dirait une voie lactée où scintillent mille étoiles; ailleurs elle se couvre d'une teinte plus sombre; et la broderie d'écume qui borde le rivage paraît alors comme de la neige.

Nous marchons, nous courons, nous dévorons des yeux l'espace. La falaise est à pic, sa crête est rouge comme du sang; sa ceinture est ornée d'herbes vertes et de fleurs rouges et bleues; puis vient une roche grise et nue comme une vieille muraille; au fond, des rocs brisés, déchirés, épars, les uns debout, les autres couchés, une nature bouleversée, et les vagues qui bondissent et rugissent comme des bêtes sauvages.

Voici un sentier! Louise jette son cigare; elle s'appuie sur sa canne, nous descendons. La mer semble rouler sous nos pieds quoique nous ayons deux plateaux de hauteurs diverses entre la grève et nous. Le bruit des vagues nous étourdit. Nous tenons nos yeux fixés sur la poussière que nous foulons; car on a le vertige quand on regarde en bas.

Nous arrivons. Derrière nous un mur de

roches blanchâtres, mais peu élevées, le dernier étage de la falaise que nous avons descendue; devant nous la mer qui se retire et laisse à découvert les parcs des pêcheurs. Des chevaux passent au trot sur le sable humide : ils vont chercher de l'argile dans les rochers. Les rochers blancs, le galet blanc, la mer dont on ne voit que l'écume et qui paraît plus haute que nous, la sauvagerie de la scène qui nous entoure, je ne sais quoi de blanc et de brillant dans l'aspect du ciel; ces trois choses seulement, à voir le galet, le ciel et l'eau, produisent sur notre esprit un effet singulier. On croit être dans un pays de neige; les yeux sont éblouis; on s'étonne de sentir la chaleur du soleil; et on se demande si l'on n'aurait pas été transporté dans une région fantastique.

Nous suivons le chemin des chevaux dans les sables. Te rappelles-tu *la Fiancée de Lammermoor?* Le colonel attendait, la main sur son épée, au lieu du rendez-vous. Un cavalier se montre sur la grève. Il s'avance au galop... c'est lui... c'est le maître de Ravenswood. L'heure de la vengeance a sonné! Tout à coup le cavalier disparaît comme un fantôme. Où est-il allé

l'amant de Lucy? La marée rejette sur la plage la plume noire de sa toque. Les sables mouvans l'ont englouti, et ils ne rendent jamais leur proie.

Nous marchons sur un sable fin et menu. Il est mouillé, mais dur et élastique. Il rebondit sous nos pieds. Il a été battu par les eaux de la mer. Les trous qu'y fait la canne de Louise se remplissent à l'instant d'une eau verdâtre. Comme ma bonne Amélie tremblerait! Comme elle nous dirait avec sa douce voix: Mesdames, retournons sur nos pas! Oh! ne crains rien; nous ne sommes pas dans le flux du Kelpie, entre le village de Wolfhope et la tour de Wolfcrag.

Quel bonheur de poursuivre la lame qui s'en va, et d'en être poursuivi quand elle revient s'abattre et s'amincir sur la grève! Comme elle s'avance haute et superbe! on croirait qu'elle va passer par-dessus notre tête. On voit des flocons de neige courir sur sa cime, la dépasser parfois jusqu'à ce qu'enfin ils s'élancent par-dessus sa colline d'eau verte, qui se plie et s'incline, et que tout s'abîme à la fois. On n'aperçoit plus alors qu'une nappe d'écume qui se

retire en faisant crier le galet et qu'une nouvelle montagne remplace bientôt pour s'évanouir de même. Quand le soleil frappe sur la lame, au moment où elle se penche, on voit son arc reluire avant que la mousse supérieure ne l'entraîne en retombant. L'écume jaillit très haut à sa chute et un nuage de vapeurs s'élève sur toute la ligne. Les rayons du soleil s'y jouent en mille fantaisies de perles étincelantes, topazes, rubis, saphirs, en gerbes, en étoiles et en aigrettes de diamans.

Quelle scène! quelle solitude! plus de cabane, plus de filets, plus de petits murs!... un rocher à pic s'avance dans la mer, qui le bat de ses vagues. Un antre à fleur d'eau boit les lames bruyantes. Nous ne pouvons pas aller plus loin; nous avons devant nous une muraille gigantesque, et les flots seuls, poussés par la tempête, ont pu la percer. Comme ils s'engouffrent dans la caverne en tourbillonnant! comme l'onde frémit, écume, bouillonne! Est-ce ici le soupirail d'une grotte sous-marine comme celle où Byron cacha Torquil et Neuah! Oh! si cela était, si je devais trouver là parmi

des stalactites, sous une voûte sculptée comme celle d'une cathédrale, pour aliment la simple banane, pour vêtement le gnatoo, le plantain pour table, et pour lit une natte, mais autour de moi cet amour dont parle le poète; oh! comme je me précipiterais dans les eaux profondes, comme je prierais l'esprit qui dirige leur fougue, de me conduire à l'antre divin!

Mais la marée monte; dans une heure la mer se brisera contre ces roches là-bas, qu'il nous faut passer avant de trouver un sentier. Hâtons-nous, Louise, hâtons-nous. Nous ne trouverions peut-être pas un Ochiltrie en manteau bleu, comme miss Wardour et le châtelain de Knockwinnock. Nous vois-tu hissées le long de ce rocher avec des poulies et des câbles, comme des ballots de contrebande? La perruque du vicomte représentera celle du laird de Monkbarns; mais où sera donc Lovel? après tout cette baie vaut bien celle de Knockwinnock, ce promontoire celui d'Halket-Head, et cette pointe celle de Bally-Burg-Ness.

Nous gravissons le sentier en nous tenant aux saillies et aux angles du rocher; nous voilà sur

le haut de la côte; il s'en présente une seconde et ensuite une troisième; ah! nous sommes arrivées au sommet de la falaise!

La vue se déploie librement dans l'espace sans bornes. Nos deux premières montagnes se sont affaissées au niveau de la grève. Les chevaux qui trottent sur le sable nous paraissent gros comme des fourmis. Les lames qui menaçaient de passer sur nos têtes ne forment plus qu'une frange d'argent sur le bord de la nappe immense. Des chasse-marées se montrent à l'horizon. On aperçoit d'autres voiles avec la lorgnette à une distance prodigieuse, tandis que des mergats, des mauves, des guillemots, décrivent dans leur vol mille cercles sur l'abîme et font retentir les rochers de leurs cris.

Un troupeau de moutons broute à côté de nous; le berger est assis au bord du précipice; et un douanier, habillé de bleu, avec son sabre et sa casquette, est étendu près de lui.

Oh! mon Amélie, un douanier, un douanier! la contrebande! n'es-tu pas transportée en imagination au milieu des scènes de Guy Mannering? Ce douanier, c'est Frank Kennedy! ce vaisseau qui vogue dans le lointain, c'est le

lougre de Dirk Hatteraick ! ce rocher, c'est le Warroch, et gare le saut du jaugeur ! cette vieille femme qui s'avance n'est-ce pas Meg Merrilies ? si ce n'est pas elle, c'est une sorcière assurément.

On ne fait plus guère la contrebande sur cette côte, et j'en suis fâchée, car j'aurais aimé à soutenir un siége dans ma vieille tour, comme Julie Mannering : dans le château de Woodbourne. Mais on ne manquait pas de fraudeurs il y a cinq ans, et voici comment ils s'y prenaient. Les douaniers sont postés sur la falaise de demi-lieue en demi-lieue ; ils ont leurs lunettes braquées jour et nuit et se font des signaux avec les pavillons qui flottent sur leurs mâts de vigie ; un vaisseau ne saurait approcher du rivage sans entrer dans le rayon de leurs observations. Pour se rendre la côte libre, les fraudeurs jetaient dans la mer ou tuaient à coups de fusil ceux qui se trouvaient trop près de leur point de débarquement ; les ballots étaient déposés la nuit sur la grève ; on les montait avec des cordes au sommet de la falaise ; et bravo signor contrabandista !

Tous les contrastes sont réunis dans ce pays

romantique. Au-dessus des solitudes que je viens de te dire et de cette mer sans limites, on voit des prairies, des champs fertiles, une végétation riche et variée; les fermes sont environnées de grands arbres; un village est une forêt; les rues sont des chemins ombragés que bordent des haies fleuries, et les flèches des clochers percent un dais de feuillage pour s'élever au ciel; les maisons, bâties en briques ou peintes de diverses couleurs, sont couvertes d'un toit de chaume qui s'avance au-delà des murs et s'abaisse vers la terre comme celui d'un châlet. Nos merveilleux et nos belles dames en faisaient cent croquis sur leurs albums, au grand étonnement de ces bonnes gens qui se creusaient la tête pour trouver un prétexte à tout ce crayonnage, ne comprenant pas qu'on pût lever un plan, comme ils disent, pour son plaisir.

Sais-tu le rêve que je fais pour mon paradis?

Je voudrais être suspendue comme un oiseau dans l'air tiède et diaphane; les rayons du soleil éclaireraient l'espace; j'y verrais de légers nuages et ces soies brillantes que les paysans

appellent fil de la bonne Vierge; je n'y retrouverais de la terre que l'odeur des roses; et au-dessous de moi l'Océan, étincelant de lumière, réfléchirait les nuages, le soleil et le ciel.

CHAPITRE X.

LADY LIONEL A MADAME DE LONGUEVILLE.

Je n'ose plus vous écrire, madame aux grandes ailes, qui planez sur les abîmes et regardez l'immensité, moi, pauvre campagnarde, bien ombragée, bien retirée, qui vois le ciel à travers les feuilles de mes lilas et franchis sur un tronc de saule mon ruisseau murmurant sous les osiers en fleurs. Qu'est-ce que cela, mes gazons, mes œillets, mes reines-marguerites, mes touffes odorantes de seringas, mes berceaux de chèvre-feuille; mes allées serpentant à l'ombre de

mes jeunes arbres, car mes jeunes arbres maintenant donnent de l'ombre; mon petit bois où mûrissent les fraises et où chantent les rossignols; mon banc de mousse près de l'eau, sous les platanes, où je vais m'asseoir avec mon fils dans mes bras, pour madame, qui ne peut voir que la mer et le ciel.

Pourtant, nous pourrions bien aussi vous faire voir une mer dorée avec des flots qui ondoient au moindre souffle du vent; une mer qui étale des trésors à sa surface, au lieu d'en engloutir dans son sein; une mer que les poètes et les naufragés n'ont jamais nommée la mer avare; une mer de blé.

Je t'assure que le soir, au moment où le soleil se couche dans ses ondes, cette mer ne manque pas d'une certaine majesté; crois-tu que nous n'ayons pas aussi notre poésie, nous autres laboureurs?... L'air est embaumé de cette senteur de blé qui vaut bien l'odeur de tes grèves; le ciel brillant et chaud se confond à l'horizon avec la nappe immense qui ne jette pas d'écume, il est vrai, ni de coquilles d'huîtres, mais s'émaille de bleuets et de coquelicots; l'oreille n'est pas frappée du grondement des vagues,

mais on entend mille voix qui montent dans l'air du soir. Un chasse-marée ne vogue pas au loin avec sa voile, mais une charrette, chargée des gerbes moissonnées, se dessine sur le ciel avec ses quatre chevaux. Ici, le corsaire c'est la glaneuse, et nos frégates, comme tu le penses bien, ne brûlent guère de poudre à sa poursuite.

Mais, fi donc! c'est la terre! la terre chétive où l'on n'aperçoit ni dauphin, ni gentil Ariel, où l'on ne harponne pas de baleines et où l'on ne parle pas de grand foc ni de petit foc. Oh! Tom Coffin! Tom Coffin! Heureux, n'est-ce pas? de pouvoir dire:

« Quant à moi, je suis né à bord d'un chébec « et je n'ai jamais pu comprendre à quoi sert la « terre, si ce n'est une petite île çà et là, pour « avoir quelques légumes et y faire sécher du « poisson! »

Il est vrai que d'être sur la mer est une fort belle chose, surtout quand on y est corsaire à la façon des poëmes et des romans.

Il y a le corsaire passionné, sombre, mélancolique, sublime. Voulez-vous être ce corsaire là?... D'abord vous naissez avec un océan d'amour dans

le sein; cet océan, vous l'épanchez en rivières et en ruisseaux sur tous les hommes. Les coquins vous trompent, c'est dans l'ordre; alors vous vous fâchez, vous retirez à vous toutes vos tendresses, vous les réunissez en un seul amour délirant, dévorant, terrible, et le jetez aux pieds d'une femme, Thérèse ou Médora, n'importe; puis, vous vous cuirassez d'une haine implacable contre tout le genre masculin; vous jurez de lui faire tout le mal possible; et voilà comme vous devenez le corsaire sublime, mélancolique, sombre et passionné.

Il y a encore le corsaire élégant, mince, fluet, dandy; celui-là boucle ses cheveux, boit dans le cristal, couche sur la soie; sa cabine est un boudoir; ses doigts portent des bagues; cependant son équipage est bien la plus affreuse bande qui ait jamais blasphémé, pillé, déchiré, brûlé, tué; les épaules larges, la voix meuglante, le visage noirci par la poudre et par le soleil; eh bien! ce petit homme grêle, aux formes de femme, les fait trembler quand il fronce le sourcil; il calme une révolte avec une baguette; il se tire de toutes les tempêtes; il prend toutes les frégates; et il a près de lui, sous les habits d'un page, sa

maîtresse qui l'aime, qui l'aime comme Kaled aime Lara.

Là-dessus nos grands auteurs accumulent ouragan sur ouragan, bataille sur bataille, incendie sur incendie, rocher sur rocher, comme les géans de la fable; ils grandissent la vigueur, les pensées, les crimes de leurs personnages à la hauteur des eaux de leur Océan; tous ces gens-là n'ont jamais existé ni si furieux, ni si calmes, ni si élégans, ni si nobles; mais les couleurs tranchées produisent des effets pittoresques. On appelle cela dessiner la vie en artiste; les artistes devraient bien l'étudier en hommes; mais alors il n'y aurait plus de corsaires pour les rêveries de Thérèse, et ce serait dommage en vérité.

Je ne suis qu'une innocente, moi, bien rustique, bien champêtre, mais je ne puis admirer ni le courage, ni le talent, dans un scélérat. Ces sortes de qualités n'ont pas à mes yeux d'éclat qui leur soit propre; tout leur lustre leur vient de la vertu, comme la couleur des lis et des roses leur vient du soleil. La vertu, pour moi, est seule belle et admirable; le courage et le talent ne sont que des instrumens à son service;

le courage joint à la vertu fait les héros; le talent joint à la vertu les hommes de génie.

Et puis il y a quelque chose au-dessus de toute cette fantasmagorie de vagues, de lames, de rochers, de brisans, de coups de canon, de coups de poignards, de mâts brisés, de voiles déchirées, de vaisseaux qui s'engouffrent, de vaisseaux qui brûlent, de vaisseaux qui sautent; c'est tout bonnement la simple et naïve vérité; une relation de naufrage ou de combat écrite sans art par le marin qui a essuyé le combat ou le naufrage; un récit de Jean Bart ou de Bontekoë.

Du reste, il est piquant que tu songes à Minna Troïl en me parlant de ta *corsairomanie*. Le pirate de Walter-Scott n'a certes pas été composé pour exalter nos têtes féminines en faveur de messieurs les forbans. Minna et Brenda sont deux sœurs: l'une blonde, l'autre brune; la brune Minna est mélancolique et romanesque; elle écoute les chansons d'une vieille sorcière, Norna; elle regarde la mer; elle regrette le temps où les anciens Norses passaient leur vie à guerroyer sur les flots; elle songe comme toi qu'elle aimerait un corsaire, mais un corsaire

poétique, idéal comme le tien; le corsaire arrive; il est seul; un naufrage l'a séparé de sa bande; elle l'aime parce qu'il est corsaire, tant qu'il ne l'est que de nom; mais voilà que les pirates retrouvent leur capitaine... Minna voit de ses yeux ce qu'est un forban véritable, et elle dit à son amant, qui manque d'être pendu: Les illusions dont m'avaient entourée mon éducation solitaire et mon inexpérience sont dissipées et le sont pour toujours.

Je ne vois rien là, certes, qui encourage à vivre à la manière des personnages poétiques; on dirait un conte moral. Il n'y a pas jusqu'au corsaire qui ne veut plus être corsaire et se cache, et est enlevé par sa bande avant d'être pris par les gens du roi. La vieille Norna même se trouve être une folle, et reconnaît qu'elle a été une folle, quand l'esprit lui revient; elle congédie son nain, abat son observatoire et finit par se faire dévote et méthodiste; elle ne quitte plus la Bible et répond à ceux qui viennent implorer son pouvoir: Les vents sont dans les mains du Seigneur.

Le romancier d'Abbotsford, ce vertueux homme de génie, n'a jamais manqué de prêcher

le bien et le vrai au milieu de ses décorations fantastiques; le malheur est que l'on oublie souvent sa morale pour s'attacher aux figures gracieuses ou terribles que son imagination évoque du pays des rêves. Combien de gens ne voient dans Walter-Scott que des armoiries, des armures, des contrebandiers, des sorcières, des lacs, des cavernes, des coups de sabre ou de claymore, et ne rapportent de cette lecture que le désir de faire entrer dans leur vie une des scènes romanesques qu'il décrit avec tant d'art. Tu vois bien que toi-même, dans un roman composé pour montrer les inconvéniens d'une imagination exaltée, tu n'aperçois rien que les chimères qui passent devant les yeux de l'héroïne et tu ne puises d'autre idée que celle de lui ressembler.

Mon Dieu! nous nous enamourons de certains personnages imaginaires, on ne sait pourquoi. Combien cherchent à se poser en Laras et en Childe-Harolds ?.. Pourtant lord Byron a fait en réalité ce qu'il était possible de faire pour détourner de la route qu'ont suivie ses héros. Le plus austère moraliste n'aurait pas décrit avec une énergie plus effrayante les souffrances in-

térieures que le vice fait éprouver, et l'on pourrait citer des passages de Lara, du Corsaire et de Childe-Harold, qui figureraient dans un sermon.

J'ai dans mon voisinage un homme qui est allé comme Byron en Grèce; c'est le capitaine Durand. Il a réalisé avec son bras les exploits que rêvent les poètes. Quelle vie que la sienne! Il a été promené par Napoléon des neiges du Nord aux mers méridionales. Il a versé son sang partout; il est monté le premier dans plus d'une redoute prussienne ou autrichienne ; et il a commandé des Palikares, des Gegdes et des Chimariotes. C'était un brave des braves, et il a laissé là-bas un nom qui ne périra jamais.

Eh bien ! cet homme qui se faisait obéir de ces bandes indisciplinées et qui a refusé de leurs mains une couronne, tu le vois déjà le front pâle, le regard sombre, ou bien encore leste et élégant avec les traits d'une femme; mon Dieu ! c'est une figure toute simple, point belle, point laide, le teint brun, vermeil, l'air bonhomme, comme on dit.

Et sais-tu ce qui l'enivrait de joie après une victoire ? Tu vas songer aux ennemis morts, aux murailles renversées, aux étendards enlevés ?

C'était la bienveillance qui rayonnait pour lui sur le front des siens.

Maintenant devine quel a été le plus grand bonheur de sa vie guerrière?... Le voici : un jour, après une marche dans les montagnes, il s'était endormi sur une natte, à l'ombre d'un châtaignier. Ses Albanais étaient autour de lui, les jambes nues, la tête ceinte d'un schall, et la main posée sur leur carabine. Le soleil montait à l'horizon, et bientôt les rayons dardèrent sur son visage. Voilà les Albanais qui se lèvent, qui s'approchent, qui se parlent bas, qui prennent avec précaution les quatre coins de la natte, et la portent du côté de l'ombre, en silence, retenant leur souffle, et marchant doucement. Le capitaine ouvre les yeux, et il voit ces figures sauvages, hâlées, couvertes de longues moustaches, qui le regardent.

— Hélas ! s'écrient-ils, nous avons réveillé le chef !

Et de grosses larmes tombent de leurs yeux.

Le capitaine Durand est marié depuis peu à une jeune femme qu'il aime et dont il est aimé. Il est si bon !... Ses journées se passent à surveiller ses laboureurs, ses moissonneurs ou ses

vignerons; à planter ses arbres et à soigner ses fleurs. On le trouve en blouse de toile, le croissant ou la serpette à la main. Il nous a donné des conseils excellens pour nos grands travaux. Il a un gros garçon à peu près de l'âge du mien, et croirais-tu que l'autre jour, promenant les ciseaux sur cette petite tête blonde, il tremblait cet homme terrible! Ah! les grandes ames, vois-tu, sont celles qui ont le plus de cœur!

Mais aussi un enfant!... Tiens! je me tais, car si nous entamons ce chapitre, je ne finirai jamais. Que sont tous les bonheurs, toutes les émotions, toutes les gloires devant un baiser de mon fils!

CHAPITRE XI.

MADAME DE LONGUEVILLE A LADY LIONEL.

Tu es peu généreuse, mon Amélie, de me vanter sans cesse un bonheur que je ne peux pas goûter, et de chercher à détruire les illusions qui me consolent de vivre. Tu me parles de ton fils, des innocentes joies qu'il te donne, des baisers charmans que tu déposes sur son front; je n'ai pas de fils, moi; que m'offriras-tu donc en échange de mes vagues et de mes rochers?.. Tu me peins les délices de ton existence paisible; ton ame tendre et raisonnable était faite pour les goûter; est-ce ma faute si la mienne

s'élance sur les hauteurs, plane dans les espaces et aime à présenter au vent d'orage les plumes de ses aîles ? Je sens quelque chose qui me pousse au-delà des soins vulgaires; les détails de ma maison que je ne néglige pas, comme tu parais le croire, ne suffisent ni à remplir mon temps, ni à fatiguer mon esprit, et je ne trouve pas dans les distractions futiles de ce monde, que tu me conseilles, de quoi me faire un bonheur. Mon Dieu ! toi-même qui me prêches, si tu n'avais pas ce grand magicien Lionel, pour jeter sur ta vie les charmes ravissans de l'amour, pour deviner les mystères de ta pensée, et pour exprimer de ton cœur son arôme le plus pur, que ferais-tu de ce trésor de sensibilité que je te connais?... Hélas ! je te l'ai dit, je suis seule dans la vie; M. de Longueville ne me comprend pas; il ne cherche même pas à me comprendre; nous n'avons pas une idée, une espérance, qui nous soient communes; il gaspille ses heures au milieu de plaisirs et de projets frivoles; mes plus chers enthousiasmes se glacent sous son sourire; un instinct de terreur me fait, en sa présence, refouler dans mon sein mes émotions et mes pensées; ardente

et expansive, comme tu me connais, avec l'image que je me suis formée de l'amour, et le besoin que j'éprouve d'aimer et d'être aimée, juge si je dois être heureuse, et si ce serait bien à toi de m'enlever les seules jouissances que le ciel m'ait laissées !

Au reste depuis quelque temps, notre vie, à Louise et à moi, plonge dans le merveilleux, que tu en seras surprise. Il semble que l'Océan furieux de tes blasphèmes contre les personnages romanesques ait voulu nous en apporter un avec la dernière marée. Tu vas voir si je plaisante, mon incrédule *and dear lady.*

Il y a huit jours, nous nous promenions sur la falaise. Nous descendions la pente d'une vallée, où paissaient de belles vaches, enfoncées jusqu'au cou dans une herbe épaisse et parsemée de fleurs. Nous regardions l'azur de la mer, encadré dans les lignes vertes du vallon. Uu ruisseau coulait au bas dans la mousse, et tombait en cascade de rochers en rochers sur la grève. Il y avait sur ses bords deux canons de fer sans affûts, et un bâtiment de briques à demi ruiné, qui avait dû servir autrefois de poudrière. Nous admirâmes un

moment cette scène pittoresque, puis nous remontâmes le petit cours d'eau, qui semblait avoir sa source au haut de la colline, et dont un bois touffu ombrageait les chutes murmurantes. Tout à coup Louise me fit signe de me taire. Elle écarta doucement les branches, et me montra de la main, sur un rocher qui s'élevait près du ruisseau et se penchait sur l'abîme, un jeune homme à demi couché, la tête appuyée sur sa main et regardant l'Océan.

Ses cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules et sur son front. Un mouvement convulsif de ses lèvres révélait par intervalles des pensées amères; ou bien un démon ricanant se montrait dans son sourire, qui ne durait qu'un instant. On voyait sa bouche pâle se renfler et frémir, et bientôt elle devenait plus immobile que jamais, comme si la douleur ou le dédain lui eussent défendu de sourire de nouveau. Les lignes profondes de ses traits faisaient naître un trouble inexplicable. Il semblait que cette belle physionomie couvrît des sentimens redoutables et indéfinis.

Je contemplais cette apparition en silence et sans oser remuer; Louise, intrépide et hardie,

perça le feuillage et s'avança en agitant sa badine; je la suivis. Le jeune homme tressaillit comme si on l'eût réveillé au milieu d'un rêve; il se leva, nous regarda d'un air égaré, et se retira en marchant à grands pas sous les arbres.

Nous nous dirigeâmes vers la place qu'il avait quittée. C'était une roche déchirée par la dent des tempêtes, qui figurait une tour et des créneaux. On ne pouvait rien imaginer de plus sauvage. Elle était minée en dessous de manière à surplomber sur l'Océan qui battait ses fondemens de granit avec un fracas horrible. Une quantité d'oiseaux que notre approche avait troublés, sortirent du flanc des rochers et se mirent à tourbillonner en étendant leurs ailes au-dessus des ondes bleues de la mer. Il y avait des cormorans, des corbeaux, des mouettes; ils s'élevèrent avec mille cris autour de nous: nous entendions le sifflement de leur vol, et l'ombre de leurs corps courait sur l'herbe.

—Ah! dit Louise, quelles affreuses pensées doit renfermer le cœur en harmonie avec un pareil spectacle! C'est bien là ce que promettaient ce regard sourcilleux, ce triste et pâle visage! Si le roi des anges déchus vient errer

sur la terre, c'est sur cette roche désolée qu'il doit s'asseoir, et s'il a jamais revêtu la forme humaine, c'est celle de ce jeune homme assurément.

— N'est-ce pas plutôt, lui dis-je en souriant, quelque Amadis, qui renouvelle les merveilles de la roche pauvre et du beau ténébreux?

— Bon Dieu! s'écria Louise, voici des vers!..

Et elle se mit à courir après une douzaine de feuilles de papier que le vent promenait sur la mousse.

—Ma chère, lui dis-je, vous êtes indiscrète!...

— Bah! le vent les emporte pêle-mêle avec les feuilles des arbres; je puis faire comme le vent, moi. Elles iraient se noyer dans la mer, je leur sauve la vie; elles m'appartiennent comme Juliette à Roméo. Tiens! ce sont les mêmes vers sur toutes! Eh bien! je n'en garde qu'une, et malgré vos scrupules, madame, vous la lirez en retournant au château.

Je la lus en effet; que devins-je, quand je reconnus dans cette poésie mélancolique l'expression d'une souffrance semblable à la mienne?.. Je ne pus retenir mes larmes; Louise, qui est encore plus exaltée que moi, pleurait aussi; nous nous assîmes toutes les deux sur le bord

de la falaise; et après avoir savouré quelque temps l'amertume de notre douleur, nous nous promîmes de ne pas parler de notre rencontre pour ne pas en exposer le poétique souvenir aux moqueries sacriléges du vicomte et d'Albert.

Voici ces stances, qui, lues dans les rochers, près de l'Atlantique, au bruit du vol des oiseaux de mer, au-dessus des sables arides, que noircissaient par intervalles les tiges échevelées des goëmons et des herbes marines apportées par l'Océan dans l'écume de ses vagues, semblaient résumer pour moi dans une seule plainte tout ce que la vie peut renfermer de plus cruel.

SOLITUDES.

La plus sombre mer
A sa fleur qui roule
Dans son gouffre amer;
Et moi je m'écoule,
D'ombre tout couvert,
Sans que mon flot foule
Un seul rameau vert.

Nulle voix d'amour ne m'arrive;
Nul ange ne me suit des yeux;
Je passe sans avoir de rive,
Sans réfléchir les cieux.

La plus sombre mer
A sa fleur qui roule
Dans son gouffre amer;
Et moi je m'écoule,
D'ombre tout couvert,
Sans que mon flot foule
Un seul rameau vert.

Mon front est un soir sans étoile,
Mon cœur un désert sans soleil,
Ma pensée un œil qui se voile
Pour son dernier sommeil.

La plus sombre mer
A sa fleur qui roule
Dans son gouffre amer;
Et moi je m'écoule,
D'ombre tout couvert,
Sans que mon flot foule
Un seul rameau vert.

Quelle tristesse! comme cela serre l'ame!.. être seul, ne pas être compris, ne pas être aimé! Oh! oui, cherche les roches les plus sauvages, les grèves les plus stériles; infortuné, tu ne trouveras rien dans la nature qui soit aussi dé solé que toi.

Nous rentrâmes au château. La cloche avait sonné depuis long-temps, nous n'avions rien entendu; ces messieurs allaient envoyer à notre recherche, et M. de Montevède, qui a, ou croit

avoir, ou veut avoir une grande passion pour moi, passion bien malheureuse, comme tu l'imagineras sans peine, parlait de monter à cheval, de sauter en bateau, de se jeter à la nage, pour retrouver ou repêcher la téméraire châtelaine.

M. de Canaples fit une grimace en voyant sa femme en habit d'homme, et Louise pour tout bonjour lui fit siffler sa badine aux oreilles; quant à M. de Longueville, il me demanda en souriant si je publierais bientôt la relation de ma découverte de l'Océan, puis regardant Louise: Ah! ciel, vicomte, s'écria-t-il, qu'est-il donc arrivé à madame de Canaples?.. Ce sont de grands impertinens, Madame, que le soleil et le vent de ce pays-ci; ils n'ont pas reconnu sans doute votre divinité sous cette veste et ce chapeau d'écolier en vacances qui la déguisent depuis quelques jours.

Louise rougit, et je me hâtai de monter dans ma chambre avec elle, sous prétexte de faire notre toilette pour le dîner, mais en réalité pour la dérober aux sarcasmes de M. de Longueville qui l'a prise en grippe, et qui, sous une appa-

rence de politesse complimenteuse, la traite avec une véritable grossièreté.

Le fait est que Louise avait les deux joues et le nez brûlés indignement, et cette héroïne, si brave, si entreprenante, si courroucée parfois de ne pas tenir une lance comme la glorieuse rebelle de Bohême, dont parle Van-Der-Veld, qui souleva et enrégimenta huit mille femmes contre la tyrannie des hommes, ne put retenir un cri quand elle se vit dans la glace : Hélas! dit-elle, cela ne reviendra jamais!.. Elle dormit toute la nuit le nez dans un jaune d'œuf et resta huit jours sans sortir; elle fit venir de Rouen des essences, des eaux, des crèmes et des pommades; elle reprit le chapeau de paille, la robe même, car je crois que l'écolier en vacances l'avait piquée singulièrement; enfin elle affecta un goût décidé pour le crépuscule, la lune et les promenades du soir. Pauvre Louise!.. je lui trouvais bien la tête un peu trop exaltée, mais je ne la croyais pas si faible. Je n'approuvais point ses allures viriles ni son déguisement; mais j'aurais voulu qu'elle les gardât, ne fût-ce que pour ne pas donner ce petit triomphe à l'humeur caustique de M. de Longueville.

Je passai tout le temps de sa retraite à lire, à peindre, et à jouer de ma harpe. Je n'osais pas aller seule sur la falaise : traîner un domestique à ma suite m'a toujours semblé la chose la plus ridicule; me promener avec M. de Montevède aurait été peu agréable; avec M. de Canaples, fort ennuyeux; avec M. de Longueville, insupportable; je fis une ou deux excursions en calèche avec toute la bande; ces excursions m'éloignaient de la mer, car il n'y a pas de route sur ses bords; et elles me ramenaient dans le monde, car elles avaient pour objet de rendre des visites; ma seule jouissance était de me mettre à ma fenêtre dans ma vieille tour et de regarder silencieusement l'Océan; je suivais la vie de ce léviathan qui ne se repose ni le jour ni la nuit, et qui se gonfle et s'abaisse, par un mouvement qui lui est propre, comme s'il respirait sous son enveloppe liquide, et j'écoutais sa plainte monotone et continuelle, la seule voix sur ce globe qui ne se taise jamais. Tu connais ma passion pour la peinture, non pas la copie froide et servile, mais la composition; eh bien! malgré moi, mon pinceau traçait un ciel gris, une mer sombre, de grands oiseaux blancs,

une roche penchée, et sur sa crête un jeune homme pâle, aux yeux noirs et désolés. Louise me tourmentait et me disait que je l'aimais. Non, je ne l'aime pas; je l'ai vu à peine; je ne désire pas le revoir : mais telle qu'elle est dans mon souvenir, je contemple son image comme une personnification de ma douleur.

Oh! mon Amélie, je pourrai souffrir horriblement, mais je sens que je n'aurai plus d'amour pour personne; M. de Longueville a épuisé mon cœur.

CHAPITRE XII.

LONGUEVILLE A VÉRIGNY.

Tu as bien fait, mon cher Alphonse, de te rappeler notre amitié de collége, mais tu aurais dû le faire plus tôt. Comment, c'est toi le railleur, le caustique, l'impitoyable dans nos causeries de chaque jour, qui depuis deux années joues ce roman sentimental!.. En vérité, je tombe des nues; j'ai montré ta lettre à madame de Longueville, qui n'en a pas été moins surprise que moi.

Pourtant je me souviens à présent de certains traits de ton caractère dans notre vie de collége,

qui ne vont pas mal avec ce que tu m'as raconté. Te rappelles-tu le jour où j'avais tracé sur ton pupitre je ne sais quel surnom ridicule, et la longue et sérieuse épître que tu m'écrivis alors sur ce que tu appelais ma violation des droits sacrés de l'amitié?.. Mais une fois dans le monde tu te moquais avec tant d'esprit de nos soi-disant mélancoliques et amoureux de salon ; tu passais si rapidement d'une opinion à une autre, débitant chaque soir une infinité de paradoxes, qui se contredisaient souvent, sur l'amour, la musique , la peinture, la poésie, la philosophie et même la politique, que je te croyais léger , sans conviction , dans les choses de la pensée, mais plein de bon sens, avec peut-être un grain d'insensibilité , dans celles du cœur.

Je savais bien, quoique tu dises le contraire, ton goût pour certaines têtes bizares et exaltées; mais je l'attribuais au caprice de ton imagination plutôt qu'à son égarement, et, comme je te savais occupé d'études positives, je pensais que tu prenais avec ces personnages étranges ta récréation.

Ainsi donc, mon ami, tu avais de l'amour

pour une femme qui en aimait un autre. Je te plains, car je sais par l'affection que je porte à madame de Longueville combien il me serait douloureux de n'être pas aimé. Il y avait naturellement dans cette pensée assez d'amertume pour que ton imagination poétique n'eût pas besoin d'y ajouter les extravagances dont Lélio a bien fait de te guérir.

Sais-tu que je suis allé frapper bien souvent à ta porte et que j'ai remué ciel et terre pour te découvrir? On m'a dit que tu étais parti pour un grand voyage et que tu n'avais indiqué aucune ville où l'on pût t'adresser tes lettres. Il faut que tu aies voyagé sous un nom supposé, car j'ai traversé la Suisse à peu près dans le temps où tu l'as visitée, et je n'ai trouvé ton nom sur aucune liste.

Vérigny! Vérigny! était-ce assez de folie!... rompre avec toutes tes connaissances, avec tous tes amis, dépouiller en quelque sorte ton existence... Mais enfin tu es revenu de ton délire, et je vois à la gravité de tes occupations que, si ton amour vit encore dans ton cœur, il ne t'empêche plus au moins d'être un homme.

Tu ne m'as pas dit si cette femme était libre

ou mariée; si c'était une jeune personne ou une veuve, une chanteuse ou une comédienne; ne crains pas que je la devine; il y a si long-temps que tout cela s'est passé; la scène du monde change si rapidement; tu voyais tous les jours tant de gens que je ne connaissais pas, et je m'attendais si peu à ton histoire, que je n'ai pas la moindre idée de l'objet de ta passion.

J'espère seulement, pour l'honneur de ta constance, que ta flamme était pure, et que ton drame aurait pu se terminer par l'union la plus légitime, si la cruelle t'avait aimé.

Je savais les malheurs de mademoiselle de Fiesque. Je l'ai vue chez ma mère plusieurs fois dans mon enfance, ainsi que M. de Nangis, dont nous étions un peu parens. M. de Nangis était fort beau, je me le rappelle à merveille; je l'aimais beaucoup, et il me rendait très fier parce qu'il ne dédaignait pas de causer avec moi et de me traiter en homme malgré mes quatorze ans et mon habit de lycéen. Huit jours avant son duel il m'avait fait faire une promenade dans le bois de Boulogne sur un de ses chevaux, et je me souviens qu'après avoir causé quelque temps à la portière d'une calèche avec une dame fort

élégante que j'aurais été bien heureux d'aborder comme lui, il revint près de moi pâle et agité, sans qu'il me fût possible de lui arracher une parole. Sa mort me causa une vive impression, et il est étonnant que je ne te l'aies pas racontée.

Ton ami Lélio est un homme d'un beau caractère, et l'industrie telle qu'il l'exerce est la plus noble fonction que l'on puisse remplir. Je ne te blâme point de l'avoir embrassée. Nos pères secouraient l'opprimé, défendaient l'orphelin et la veuve, la lance au poing; aujourd'hui la chevalerie a sa lice pacifique dans les manufactures; tu y es descendu noblement et bravement, sans craindre pour les couleurs de ton blason; tu as bien fait; partout où il y a du sang à donner, une vie à dévouer, des malheureux à soulager, il est convenable qu'un de nous se montre et se sacrifie.

Tu me demandes si je suis heureux dans ma nouvelle situation. Tu m'as dévoilé avec tant de confiance tout ce qui s'est passé dans ton cœur que je me sens porté à te témoigner la même franchise; et puis, à te dire le vrai, tu es de tous mes amis celui que j'ai toujours af-

fectionné davantage. Ce n'est pas un faible lien que celui d'une amitié de collége.

Eh bien! mon ami, je ne suis pas heureux. Madame de Longueville est pleine d'esprit et de grâce; son ame est ouverte aux plus nobles sentimens; elle m'aime, et il y a dans cet amour, dans cet esprit et dans cette noblesse de cœur, un venin funeste, qui suffit pour en altérer la beauté: ce venin c'est l'exagération. Tu connais mon caractère, je suis naturellement porté à l'affection; je fais consister la vie dans les occupations graves et les actions généreuses; mais j'ai en horreur tout ce qui sort des convenances de la bonne compagnie et de la saine raison. J'espérais que je pourrais mener une existence conforme à mes goûts, dans la société d'une femme aimante, spirituelle et distinguée, comme l'est madame de Longueville. Mais à peine ai-je touché dans ce cœur si tendre la corde de l'amour, qu'elle rend aussitôt un son que je suis forcé d'étouffer; cette imagination si brillante a des éclats insupportables, et cette noblesse d'ame des élans effrayans. Il me faut renfermer en moi les moindres étincelles, dans

la crainte d'allumer un incendie, et ne mettre dans mon existence, depuis qu'elle est associée à la sienne, que ce qui peut éteindre et refroidir.

Malgré tout cela je l'aime et j'en suis aimé; je dois donc sortir vainqueur de la lutte, et, en vérité, je ne vois pas de femme dans le monde, qui, cette exagération à part, ne me paraisse plus capable de faire le bonheur et la gloire d'un honnête homme que madame de Longueville.

Nous sommes depuis quelque temps établis à Belleroche; tu devrais bien nous y apporter ta sagesse et ta raison de nouveau converti. Madame de Longueville serait enchantée de te revoir, et moi, ingrat, tu n'as jamais douté de ma vive et sincère amitié.

CHAPITRE XIII.

LADY LIONEL A MADAME DE LONGUEVILLE.

Ma mère est à Grosbois depuis trois semaines; je l'ai vite amenée, comme tu le penses bien, à La Fresnaye. Il n'y avait pas un brin d'herbe dans nos allées; le rateau s'était promené partout; nos plus belles fleurs de serres avaient été rangées devant la maison; il faisait un temps superbe; nos gazons étaient d'un vert délicieux, et mes chers arbustes semblaient avoir haussé leurs tiges et épaissi leur feuillage pour se faire admirer des Parisiens. Ma mère a été d'une surprise que je ne saurais te dire; il est vrai que nous commençons à jouir de nos travaux. Lionel a dessiné le jar-

din avec un goût exquis; il est impossible d'avoir mieux tiré parti des mouvemens du terrain, des ombrages du bois et des sinuosités du ruisseau. Monsieur l'homme de génie était dans son moment de triomphe; et si tu savais comme tout cela nous a peu coûté!... comme Lionel s'entend à toutes choses et comme il a trouvé le moyen d'embellir notre ermitage et d'augmenter notre petit revenu!... Mais je ne veux pas fatiguer plus long-temps de ces détails vulgaires et de cette très vile prose ta mélancolique sublimité; il te suffira de savoir, sans doute, que ma mère, mes frères, mes sœurs, raffollent de Lionel; que mon gros marmot adresse déjà des grimaces gracieuses, accompagnées de mille petits cris, à sa grand'maman; que tous les jours il y a pélerinage des habitans de Grosbois à La Fresnaye, ou des habitans de La Fresnaye à Grosbois; et que ce matin, mes frères m'ayant enlevé mon mari pour chasser un renard avec le capitaine Durand, je profite de ma solitude pour causer avec toi.

Sais-tu que j'ai de grandes nouvelles à t'annoncer?... deux mariages; mon Dieu, oui! et qui se célèbreront ici. Tu plains déjà les pauvres vic-

times; tu me demandes leurs noms et ceux de leurs bourreaux. Les victimes, ce sont mes sœurs, et leurs bourreaux... Un peu de patience, je vais tout te conter.

Tu as connu dans le monde le marquis de Navailles, un vieux marin, qui a fait trois fois le tour du monde et a vu les grosses lames de la mer du Sud et les montagnes de glace du pôle austral; il venait sans cesse à la maison, nous admirions cette tête puissante, ces beaux cheveux blancs bouclés, ce maintien ferme et majestueux, cette voix énergique qui avait pour les choses de la sensibilité des accens pleins de douceur; il nous contait avec modestie ses glorieux faits d'armes devant Aboukir et devant Trafalgar; mais nous aimions surtout à l'entendre parler des tempêtes qui mugissent au pied des terres Magellaniques, des neiges de la Terre-de-Feu, des habitans sauvages de la Nouvelle-Zélande et des merveilles sans nombre de cette Océanie qui ne s'est révélée à l'Europe que depuis un demi-siècle, et où l'Angleterre, cette souveraine des mers et cette patrie de mon Lionel, s'est déjà conquis un monde nouveau.

Alors au milieu de notre enthousiasme et des

souvenirs de sa gloire, il se plaignait de son isolement et des sacrifices que coûte l'accomplissement des grandes choses; sa vie s'était passée toute entière dans les rudes traverses des expéditions maritimes, loin de sa famille, de ses amis, de son pays, sans qu'il lui fût permis de connaître les douces joies du foyer ni le sourire d'une épouse, et il se voyait à la fin de sa carrière, seul, sur cette terre natale dont il avait été séparé pendant si long-temps et qui ne présentait plus aux besoins de son cœur que les tombeaux de ses parens morts pendant son absence, la froide estime des hommes et le respect que les femmes accordent à des cheveux blancs.

Or, ma chère, ces cheveux blancs, ce génie, cette bonté, cette noble vie qui allait s'éteindre dans la solitude après s'être illustrée par d'utiles travaux, comme un grand fleuve se perd dans les sables après avoir fertilisé les plaines qu'il arrosait; voilà ce que Léonie, notre calme et sage Léonie, après avoir refusé le beau Volange et l'élégant Varades, épouse *d'inclination.*

Je verrais cette union avec chagrin si je ne connaissais le caractère sérieux de notre jeune fiancée. Elle me représente parfaitement le

soave austero du poète italien ; elle s'est formé de la vie une idée à la fois grande et raisonnable, et les sévérités du devoir ou les exercices de la vertu ont toujours eu pour elle plus de charme que les fades tendresses et les rêves oisifs ; elle n'épouse pas, en petite fille, des chevaux et un carrosse, comme cette pauvre Canaples ; ce sont des larmes qu'elle essuie, un désert qu'elle embellit, un front glorieux qu'elle couronne, et, telle que je la connais, elle se fera de tous ces dévouemens autant de bonheur qu'on peut en goûter sur cette terre.

Maintenant, venons au second mariage; ah! celui-là, par exemple, aurait pu fournir matière à un roman il y a un siècle; il semblerait encore un peu poétique chez nos voisins d'Allemagne ou d'Angleterre ; mais en France, Dieu merci !... c'est un évènement qui n'a rien, à présent, que de très ordinaire; devines-tu?... Caroline de Loulé se marie avec... avec... puisque ton imanation ne trouve rien, procédons comme si c'était un roman et commençons notre récit par le premier chapitre.

Mon favori, le capitaine Durand, a pour femme l'être le plus joli, le plus sage, le plus

candide, que l'on ait imaginé depuis que l'on rêve des anges; cette femme, qui est mon amie et que ma mère aime beaucoup, a dans nos environs un frère qui se nomme monsieur Saverdun; c'est un jeune homme de vingt-huit ans, qui, après avoir été un des meilleurs élèves de l'École Polytechnique et avoir suivi les cours de l'École de droit, est venu s'établir dans les champs que lui a laissés son père; il s'est fait nommer maire de son village où il a rendu d'importans services, et membre de notre conseil-général, où sa voix exerce une grande influence. Les ouvriers de sa forge, les mineurs de ses houillères, les paysans qu'il occupe à ses défrichemens ont pour lui une véritable adoration.

M. Saverdun venait souvent à Grosbois; j'écoutais avec plaisir sa conversation pleine d'éclat et de chaleur, où l'on voyait, mêlée à une sincère ardeur pour le bien, toute la richesse d'une intelligence cultivée par des études sérieuses et variées; il n'avait pas l'outrecuidance pédantesque et insensée des mathématiciens et il ne prétendait pas régler les sociétés humaines avec une équerre et un compas. Ses travaux consciencieux sur les lois et l'histoire lui ont

appris ce que c'est qu'un peuple, et, comme il n'a pas vécu toujours dans une cornue avec des chiffres et des systèmes, la pratique du monde et des affaires, aidée de son bon sens, lui a enseigné de bonne heure ce que c'est que les hommes. Un vain désir de briller ne le pousse pas à inventer des paradoxes; le capitaine Durand, qui n'aime pas beaucoup ce qu'il appelle les idéologues, à l'exemple de son héros Napoléon, s'incline avec une sorte de respect devant les pensées nobles et conciliantes de son beau-frère. M. Saverdun ne parle pas de régénération sociale, ni de morale nouvelle; mais il croit à certains principes du saint et du juste qui existent de toute éternité, et que l'homme n'a jamais méconnus sans descendre au-dessous de ses devoirs et de ses destinées; il croit à la vertu; il aime les hommes; il les fait aimer, et il s'est fait aimer lui-même de Caroline, comme tu le soupçonnes sans doute depuis long-temps.

La pauvre enfant est venue me trouver ici, il y a quinze jours; elle a, tu le sais, un air de précieuse tout-à-fait gentil, et lorsque je la voyais repousser avec sa petite moue de dédain tous les partis qui se présentaient, je lui disais sou-

vent : Caroline ne se mariera jamais, à moins que le grand prince Miramiro lui-même ne vienne la demander. Elle m'aborda mystérieusement; ses yeux étaient baissés, ses joues roses comme des cerises.

— Amélie, me dit-elle, allons nous asseoir sur le banc de François.

Tu sauras que j'ai donné ce nom à un banc de mousse, qui est au pied d'un massif de bouleaux et de platanes, sur le bord du ruisseau. J'y vais travailler souvent, avec mon fils près de moi; le murmure d'une cascade, la fraîcheur de l'herbe, le parfum des violettes, l'ombre de ces grands et beaux arbres, le souvenir de ce frère que nous aimions tant, font de cette solitude ma retraite de prédilection. Je pris mon ouvrage; je plaçai le marmot dans son carrosse, et Caroline le traîna jusqu'au banc chéri.

— Amélie, me dit-elle quand nous fûmes assises, comme ton petit asile est bien choisi. Comme tout y respire une douceur tendre et simple. L'ame de François, si elle y revient, n'y doit rien trouver qui ne soit conforme à son essence. Hélas ! François !.. Marie !.. Nous les avons bien pleurés, n'est-il pas vrai ?

Je regardais Caroline avec surprise et je cherchais à lire dans la rougeur de son visage le motif de cet appel à mes souvenirs.

— Amélie, continua-t-elle, ne penses-tu pas que c'est un crime de refuser d'unir ceux qui s'aiment, parce qu'il y a moins de pièces d'or d'un côté que de l'autre ; et de faire du mariage un achat de marchandises avec des sacs d'argent sur les deux plateaux de la balance, le cœur n'étant d'aucun poids.

— Sans doute, répondis-je avec un soupir.

— Ou bien, reprit-elle en rougissant davantage, d'y jeter des parchemins et des armoiries et de demander à un homme, non pas s'il est aimé, s'il est honnête, mais....

— Cela serait absurde, lui répondis-je, ne comprenant pas encore où elle voulait en venir.

—Ah! ma chère Amélie, s'écria-t-elle en me sautant au cou, crois-tu que ma mère pense comme toi ?....

Et elle me conta qu'elle aimait depuis longtemps M. Saverdun et qu'elle venait d'acquérir la certitude d'en être aimée. Cette pauvre Caroline avait entendu quelques sots et quelques sottes dire des sottises, et elle s'était figuré que

toute la terre était de cet avis. Elle avait aimé timidement, honteusement, et le jour où elle avait appris que son amour était partagé, elle s'était imaginé que le ciel allait tomber sur sa tête. Le moyen de ne pas le croire?... Tes chers romans moyen-âge n'ont-ils pas semé mille et mille niaiseries par le monde?.. Ne nous a-t-on pas vues toutes faire graver en or et en azur nos couronnes et nos armes jusque sur nos cartes de visites et notre papier à écrire? On brodera bientôt sans doute son écusson sur sa robe ou sur son gilet, et l'on suspendra sa généalogie dans son salon, comme ces gentillâtres de campagne dont nos grands'mères faisaient tant de fous rires. J'ai tranquillisé Caroline. Ma mère a donné son consentement avec une facilité qui n'a pas permis, et tu le regretteras sans doute, que l'amour de nos jeunes gens tournât au romanesque; les deux mariages se feront le même jour, et dans quelques semaines Grosbois verra Léonie devenir madame de Navailles, et Caroline madame Saverdun.

Voilà nos grandes nouvelles. Je n'ai pas comme toi de récits à faire sur des apparitions dans les rochers, ni de beaux vers tracés par la main

d'un être mystérieux, ni de méditations poétiques et mélancoliques au bord des abîmes. A propos, la mésaventure de ta chère Canaples m'a bien amusée. Cette héroïne dont toute l'ébullition romanesque tombe devant un coup de soleil est une divertissante créature. M. de Longueville a bien fait de ne pas la ménager; ta Louise n'a pas le sens commun, pas plus que les livres qui lui ont tourné la tête; comment, avec ton esprit si distingué, peux-tu être si aveugle à son sujet?... Oh! d'abord tu me trouveras impitoyable. C'est comme tes longues plaintes et tes noires tristesses; on m'a envoyé de ma petite ville une douzaine de romans nouveaux que j'ai rendus bien vite; ce sont les mêmes lamentations et la même habileté à se rendre malheureux. Tantôt une femme ne peut pas vivre avec son mari parce qu'elle aime les œillets et qu'il aime les tulipes; ou bien encore il lui a baisé la main droite le jour de son mariage et elle aurait voulu que ce fût la main gauche; cela suffit pour amener des tribulations et de la mélancolie à n'en plus finir. En vérité l'on se creuse aujourd'hui l'imagination pour grossir à nous autres pauvres femmes les

moindres petites contrariétés de la vie, comme si ce n'était pas assez déjà que le bonheur fût si sauvage à la rencontre, sans l'effaroucher en chicanant avec lui. Qu'as-tu à reprocher à ton mari? De ne pas admirer comme toi l'écume des vagues ou la blancheur des rochers?... De ne pas te débiter les phrases passionnées que les auteurs de roman composent tranquillement au coin de leur feu?... D'avoir un peu de frivolité peut-être et de ne pas donner un but élevé à son existence, comme ta belle ame le voudrait?... Cela est triste sans doute, mais si tu ressens ce chagrin avec tant d'amertume, comment supporterais-tu donc les malheurs sérieux et réels que l'on peut essuyer dans le mariage?.. J'ai trouvé à La Fresnaie, dans une vieille armoire, lors de nos arrangemens, six petits volumes couverts en papier gris, avec ce titre: *Cinthélia* ou *Une sur dix mille*, traduite de l'anglais par le citoyen Lebas. Il y a dans ce roman qui n'est pas nouveau de grands discours sur le mariage, et l'héroïne souffre tout ce qu'il est possible de souffrir. J'avoue que je n'aurais pas eu tant de patience et qu'une bonne séparation.... Mais Cinthélia est une sur dix mille,

et elle montre la plus étonnante résignation jusqu'à ce qu'enfin son scélérat de mari se repente et l'adore comme elle le méritait bien. Ce sont là des souffrances au moins. Elle aimait Edouard Ranson et elle épouse Henri Mobile, pour sauver une banqueroute à son père. Henri Mobile est un sot, un fat, un débauché. Il voit mauvaise compagnie et s'enivre avec lord Dolittle et sir Charles Higham; il joue, et quand il a perdu il revient chez lui d'une humeur terrible, brise les chaises, renverse les fauteuils, casse les glaces, jette les chiens du haut des escaliers, insulte sa femme et lui fait des reproches de ce qu'il l'a épousée sans fortune, tandis qu'il aurait pu trouver une héritière; il la menace de la mener à Smithfied la corde au cou et de la vendre au marché; il la force de recevoir chez elle ses compagnons de débauche; les mémoires du tailleur, du carrossier, du sellier, pleuvent de toutes parts; elle en paie quelques-uns sur ses économies, et au lieu de la remercier il lui dit que, du moment où elle peut économiser, c'est que sa pension est trop forte et il réduit sa pension; il se ruine et il lui vole ses diamans pour les porter au jeu; il maltraite ses enfans; il

prétend que son fils ressemble à Edouard Ranson; il entretient des courtisanes, et enfin, pour se débarrasser d'une dette de cinq mille livres sterlings, il promet à un libertin de ses amis de l'aider à obtenir les bonnes grâces de sa femme. Je t'épargne la série des souffrances qu'essuie la malheureuse Cinthélia et dont elle triomphe avec sa douceur d'ange et sa merveilleuse vertu; mais ce sont là du moins de véritables sujets de douleur. Fi, ma Thérèse, de te montrer si chagrine quand tu n'as d'autre reproche à faire à ton mari que de n'être pas entièrement conforme à l'idéal que tu as rêvé. C'est vouloir tenter la Providence de t'envoyer quelque malheur réel afin de t'apprendre ce que c'est qu'un malheur. Ah ! si tu fouillais comme moi dans les misères des pauvres, tu verrais des douleurs qui te feraient rougir de tes blasphèmes contre la bonté du ciel (1). Mais c'est trop sermonner; en vérité je te prêche toujours ! Te rappelles-tu le temps où tu prenais ton air grave et où tu jouais ce rôle à l'égard d'une certaine Amélie de Loulé, qui avait été bien folle à force de vouloir être

(1) Voir la note 7 à la fin du volume.

raisonnable?... Je ne devrais plus parler de ma raison, n'est-ce pas, après lui avoir dû de commettre une pareille faute?... Pense ce que tu voudras, mais pense surtout que je t'aime, et que je veux être aimée de toi toujours et plus que toujours, si c'est possible.

CHAPITRE XIV.

MADAME DE LONGUEVILLE A LADY LIONEL.

Merci de tes sermons et de tes bonnes nouvelles; merci surtout de tes paroles d'amitié, mon Amélie; elles adoucissent ce qu'il y a d'un peu dur parfois dans tes prédications. Je sais que tu m'aimes, toi, et quoique tu traites mon mal avec une apparence de légèreté, je sais que tu ferais tout au monde pour me donner le bonheur. Plaise au ciel que tes deux sœurs trouvent auprès des époux que leur cœur a choisis cette

félicité qui me fuit et que Lionel a fixée près de toi. J'admire la raison de notre Léonie; mais je voudrais embrasser ta charmante Caroline sur ses deux joues roses et sur ses yeux baissés. Dis-lui de ma part que mes romans moyen-âge, comme tu les appelles, ne m'ont pas appris à placer les couleurs du blason au-dessus des engagemens sacrés de l'amour. Mais pourquoi me parles-tu de romans et de romanciers, comme si je n'avais pas une idée ni un sentiment qu'ils ne m'eussent inspirés? Suis-je donc une dona Quijote, depuis que je me promène sur les grèves de la Manche? Tu m'impatientes avec ton air docteur : j'ai vu dans tel roman; les romans de Walter Scott ont fait ceci... C'est dans mon cœur, c'est dans mes espérances, c'est dans mes larmes que j'ai depuis long-temps ma bibliothèque romanesque. Si je lis un poète, c'est qu'il me présente avec un semblant de réalité quelques-unes des images entrevues dans mes rêves. Le dédain profond que j'ai pour les choses vulgaires ne me vient pas de lui, mais c'est dans sa fiction que je cherche à les oublier.

En vérité le roman n'est pas seulement dans les livres, il n'est pas seulement dans mon ame,

il est partout, il est dans le monde, il vit, il respire autour de nous, autour de toi, dans ta tendresse pastorale pour Lionel; le nies-tu? dans l'amour de Caroline pour M. Saverdun; le nies-tu encore? dans la mort de ton frère et de Marie de Cézanes; persistes-tu à le nier?.. Eh bien! je puis te citer le personnage mystérieux dont je t'ai entretenue déjà, et que j'ai revu plusieurs fois, depuis ma dernière lettre, dans des circonstances de plus en plus extraordinaires.

Un soir nous étions assises, madame de Canaples et moi, près du château, sur une roche qui s'avance comme une jetée colossale à travers les eaux de l'Océan. Nous entendions les flots battre de trois côtés sur trois plages différentes, pendant que le soleil s'abaissait majestueusement à l'horizon. Je remplissais mon souvenir de toutes les teintes qui se succédaient à cette heure solennelle sur la mer et dans le ciel, afin de me préparer à la composition d'un tableau que je méditais.

D'abord une lumière dorée colora l'espace; de grandes vapeurs grises flottaient dans cet or diaphane à droite et à gauche du soleil. L'extré-

mité de la nappe liquide resplendit à l'occident d'une clarté transparente, tandis qu'à nos pieds se roulaient bruyamment de grosses vagues d'un vert sombre ; et une raie flamboyante s'allongea sur l'immensité des eaux, comme une lame d'épée qu'un archange aurait tendue vers la terre. Les oppositions plus tranchées du jour et de l'ombre produisaient des illusions d'optique merveilleuses, et un navire qui voguait dans l'éloignement semblait par intervalles suspendu dans le ciel. Peu à peu l'astre descendit vers la mer ; son disque parut prêt à rouler sur le cristal éblouissant. Il disparut lentement derrière la ligne brillante qui le recevait dans un éclat splendide. On aurait dit un vaisseau embrasé, et l'œil croyait voir les flots bouillonner sur sa poupe. Bientôt on n'aperçut qu'un point rouge; puis tout s'évanouit et l'ombre envahit l'Océan. Je demeurai quelque temps les yeux fixés sur la partie de l'horizon où s'était accompli cet immense naufrage; Louise était absorbée comme moi dans ce spectacle; nous gardions le silence. Quand je détournai mes regards, je vis à côté de moi, debout, les bras croisés, la tête nue, la chevelure agitée par le vent du soir, le beau

et pâle jeune homme que nous avions troublé l'autre jour dans sa rêverie sur le rocher désert. Je fus si surprise que je poussai un cri; Louise leva la tête :

—Ah! dit-elle étourdiment, Thérèse, c'est notre poète!

—Poète, répondit-il avec un accent étrange... savez-vous ce que c'est qu'un poète? Le savez-vous?.. Des nuages noirs, des sables, des rochers, une cime solitaire et de grands oiseaux sauvages qui volent et crient dans le brouillard, une douleur éternelle, une pensée morne et parfois sillonnée d'un éclair sinistre et d'un souvenir amer, un cœur qui toujours saigne, un fer ardent qui toujours dévore, vous nommez cela de la poésie, vous... cela vous amuse... oh! c'est amusant vraiment.

Son rire était affreux; un mouvement convulsif agitait sa tête et ses épaules; je m'étais levée, je me serrais contre madame de Canaples; une frayeur involontaire me fit tourner les yeux du côté du château, qui n'était pas loin et dont l'aspect me rassura.

Louise semblait dans son élément : Monsieur, dit-elle comme si ce jeune homme lui eût

été présenté la veille dans un rout, voici des vers charmans qui ont pourtant l'air d'être un peu de votre connaissance.

Et elle lui montra le papier qu'elle avait eu l'indiscrétion de ramasser le jour de notre première rencontre.

Il tressaillit à cette vue, et son regard lança une lueur terrible. Que peut être ce jeune homme, ma chère? de pareils regards n'appartiennent ni à la terre ni au ciel. Puis il s'écria d'un ton déchirant :

—Avez-vous aimé, Madame?

—Hélas! répondit Louise.

—Avez-vous aimé sans être aimée?... Ah! vautour, je ne te chasserai donc jamais de mon sein?.. Que je souffre!..

Ma curiosité fut éveillée par ces mots, et la compassion d'un chagrin que je connais trop dissipa l'impression désagréable que m'avait fait éprouver la surprise d'un abord si subit et si peu cérémonieux.

—Vous souffrez, lui dis-je, vous êtes malheureux?..

— Ah! reprit-il d'un accent plus doux, quelle est cette voix?... quel ange est descendu près de

moi de la demeure céleste? C'est ainsi qu'elle parlait; elle avait ce port, cette démarche aérienne, et le ciel se colorait ainsi de perles et de roses quand elle levait ses beaux yeux vers lui.

Ce petit compliment acheva, comme tu peux le croire, de faire disparaître mes frayeurs, je me rapprochai de cet infortuné et je lui dis avec un mélange de bienveillance et de pitié :

— Elle a donc été bien cruelle pour vous?

Un sourire plein de mélancolie erra sur ses lèvres.

— Ecoutez!... me répondit-il; votre voix jette mon cœur dans un ineffable ravissement. Il y a long-temps qu'il ne s'était épanoui devant une créature humaine. Mais une parole intérieure me crie de vous ouvrir mon ame, et ce qui serait une énigme pour cette multitude, vous le comprendrez.

Nous nous assîmes sur des fragmens de rocher couverts de lichens et de mousse, et il commença en ces termes :

— Lorsque je me replie sur moi-même et que je regarde en arrière dans ma vie passée, je vois d'abord une nuit profonde, un coup violent et

mystérieux, une souffrance vague et amère, des murmures tristes, des étincelles, des figures grimaçantes, quelque chose comme la fièvre, et un dégoût prématuré de la carrière où me poussait une puissance fatale et irrésistible.

Ensuite le jour paraît; je me vois sur un rivage où la mer est blanche et où le soleil est pâle; des montagnes escarpées dressent au-dessus de la région des nuages leur sommets de neige et de glace. De grandes cigognes battent mon front de leurs ailes, et des ours blancs traînent leur masse pesante près de l'écume des vagues où se jouent la baleine et le polype monstrueux. Cependant une sombre inquiétude oppresse toujours mon ame; je vais sans savoir où, et je me demandais souvent pourquoi j'allais ainsi, et s'il ne vaudrait pas mieux m'engloutir sans délai dans les abîmes de la mer ou dans les précipices des montagnes; je vivais pensif et solitaire; je gravissais les cimes où l'épervier farouche n'ose bâtir son nid, et où le vol des insectes n'a jamais effleuré le granit dépouillé de verdure. Je suivais dans le silence des nuits le globe argenté de la lune; je fixais mes yeux sur les feux de la foudre jusqu'à ce qu'ils en fussent

éblouis, ou bien j'écoutais le gémissement du vent d'automne dans les branches noircies, pendant que je foulais leurs feuilles sous mes pas. Mais tout cela, le feuillage, le vent, la foudre, l'Océan, la terre et le ciel, me paraissait une scène muette et immobile, une immense pétrification, une image où il n'y a pas de vie, et je sentais au froid qui se faisait dans mon cœur que j'allais entrer bientôt dans la mort universelle.

Tout à coup je la vis, la jeune fille au visage et aux yeux enchanteurs; c'était une forme pure de vie et de lumière, et tout s'éclaira, tout s'anima quand elle parut. L'écume des flots étincela de mille perles; les cieux s'habillèrent d'une robe d'or et de pourpre; les rossignols chantèrent sous les fleurs des arbres; des senteurs délicieuses s'exhalèrent de la pelouse qui tapissait le flanc des montagnes; et un rayon échappé des paupières de cet ange me fit lire dans l'eau, dans le sable et dans le soleil, en caractères mystiques, ces mots : Il n'y a de vie que par l'amour.

Il se tut et resta plongé dans une sorte d'extase; ses yeux étaient levés vers le ciel; son

coude était appuyé sur le rocher, et je voyais avec étonnement le bonheur se peindre sur cette belle physionomie avec une expression aussi étrange que la douleur.

Louise vint encore le réveiller de sa vision :

— Eh ! bien, dit-elle, cette jeune fille ne vous aima pas ?...

Les collines verdoyantes et les riantes vallées ne changent pas plus promptement d'aspect sous la cendre d'un volcan que ne fit le radieux visage aux paroles de Louise.

— Non ! s'écria l'infortuné d'une voix terrible ; en vain j'appelai son nom dans l'angoisse de mes nuits et j'effrayai les oiseaux endormis sous le feuillage ! En vain je frappai de mon front le tronc des chênes séculaires et je déchirai mon sein aux angles des rochers !...

— Vous l'aimiez donc bien ? reprit encore Louise.

— Ah ! d'un amour semblable au torrent de lave ardente qui se précipite sur la pente de l'Etna ! Je ne sais point les langoureuses fadeurs, moi, ni les soupirs des pages et des bergers ; mais si des lèvres qui se tordent, un sang qui bout, un cœur qui se brise, un cerveau en dé-

lire, des actions audacieuses, des pensées tour à tour célestes ou infernales, décèlent l'amour, cet amour était le mien.

Maintenant un voile terne s'est étendu pour moi sur l'univers, et mon ame est retombée sur elle-même de tout son poids; mon néant me dévore: je me sens tourmenté d'un insatiable désir d'aimer et d'être aimé, de commencer à vivre ou d'en finir avec la vie. Souvent je passe les nuits sur la pierre des tombeaux, à l'ombre des cyprès funèbres, et si l'orage vient à gronder, si la pluie tombe à larges gouttes, je mêle mes cris sauvages au fracas du tonnerre et je recueille l'eau glacée sur mon visage, dans l'espoir d'éprouver quelque soulagement. Oh! s'il m'était permis, quand je me penche ainsi... une ligne de plus... un seul mouvement... et je descendrais dans l'air avec la rapidité d'une flèche... et mon ame s'échapperait de ce corps d'argile, entre les flots et le ciel, avant que mon front n'eût été fouetté par le contact de l'eau.

Le malheureux s'inclinait sur le bord du rocher... une sueur froide me saisit...

— Mais non! s'écria-t-il; je sais ce qui m'a été dit, et je veux avoir vécu avant de mourir.

A ces mots, il s'éloigna d'un pas précipité, sans tourner la tête et sans nous adresser une parole d'adieu.

Je revins au château, rêveuse; je songeai à cette nature si noble, si aimante et si cruellement froissée par le malheur. Je trouvai dans le salon toute une société de belles dames du voisinage; il fallut me mettre à ma harpe, chanter des duos, des trios, toute une fade musique et m'entendre dire : Quelle méthode ! quel goût ! quelle voix !... M. de Longueville voulut faire sauter ses chères voisines, et il me fallut danser, galoper, walser le plus gaiement du monde, tandis que j'avais l'image de ce malheureux au fond du cœur. Jamais les bougies ne m'avaient semblé plus tristes, les sauteries plus puériles et le rire plus sot; j'aurais donné piano, harpe, voisins, le château et la musique, pour pouvoir être seule et pleurer.

Eh! bien, depuis ce jour, le croirais-tu, je ne sors pas à pied ou en voiture sans que ce jeune homme ne se présente à mes yeux; il passe rapidement dans ses vêtemens sombres, et me jette, sans parler, un regard mélancolique. Hier, avant de me déshabiller, je contemplais de ma fenêtre

les clartés fantastiques de la lune sur l'Océan, je vis une ombre noire se glisser sur le rocher, au pied de la vieille tour; je frémis, et comme je me retirais, un rayon de lumière me montra le visage de l'étranger.

Voilà, sans contredit, des évènemens bien extraordinaires; je les livre à ta haute raison; mais tu conviendras, au moins, que les sentimens exaltés ne se trouvent pas seulement dans mon ame et dans mes livres. Pauvre jeune homme! Si tu savais comme il est beau et tout ce qu'il y a de poésie et d'enthousiame dans ses paroles, dont je ne te fais entendre qu'un écho faible et imparfait! Ne vas pas croire pourtant que je puisse l'aimer d'amour! je voudrais qu'il fût mon frère et qu'il me fût permis de mêler mes larmes aux siennes et de partager sa douleur.

CHAPITRE XV.

LADY LIONEL A MADAME DE LONGUEVILLE.

Allons, je vois qu'il me faut baisser pavillon; je suis vaincue et convaincue, d'abord d'être romanesque, moi et tous les miens; ensuite d'avoir attribué à tes livres de prédilection un pouvoir qu'ils n'ont pas.

Quant à mon roman, à moi, il est vrai que j'aime Lionel, et mes ombrages, et mes fleurs; je te dirai de plus que j'ai des moutons bien blancs, qui me viennent d'Espagne; or, on voit des moutons, de l'herbe, de l'eau, de l'amour, dans *Tarsis et Zélie*, dans les idylles de Florian

et de Gessner; il y avait aussi de tout cela sur la terre au temps d'Abel; donc le roman est vieux comme le monde; n'es-tu pas de cet avis?...

Nous ne nous occuperons pas de chercher si le langage d'Abel à ses moutons et à son amie ressemblait aux conversations d'Estelle et de Némorin; ni d'examiner si l'amour de Lionel et le mien se comportent absolument de la même manière que celui de la bergère Zélie et du berger Tarsis; il suffit que ces graves symptômes, les moutons et l'amour, s'y rencontrent également, n'est-il pas vrai? et puis je te dirai comme le second médecin au premier médecin dans la comédie de Molière: Ne serait-on pas malade de la maladie que vous décrivez, il faudrait qu'on le devînt pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait.

Quant à ces pauvres livres que j'accusais d'être coupables de tes rêves mélancoliques et de tes idées sur l'amour. Oh! j'avais tort assurément, et la preuve c'est que tu as rencontré sur le grand chemin un jeune homme qui ressemble aux héros de tes livres et que tu avais déjà l'imagination exaltée avant de les avoir lus.

Pourtant ce jeune homme pourrait être un don Quichote; tu ne m'as pas clairement établi le contraire; passons là-dessus.

Toi, tu avais l'ame naturellement disposée à l'enthousiasme; je conviens encore de cela; eh! bien, laisse-moi jouer à la création; je choisis dans les limbes une ame comme la tienne; regarde bien ce que je vais en faire.

Je la pose dans le monde; je ne lui donne pas de livres; je ne lui parle pas de ce que je sens ni de ce que sentent les autres, et je suis l'effet que produit sur elle l'impression des choses extérieures; elle est sensible à l'excès; une douce odeur la fait sourire; une piqûre la fait pleurer. Comme elle ne connaît encore de sentimens que ceux-là, si elle me voit sourire, elle pense que je respire une odeur agréable; si elle me voit pleurer, elle croit que je me suis piquée. Plus tard elle sera joyeuse d'avoir été louée; le blâme lui arrachera des larmes, et ma tristesse ou ma joie lui paraîtront produites par des reproches ou par des louanges; cela est incontestable.

Mais que veux-je prouver par là?

C'est que, abandonnés à notre seule nature,

nous ne pouvons apprendre comment se comporte une passion qu'en la subissant nous-mêmes. L'être dont je te parle ne désirera pas d'aimer ni d'être aimé avant d'avoir fait l'expérience de l'amour; et certes, il ne saura pas que les signes de l'amour soient des lèvres qui se tordent, un cœur qui se brise, un cerveau qui délire avant d'avoir eu le cerveau délirant, le cœur brisé et les lèvres tordues; il ne se composera pas un amant idéal de toute cette infirmerie et il ne le rêvera pas dans ses espérances de jeune fille.

Que œil ne voit cuers ne désire.

Où avais-tu donc vu ce personnage semblable aux héros de Byron, cet homme au cœur volcanique dont tu me parlais dans tes lettres signées du nom de Thérèse de Verneuil? Dans Byron, d'abord, sans doute, et dans les romans; mais alors il faut que je rétracte ma rétractation et que je maintienne mon dire contre tes livres.

Tu avais une ame exaltée, d'accord; mais cette exaltation a commencé par être vague et sans objet; les livres sont venus, qui ont

dessiné des contours précis dans le ciel de tes rêveries ; ils t'ont présenté des traits qui ont fixé ton enthousiasme ; des figures qui ont donné un but à tes désirs. Si tu avais vécu dans un temps de mysticité religieuse ; si des images de dévotion et d'ascétisme s'étaient montrées seules à tes regards, tu aurais porté le cilice et tu te serais enfermée dans un couvent. Les poëtes t'ont parlé d'amour ; ils te l'ont peint à leur manière, et tu as été surprise de ne pas trouver dans la réalité ce qu'ils t'avaient promis dans leurs fictions.

Ce n'est pas que je croie possible ou nécessaire d'aborder le mariage en innocente au point de ne s'être pas formé d'avance une idée de l'amour qu'on est en droit d'attendre de son mari. Mais cette idée doit être prise ailleurs que dans les romans, parce que dans les romans elle est presque toujours fausse et absurde ; pour un qui est écrit avec simplicité, il y en a mille qui ne peuvent exciter l'intérêt qu'à force d'extravagance, et ce sont précisément ceux-là qui frappent une imagination novice. Où faut-il donc la prendre ?... me diras-tu. Eh ! mon amie, n'y a-t-il pas ce grand livre qui s'appelle notre

raison et qui ne t'aurait jamais fait désirer que l'amour de ton mari ressemblât au délire de la folie ou aux contorsions de la souffrance, si l'on ne t'avait représenté ces symptômes de maladie comme les signes d'une forte et sublime passion.

Il faut rêver l'avenir avec notre raison, et vivre le présent avec notre raison et notre cœur.

Mais que viens-je te dire?... N'as-tu pas vu l'autre soir un grand jeune homme, nue-tête, qui n'avait pas coupé ni peigné ses cheveux?... Cette folle de Canaples ne l'a-t-elle pas appelé poète parce qu'il avait écrit vingt fois les mêmes vers sur vingt feuilles de papier? Ne s'est-il pas écrié que madame de Canaples ne savait ce que c'était qu'un poète, et en cela je crois qu'il ne s'est pas trompé? Ne s'est-il pas mis à vous conter toute son histoire, à vous qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam? et n'avez-vous pas eu la curiosité de l'écouter, vous qui ne le connaissiez pas davantage?... Ne vous a-t-il pas dit qu'au commencement il faisait nuit et puis qu'il faisait jour, et qu'il y avait des pics de glace, un soleil pâle et des ours blancs?...

Et que tout cela lui semblait une pétrification? et qu'il a rencontré une forme pure de vie et de lumière et qu'alors le ciel est devenu de pourpre et la mer de perles?... N'est-ce pas là un roman et des plus beaux encore, et le héros n'est-il pas un homme de chair et d'os?... Tout ce que je comprends, c'est que vous avez été toutes les deux bien curieuses et que ce monsieur a été fort impertinent; il vous a fait ses confidences; il vous a dit en termes baroques, qu'il a fainéantisé quelque temps dans je ne sais quel pays du nord, auprès de la mer; qu'il s'est ennuyé; que pour se divertir il a voulu faire l'amour; qu'une femme, je ne sais laquelle, lui a semblé fort aimable, mais que lui n'a pas semblé du tout aimable à cette femme, ce que je conçois sans peine s'il était aussi mal peigné et si son langage était aussi poétique; depuis, il est venu dans le département de la Seine-Inférieure, où il couche dans des cimetières et se débarbouille à la pluie; j'espère qu'il avait plu la veille du jour où tu l'as vu. Ah! ma pauvre Thérèse, tu aurais là un joli frère!... et un homme, pour l'achever de peindre, qui ne con-

çoit pas d'autre occupation dans la vie que de soupirer auprès d'une femme!... J'aurais bien voulu que Lionel pensât de la sorte! ne crains rien ; je ne songerai pas le moins du monde que tu puisses aimer un pareil personnage, et je te le passerais volontiers, ainsi que tous tes rêves et toutes tes promenades, si tu ne trouvais le moyen, ce qui m'afflige, d'en faire autant d'alimens pour ta douleur.

Nos deux noces ont été fort simples et fort gaies. M. de Navailles vient de nous enlever Léonie, mais nous aurons toujours près de nous les Saverdun; nous nous voyons sans cesse. Tu connais mon faible pour le capitaine Durand, il m'a ensorcelée de toute son affection pour son beau-frère qui est maintenant le mien. J'ai embrassé pour toi Caroline, sur ses joues roses et sur ses yeux baissés, un certain jour où ils étaient plus baissés et plus roses que jamais. Cette charmante Caroline!... elle n'a pas oublié les caresses que tu lui faisais dans le monde, et son bonheur sera doublé quand il pourra t'avoir pour témoin. Si tu savais combien on fait de vœux ici pour te tenir quelques jours

à Grosbois ou à La Fresnaye!... Ta grande vilaine mer et ta Louise me déplaisent; il me semble qu'Albert et toi vous prendriez sous nos lilas et nos chèvre-feuilles un peu de la douce paix et de la tendresse calme qu'on y respire.

CHAPITRE XVI.

Pendant que lady Lionel se laissait aller à la simplicité de sa vie heureuse et paisible, un évènement funeste attristait les pompes éclatantes de Belle Roche.

Il y avait aux environs du château des grottes curieuses, et une source jaillissant d'un rocher dans la mer dont il était impossible de s'approcher autrement qu'en bateau. M. de Montevède, qui préparait pour l'hiver un recueil de poésies maritimes, désirait beaucoup de voir cette source et ces grottes. Il fut convenu que l'on monterait dans une barque un matin de bonne heure pour ne pas brûler le teint de madame de Canaples et que l'on irait les visiter. Ce jour-là

M. de Canaples emmena M. de Longueville chez un grand politique du voisinage, et quand le matelot d'Yport et son fils, joli enfant de quinze ans, vinrent chercher les voyageurs, il n'y eut à s'embarquer dans la chaloupe que M. de Montevède, madame de Canaples et madame de Longueville.

Il faisait peu de vent ; le canot se balançait doucement sur les vagues qui venaient éblouissantes et s'abaissaient en fuyant avec rapidité. La passion de madame de Longueville pour la poésie ne la garantissait pas d'un certain malaise quand elle voyait ainsi passer la lame. Sa fuite resplendissante et le balancement du bateau lui causaient un étourdissement peu agréable. Elle regardait, pour se distraire de cette vue perfide, le mât, les cordages, le ciel ; elle causait, elle aurait aidé volontiers à la manœuvre si elle avait pu être bien sûre de rester sur ses jambes ; mais elle contemplait le moins possible son cher Océan.

Lorsque le canot eut fait une demi-lieue du côté de la pleine mer où voguaient dans l'éloignement des bateaux pêcheurs et des chasses-marées de Fécamp et d'Etretat, il prit le vent,

il déploya sa voile, et pendant qu'il longeait les côtes avec vitesse, madame de Longueville admira la position pittoresque du château, ses quatre tours sur le sommet de la falaise et la maison d'Yport dans le creux du vallon. Madame de Canaples discutait sur l'esclavage de la femme avec M. de Montevède. M. de Longueville se mit à faire la conversation avec le matelot.

C'était un homme d'environ quarante ans, plein de force et de belle humeur. Il exerçait le métier de pêcheur, et comme sa femme était employée au service du château on le prenait de préférence, quand il était libre, pour conduire le canot. Son fils avait une bonne figure cauchoise bien grasse et bien vermeille, avec des yeux bleus pétillant d'esprit et de malice et des cheveux blonds bouclés. C'était lui qui était chargé de la manœuvre de la voile pendant que son père tenait le gouvernail.

—Léonard, dit la comtesse, sommes-nous bien en sûreté avec toi?.. il me semble que voilà une voile confiée à des mains bien jeunes?

— Madame la comtesse, répondit le père, ça n'était pas si haut qu'une barque, et ça

criait déjà sur la grève à mon retour de la pêche avec un tas d'autres enfans, pour que je leur permisse d'aller en mer.

— Et vous le permettiez?

— Dam! il fallait voir comme ils grimpaient sur le bord du bateau et comme cette petite mouette-là se tortillait après le mât. Je disais aux plus grands : Veillez à la manœuvre et n'allez pas frotter ma coque sur les rochers!.. et ils partaient. Il n'y a pas dans le pays un garçon comme Léonard pour serrer un cordage ou remuer un aviron

— Il doit vous être bien utile!

— Ah! nous autres pauvres gens il faut gaguer notre vie, et comme je lui dis : Pas de filets tendus, pas de poisson pris. Mais voici Étretat. Voyez-vous ces deux mornes qui s'allongent à droite et à gauche. Celui-ci est la porte d'amont, celui-là est la porte d'aval. C'est un fameux train quand l'eau se met à danser sous ces portes-là. Étretat est une belle ville; mais qui n'a pas vu Yport n'a rien vu.

On approchait de la côte. Le canot fit le tour de la fameuse aiguille sur laquelle se sont brisés tant de navires et qui se dresse

comme une pyramide au milieu des flots; les marins triomphèrent, à force de rames, des courans qui bouillonnent autour de la male-porte, et après avoir franchi son bruyant promontoire, les voyageurs se trouvèrent dans une anse paisible entre deux roches qui s'avançaient de chaque côté dans la mer.

— Voici les cascades, dit le marin; ceci est le morne de la Courtine et cela est le trou d'Antifer.

Un spectacle vraiment curieux s'offrit à leur vue. La falaise était très haute, à pic et d'un seul jet; à ses pieds une petite grève s'étendait entre le morne de la courtine et la male-porte. La male-porte était un rocher gigantesque percé d'une arcade, et à travers cette arcade on voyait en enfilade à une grande distance la porte d'aval et la porte d'amont, comme les colonnades et les arceaux de la nef d'une cathédrale. La grotte d'Antifer trouait aussi à jour le morne de la Courtine; mais elle était suspendue à une certaine hauteur au-dessus des flots qui ne sauraient l'atteindre même à la marée haute. Au milieu de la falaise une source abondante jaillissait d'une élévation prodigieuse et se répan-

dait en cascades sur la grève où elle se rendait dans la mer à travers le galet.

Madame de Longueville sauta sur la terre avec empressement, et comme elle avait le projet de dessiner les grottes et la source, on tira le bateau sur le rivage. Les deux marins qui avaient passé la nuit à prendre dans leurs parcs des homards et des crabes à la marée basse se couchèrent sur le sable et s'endormirent.

— Nous avons du temps à nous, dit la comtesse à M. de Montevède qui avait apporté aussi son album et un crayon. Il n'est que huit heures et je n'ai demandé la voiture que pour dix.

Il faut savoir que, comme le vent qui les avait amenés ne pouvait être également favorable pour leur retour, madame de Longueville avait recommandé que l'on vint à leur rencontre avec une calèche à Etretat; et, à dire le vrai, dans son peu de goût pour les promenades sur mer, elle aimait autant revenir ainsi.

Ils montèrent par des degrés taillés dans le roc au trou d'Antifer. Cette grotte ouverte aux deux bouts et qui de cette hauteur permettait à la vue de s'étendre fort loin sur les eaux parsemées d'aiguilles, d'arcades, de rochers de toutes

formes et sur la plage où retombait de saillies en saillies, en nappes, en filets, en pluie, en brouillard, parmi la mousse et l'herbe, la source colorée des feux du matin, encadrait merveilleusement cette scène pittoresque. L'antre où Don Juan, après son naufrage, voyait venir avec les premiers rayons du soleil la belle Grecque Haïdée n'était pas plus solitaire devant un plus riche tableau. L'extrémité méridionale de cette caverne voûtée par la nature était terminée par une plate-forme dont le pied était battu par les vagues, tandis qu'au-dessus s'élançait le morne de la Courtine à une élévation telle qu'on avait le vertige à le regarder d'en bas.

Monsieur de Montevède résolut de dessiner de cette grotte le point de vue des cascades; il s'assit sur une grosse pierre et se mit à l'œuvre. Madame de Longueville voulut voir si elles ne se présenteraient pas plus loin sous un aspect plus favorable. Elle descendit sur la grève et madame de Canaples la suivit.

Elles passèrent auprès du matelot et de son fils. Ils étaient étendus à l'ombre de leur barque et dormaient déjà d'un profond sommeil.

— Ce que c'est que le travail, dit Thérèse à

madame de Canaples ; ils ont pour lit le galet ; les lames mugissent à leurs oreilles ; et à peine ont-ils posé leurs têtes sur leurs bras que les voilà endormis. Cet enfant est aussi adroit que joli ; je le prends sous ma protection ; je veux qu'avant un an son père et lui aillent à la pêche sur un bateau à deux mâts, avec les plus beaux filets de la côte.

Madame de Canaples lui donna l'idée de faire un croquis de ces deux figures, et de la chaloupe dont le mât était couché et la voile pliée. Elle s'arrêta un moment à les dessiner, puis elles s'approchèrent des cascades. Il y avait sur le flanc du rocher une corniche qui était couverte de longues herbes et de fleurs jaunes ; l'eau qui tombait d'en haut, s'y partageait en plusieurs jets. En avançant du côté de la maleporte, on apercevait sur cette saillie des festons, des arceaux et des ogives, entremêlés de touffes de verdure, qui semblaient une chapelle gothique en ruines et d'où s'échappait un treillis d'eaux étincelantes. Madame de Canaples alla se mettre sous cette niche construite par la nature, où l'on pouvait se tenir sans se mouiller environné d'un réseau liquide. Cette face des

cascades parut à madame de Longueville bien préférable à ce qu'en voyait M. de Montevède. Elle se plaça auprès de la male-porte, à l'extrémité de la petite anse renfermée entre les deux rochers, pour être à une distance convenable. L'écume des vagues s'allongeait presque jusqu'à ses pieds, mais elle savait qu'elle aurait fini son dessin avant que la mer ne vînt la chercher. Madame de Canaples s'assit à ses côtés et se mit à suivre des yeux les mouvemens de son crayon en lui parlant tour à tour de M. de Komorn, de M. de Montevède et du mystérieux étranger.

Il y avait à peine un quart-d'heure qu'elles étaient là; elles examinaient de temps en temps avec leurs lorgnons M. de Montevède qui restait toujours dans la grotte avec son album sur ses genoux; tout-à-coup la ligne de la falaise, au-dessus des cascades, et de la caverne qui la minait derrière la chûte d'eau, cessa d'être verticale et sa crête surplomba sur l'Océan; Thérèse crut que ses yeux la trompaient, elle regarda les deux marins endormis près de la chaloupe; dans cet instant madame de Canaples poussa un cri; des quartiers de roc énormes

bondissaient de toutes parts, avec un fracas pareil à celui de la foudre; un nuage de poussière et d'écume s'éleva dans l'air; elles demeurèrent quelque temps au milieu du tourbillon sans pouvoir rien distinguer, sentant courir dans leurs jambes les flots froids et rapides, et, quand le nuage se fut dissipé, elles se virent en présence d'un effroyable bouleversement.

Les cascades avaient disparu; au lieu de la muraille blanche d'où elles sortaient, une déchirure sauvage s'ouvrait dans la falaise et montrait pêle-mêle sur son escarpement des terres rouges et noires, du sable, des débris de toutes sortes, et des pointes de rochers semblables à des racines arrachées de leur sol; l'eau de la source courait en bouillonnant parmi ces ruines et traînait avec elle un limon jaunâtre; des fragmens de toute grandeur se dressaient parmi les vagues, qui n'étaient pas encore remises de leur agitation; et devant les jeunes femmes, à trente pas de l'endroit où elles étaient assises, une masse colossale leur dérobait la vue de la grotte et leur en fermait le chemin.

Leur premier mouvement fut de chercher un passage pour se rapprocher de la barque et voir ce qu'étaient devenus M. de Montevède et les deux marins. Mais le rocher qui avait roulé sur la grève trempait d'un côté dans la mer et de l'autre touchait à la déchirure escarpée qui s'était ouverte dans la falaise, et d'où plusieurs blocs semblaient prêts à tomber encore. Il était impossible de passer sous la male-porte où l'eau tourbillonnait déjà ; et quand elles auraient pu la franchir, elles n'en auraient pas été plus avancées, puisqu'au-delà de sa voûte la mer battait les rochers avec toute l'impétuosité de ce courant qu'elles avaient eu tant de peine à franchir.

Elles se mirent à crier de toutes leurs forces, mais l'Océan faisait plus de bruit que leur voix, et elles n'entendirent aucune réponse.

— Hélas ! mon Dieu, dit madame de Canaples, nous allons périr ici !... Le reste de la falaise va s'écrouler sur notre tête !...

— Si elle avait dû le faire, répondit Thérèse, elle aurait suivi ces masses dans leur chute. Ayons un peu de courage. Peut-être

s'occupe-t-on de mettre la chaloupe à flot et viendra-t-on bientôt nous prendre.

Elles attendirent en vain; aucune barque ne se montra sur la mer, qui se déployait devant elles calme et brillante, comme par dérision de leur malheur.

L'affreuse idée que madame de Longueville s'était efforcée de chasser de son esprit vint se présenter alors dans toute son horreur.

— Ils sont mort! dit-elle; ce brave pêcheur, ce joyeux enfant, si agile, si rose; et ce pauvre M. de Montevède, si jeune... ils sont tous morts, écrasés sous cette avalanche de pierres! et nous, qu'allons-nous devenir?...

— Oh! s'écria madame de Canaples, la mer monte... Thérèse, est-ce qu'elle viendra jusqu'à nous?..

La marée s'élevait peu à peu; il était évident que bientôt les vagues se briseraient à leurs pieds, quoiqu'elles se fussent retirées sur un monceau de galets qui touchaient la falaise; madame de Canaples était folle de frayeur et de désespoir; à chaque grondement de la lame elle se cramponnait au rocher comme si elle

eût voulu l'escalader, en criant de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours ! Mon Dieu ! mon Dieu !

Le ciel était pur ; les rayons du soleil se jouaient parmi les vagues qui ondulaient avec grâce et s'amincissaient sur la grève avec coquetterie ; Thérèse pensait au plaisir qu'elle avait éprouvé il n'y avait qu'une heure à suivre des yeux le frémissement de l'écume, et elle ne pouvait croire, en voyant tout si beau et si paisible, qu'elle fût si près de la mort ; mais le flot se rapprochait toujours davantage, et la conscience de ce progrès lent et inévitable lui serrait le cœur.

Elle repassait dans son souvenir les évènemens de sa vie ; elle songeait à sa tante, à Marie de Cézanes, à lady Lionel, à toutes ses joies de musique et de walse, à ses causeries et à ses espérances ; à cette pauvre Canaples, qu'elle avait vue si légère et si insouciante, à sa passion pour Albert ; elle suivait peu à peu la chute de ses enchantemens et de ses illusions, et les dégradations de teintes successives qu'avait essuyées son fantôme jusqu'à ce qu'il s'évanouît

et ne lui montrât plus que de l'égoïsme et de la sécheresse dans M. de Longueville; elle sentait qu'elle était morte au fond du cœur depuis ce moment fatal, et que son existence extérieure et visible n'avait aucune raison de durer plus long-temps; elle contemplait dans son souvenir cette apparition étrange d'un inconnu semblable aux personnages aperçus dans ses rêves, malheureux du même malheur qu'elle, et se penchant sur l'abîme où s'agitaient les flots comme pour lui indiquer où elle devait s'ensevelir.

Une troupe de corbeaux passa près d'elle en croassant et alla s'abattre derrière le rocher qui lui barrait le passage; leur vue la fit frémir; leurs grandes ailes noires touchaient presque son visage; Louise poussa un cri et s'évanouit.

Tout à coup... serait-ce un songe?... un commencement de délire!... quelle est, sur le haut du rocher, cette figure qui se penche et fait un signe?... C'est lui!... c'est l'étranger!... Il s'approche du précipice creusé par l'éboulement!... il s'assied sur le bord... Dieu!... il se laisse glisser sur la pente rapide!... Thérèse n'ose le regarder!... le voilà près d'elle, les vêtemens dé-

chirés, la chevelure poudreuse et sanglante!...

C'était bien lui; un chasseur de guillemots n'aurait pas eu plus d'audace; il s'était accroché de temps en temps aux pointes de roc pour ralentir la rapidité de sa descente; les terres remuées et mouillées avaient adouci sa chute; il était là, devant elle, les bras croisés, le front calme, le regard triste, et déjà l'écume blanchissait le galet sous ses pieds.

— Qu'avez-vous fait? lui dit-elle; vous venez mourir avec nous?...

— Mourir! s'écria-t-il; oh! non... il y a une grotte là-bas... mes yeux l'ont vue d'en haut... Depuis long-temps une voix me disait que le bonheur viendrait enfin visiter mon ame... c'est pour cela que je n'ai pas quitté cette existence qui me faisait tant souffrir... Madame, ne voyez-vous pas que je vous aime? et celui qui vous aime peut-il mourir?... Tous les matins, je me rendais auprès de vos tours, à l'heure où je savais que vous deviez sortir, et je puisais dans votre vue de la vie pour le reste du jour. Aujourd'hui je suis venu, et l'on m'a dit que vous étiez allée à Étretat; je courais sur le rocher et je sentais qu'un froid mortel se glissait dans

mes veines quand mes regards, en plongeant au milieu de ces débris, vous ont aperçue.

Cet aveu d'une passion si ardente et si dévouée, à cette heure imposante, jeta madame de Longueville dans un trouble que je ne saurais dire. En ce moment, une lame plus forte que les autres fit sauter son écume jusque sur le visage de Louise, qui était étendue sans connaissance sur le galet.

— Oh! de grâce, s'écria-t-elle; sauvez la!... sauvez-la la première, puisque vous le pouvez.

Il étendit sa main vers l'Océan.

— Tu es beau, dit-il; tu es calme, tu as semé des diamans dans ta crinière blonde, et tu viens lécher nos pieds avec ta langue d'argent!... tu laisses à la terre, cet éléphant farouche, la fantaisie de bondir et d'écraser; car tu as reçu sur ton dos les deux anges qui éclairent ma vie et tu es devenu doux sous leur douceur.

A ces mots, il enleva Louise avec une force extraordinaire, et, se précipitant au milieu des flots, Thérèse le vit bientôt nager vigoureusement et disparaître derrière l'angle du rocher.

Cependant la mer montait toujours; chaque lame inondait la comtesse en rejaillissant contre la falaise. Quand le jeune homme revint, elle était dans l'eau; il lui dit d'appuyer ses mains sur ses épaules; et, se remettant de nouveau à la nage, il fit le tour du rocher et la déposa de l'autre côté sur le galet que les vagues ne couvraient pas encore; elle y trouva Louise, que la fraîcheur des ondes avait réveillée de son évanouissement, et qui s'abandonnait avec une sorte de délire à la joie de sa délivrance.

Elles marchaient à travers les débris; des plaques de terre recouvertes d'herbes et de bruyères, de grosses pierres, des roches droites, couchées, brunes, blanches, tapissées de lichen, ou nues et brillantes à l'endroit de leur cassure; des filets d'eau bourbeuse qui descendaient de la source et cherchaient à se frayer un passage au milieu du désordre; puis, la mer qui tenait en détrempe la poussière des masses calcaires broyées dans leur chute et se teignait d'une couleur blanchâtre et savonneuse; tel était l'aspect de cette scène de désolation qu'attristaient encore les cris d'une nuée de cormo-

rans et de mouettes dont cet éboulement avait détruit l'asile.

Elles n'avaient pas fait cinquante pas, elles aperçurent sous un quartier de rocher la chaloupe brisée en mille pièces. Thérèse y courut avec anxiété... non! je ne pourrais jamais décrire l'affreux spectacle... ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, ses jambes fléchirent et elle crut qu'elle allait tomber!..... Ce pauvre enfant, hélas!... un même coup avait tranché sa vie et celle de son père!... le rocher leur avait écrasé la poitrine... on ne voyait plus que leurs têtes et leurs épaules, et l'écume des vagues venait déjà laver le sang qui rougissait leur front et leurs cheveux.

Elle resta quelque temps comme anéantie; les rêves d'avenir qu'elle avait fait voltiger sur la tête de cet enfant pendant son sommeil revenaient dans sa pensée autour de ce visage pâle et de ces yeux éteints... elle avait le cœur serré... Quand elle se retourna, elle vit un sourire amer sur les lèvres du mystérieux jeune homme..... il lui lança un de ces regards étranges dont rien ne pouvait peindre l'effet tout ensemble saisissant et terrible, et croisant

ses bras sur ses vêtemens où l'eau de mer ruisselait :

— Ils sont morts ! dit-il ; tout est mort !... il n'y a que nous dans le monde !... nous, parmi les ruines...

Ces mots rappelèrent à Thérèse le souvenir de M. de Montevède ; elle se le figura mourant et appelant du secours, et elle vola vers la grotte où elle l'avait laissé.

Elle franchit les degrés, elle entre, elle appelle... ô surprise ! ô joie ! il vit... il lui répond :

— Est-ce bien vous ? Quel bonheur de vous retrouver vivante ! Et madame de Canaples ?

— Elle me suit.

— Dieu soit loué ! vous êtes sauvées !... ohé ! ohé ! par ici !... J'étais occupé à faire des signaux à ces bonnes gens là-bas, quand vous êtes arrivées... — Ohé ! ohé ! — Ils dirigent leur barque vers nous. Quelle horrible catastrophe !... Vous avez vu nos pauvres matelots ?... Ce maudit rocher m'a empêché de parvenir jusqu'à vous ; j'ai crié.

— Et nous aussi.

— Je n'ai rien entendu et je vous croyais...

— Voici notre sauveur.

L'étranger entrait en ce moment avec Louise. M. de Montevède alla gracieusement au-devant de lui.

— Malédiction! s'écria l'inconnu; ce jeune homme était avec elles!

Et se jetant avec impétuosité sur M. de Montevède, il le saisit par le milieu du corps, courut sur la plate-forme, et, le tenant suspendu, il allait le précipiter dans la mer, lorsque soudain il se retourne, l'envoie tomber aux pieds de Thérèse, sur les pierres, et s'élance dans les flots.

— Voilà un singulier original! dit M. de Montevède en se relevant avec une grimace;... c'est que je ne sais pas nager, moi!... et il faisait une fort mauvaise plaisanterie. Allons, il touche la terre!... il monte en courant le sentier qui mène au haut de la falaise!... il ne regarde pas seulement de notre côté! Bon voyage! Heureusement les barques n'étaient pas loin. — Mes amis, faites le tour. Bien!... prenez garde aux brisans, aux récifs, aux...

— Je crois qu'ils savent leur métier aussi bien que vous, dit madame de Canaples.

Quand une fois madame de Longueville fut dans le bateau, l'exaltation qui l'avait soutenue en présence des dangers l'abandonna, et on la ramena à Belleroche sans connaissance.

CHAPITRE XVII.

MADAME DE LONGUEVILLE A LADY LIONEL.

Je suis dans mon lit souffrante, à la suite d'un évènement terrible dans lequel j'aurais perdu la vie, si le jeune homme dont tu te moques ne s'était trouvé là pour être mon sauveur.

Je dessinais sur une grève près d'Étretat; la falaise s'est écroulée avec un fracas épouvantable, à quelques pas de Louise et de moi; elle a tué notre matelot, chose horrible! et son fils. Une muraille de rochers s'est dressée devant nous et nous a fermé toute issue, tandis que la mer montant avec le flux menaçait de nous engloutir. Dans cet instant, où, près de Louise

évanouie, je voyais venir la vague qui allait m'entraîner, un homme s'est montré au sommet de la falaise, il s'est laissé glisser sur la rampe escarpée, au péril de ses jours, et est venu tomber devant moi, tout sanglant; c'était l'être mystérieux dont je t'ai parlé.

Que te dirai-je? il nous a sauvées; il nous a portées à la nage dans une grotte que la mer ne pouvait atteindre; tant de terreurs m'avaient brisée. On m'a parlé ensuite d'évanouissement, de délire, de médecin, de saignée, que sais-je? je vais mieux maintenant; j'en profite pour t'écrire; mais je suis encore bien faible, et j'ignore dans quel ordre mes idées se groupent sous ma plume.

Je sens seulement que je viens de contracter l'obligation d'une éternelle reconnaissance avec un homme... dont la bouche... oh! mon amie, te l'ai-je raconté... il m'a parlé d'amour..... il m'aime!.. C'était au moment où les flots jetaient leur écume à mes pieds, où il venait d'exposer sa vie pour prolonger la mienne, où il secouait sa chevelure trempée de sang et de boue, et où il étendait sa main vers l'océan qu'il frustrait de

sa proie... quel amour celui-là, qui mêle de pareilles actions à un pareil langage?...

J'ai voulu voir, dès que j'ai pu prononcer une parole, la veuve de notre matelot, la mère de ce pauvre enfant. J'ai pleuré avec elle, et cela m'a fait du bien. Il lui reste une fille et je t'assure que celle-là sera heureuse, s'il ne suffit pas que je m'intéresse à une destinée pour lui apporter le malheur.

CHAPITRE XVIII.

Nous irons retrouver maintenant Vérigny dans sa manufacture. Il est inutile de rapporter ici toute sa correspondance avec Longueville. On saura seulement qu'il avait refusé l'invitation de venir passer quelques jours à Belleroche, et l'on en devinera facilement le motif. Sans doute il se défiait de sa raison encore mal affermie, et peut-être, malgré ses vœux pour l'union des deux époux, ne pouvait-il supporter l'idée de se trouver sous le toit qui la couvrait.

Voici le détail des occupations qui remplissaient ses journées. Il dirigeait avec Lélio le

travail des ouvriers, mais il s'appliquait surtout à gagner leur confiance et à les suivre dans l'intimité de leur vie domestique. La plupart étaient mariés, et leurs femmes travaillaient au moulinage des fils de soie, au dévidage des cocons, ou bien à la surveillance de la magnanerie et à la cueillette des feuilles de mûrier. Vérigny leur prêchait l'ordre et l'économie. Il leur offrait les moyens de faire valoir avantageusement leurs épargnes, et de joindre à la moralité du mariage et de la famille, celle de la propriété.

Lélio avait fondé une école pour les enfans, et Angélina y avait ajouté une classe de chant qui était placée sous sa surveillance. Elle avait engagé les parens à y venir pendant les jours de repos, et comme elle avait eu le soin de choisir un professeur habile, et d'entretenir l'émulation par des récompenses, elle s'était formé bientôt les choristes dont nous avons déjà parlé. Vérigny attachait à cette institution d'Angélina une grande importance ; il n'était pas étranger à la musique, et il unissait ses efforts à ceux de la fondatrice et du professeur. Il pensait que les arts grandissent au milieu du peuple en prenant un caractère d'utilité publique, et il les regar-

dait comme les plus puissans auxiliaires du travail et de la religion pour le garantir du vice.

Il y avait dans les cours de la manufacture des appareils de gymnastique et des jeux de toutes sortes pour les jours de repos. Lélio présidait aux plaisirs de ses ouvriers comme à leurs travaux; il leur donnait des fêtes au lieu de donner des bals à des indifférens; c'est ainsi qu'ils s'habituaient à remplacer par la noble jouissance des arts et par des joies honnêtes la débauche brutale des cabarets.

Lélio avait engagé dans le mouvement de son commerce le peu qui restait de la fortune de Vérigny; et ce petit capital gouverné avec adresse et peut-être augmenté en secret par l'amitié, pouvait déjà suffire à une existence modeste et indépendante; mais Vérigny s'était voué à sa nouvelle carrière pour le reste de ses jours, et il ne s'était réjoui de l'accroissement de son héritage que dans l'idée de l'associer à la bienfaisance de ses amis.

Un soir les habitans de la manufacture étaient réunis suivant la coutume dans l'appartement d'Angélina. C'était un dimanche, les fenêtres étaient ouvertes; les dernières teintes du crépus-

cule éclairaient encore le magnifique bassin de la Loire; on voyait les voiles de ses bateaux derrière les peupliers de ses îles; et de grandes ombres s'abaissaient sur ses coteaux couronnés de vignes, et parsemés de verdure, de rochers agrestes et de maisons blanches; un air tiède et doux apportait les senteurs de la prairie; et l'on apercevait encore sur une pelouse ombragée par des saules quelques groupes prolongeant les danses terminées, tandis que tous les bruits, tous les rires, tous les joyeux murmures de la terre et du fleuve étaient couverts par le chant solennel de la multitude qui regagnait le hameau. Vérigny, plongé dans une contemplation rêveuse, s'abandonnait à l'impression de cette scène; il suivait en silence l'affaiblissement des clartés du jour qui quittait peu à peu les eaux et les collines, et dont la fuite imposante dans les champs du ciel s'harmonisait avec les sons du chœur qui s'éloignait.

Angélina, debout et la main posée sur le balcon de la fenêtre, se détachait sur la faible lueur du soir comme une image sérieuse et grave. Ses longs cheveux bruns, ses traits romains, que le déclin de la lumière chargeait

d'ombres vigoureuses, lui donnaient une expression d'énergique constance; ses yeux noirs étaient fixés sur Vérigny; mais quelle était la pensée de ce regard? le calme de son visage empêchait de le deviner.

Tout à coup Lélio, qui était appuyé sur le balcon et regardait le spectacle de la plaine, tourna la tête et dit :

— Angélina, tu devrais bien te mettre à ta harpe; tu ne l'as pas touchée une seule fois depuis qu'Alphonse est ici.

Angélina rougit, et Alphonse sortant de sa rêverie :

— Une harpe, dit-il, oh ! de grâce ! que je vous entende jouer de la harpe !... c'est l'instrument céleste...; je l'aime..... avec ivresse !...

Un nuage voila les yeux d'Angélina; mais elle reprit bientôt sa physionomie habituelle :

— Il est impossible de refuser, dit-elle, une demande aussi passionnée.

Lélio dépouilla la harpe de son enveloppe verte; il l'approcha de la fenêtre, et Angélina, sans s'asseoir, se mit à préluder sur l'instrument gracieux. Le disque de la lune se levait à l'horizon; sa riche lumière se jouait dans le réseau

brillant et sonore, et la figure de la jeune Italienne, avec sa chevelure sombre et son vêtement blanc, semblait l'apparition d'une vierge fantastique. Peu à peu ses yeux s'animèrent, sa gravité fit place à l'inspiration et à l'enthousiasme... soudain elle s'arrêta, son front s'obscurcit, ses doigts abandonnèrent les cordes... Vérigny pleurait.

— Mon pauvre Alphonse! dit Lélio en lui serrant la main.

— Ah! soupira Vérigny, je me croyais plus de courage, mais je n'ai pu résister à mes souvenirs.

Un sourire singulier passa sur les lèvres d'Angélina. — Vous l'aimez donc bien? dit-elle.

— Je l'aime plus qu'autrefois, répondit-il, car mon amour est moins égoïste. Ma pensée ne la quitte pas un seul instant. Je partage de loin ses joies et ses chagrins. Je veillerai sur elle toujours, comme une providence invisible, sans lui demander son cœur en échange du mien et sans qu'elle sache jamais le sentiment qu'elle m'inspire.

Angélina s'était mise à la fenêtre pendant ces paroles.

— Voilà une belle folie pour un sage, répondit-elle d'un ton léger.

— Lélio pourra nous dire, répliqua Vérigny, qu'on peut être un sage et ne pas oublier.

Lélio poussa un soupir. Angélina s'avança dans la chambre avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire :

— L'amour de mon frère, dit-elle, était partagé. Quant à moi, si j'étais homme, je n'aurais pas la faiblesse de demeurer ainsi le très humble serviteur d'une femme qui serait à un autre et ne songerait pas à moi.

A ces mots elle sonna, fit apporter des flambeaux, et recouvrit la harpe de son enveloppe.

— Ce serait une cruauté, dit-elle, de la laisser voir davantage à monsieur de Vérigny, puisqu'elle le jette dans ces humeurs noires.

Elle ouvrit son piano, et jouant une tarentelle italienne :

— Lélio, chante-nous un air bouffe avec toute la franchise de ta voix de basse-taille; nous tournons, ce soir, au lied et à la romance, que c'est à en mourir de tristesse ou d'ennui.

Le reste de la soirée se passa dans la gaieté la plus folle. Angélina fit déchiffrer à Vérigny des

romances larmoyantes tandis qu'elle cousait les uns aux autres, dans l'harmonie de l'accompagnement, les bouts de chansons les plus ridicules. Vérigny fut forcé de se prêter de bonne grâce à la plaisanterie, et Lélio s'étonnait de voir la figure sérieuse de sa sœur s'épanouir à cette joie d'enfant.

Mais quand les deux amis se furent retirés dans leurs appartemens, le visage d'Angélina prit une expression de douleur profonde. Elle resta quelque temps immobile comme une statue, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, puis elle s'élança vers sa harpe, la découvrit, et, prenant des ciseaux, elle allait en couper les cordes, quand tout à coup changeant de résolution : Hélas ! murmura-t-elle, il l'a nommée divine et céleste, et je la détruirais !... Alors tombant à genoux : Mon Dieu, s'écria-t-elle, secourez-moi, je l'aime.

CHAPITRE XIX.

LADY LIONEL A MADAME DE LONGUEVILLE.

Quel malheur!... J'en suis encore toute saisie!... chère Thérèse, avoir manqué de te perdre si cruellement!.. Et moi qui pendant tes angoisses étais si heureuse au milieu des rires et des joies de notre petite colonie !... Je n'oserai plus me fier au calme qui m'environne. Je craindrai toujours qu'une catastrophe ne tombe entre deux de tes lettres ; et comme j'avais raison de crier contre ta vilaine mer et tes vilains rochers !...

Le capitaine Durand m'a dit que ces accidens

arrivaient quelquefois sur les côtes, et qu'on les appelait des avalures. Les avalures sur la falaise, les marées sur la grève, les tempêtes sur l'eau, tu vois que j'ai bien des sujets d'alarme tant que je te saurai dans ce pays avec tes idées poétiques en tête.

Pourquoi ne viens-tu pas visiter nos plaines entrecoupées de ruisseaux et ombragées de buissons où fleurissent les églantiers et où chantent les fauvettes?... Tu y prendrais peut-être du goût pour les sites champêtres et pour la vie simple et unie comme eux. Tu vois bien que les paysages aimés par les poètes sont pleins de terreurs et de dangers. Si les falaises ont l'avalure, les montagnes ont l'avalanche. Ne m'as-tu pas écrit que les maisons et les villages se retiraient bien loin dans l'intérieur des terres, et s'entouraient de grands arbres pour se garantir du vent?.. Il faut de même que notre vie soit modeste et abritée, et je ne suis pas plus contente de voir ton ame montée sur les sentimens extrêmes, que ta personne logée sur le haut des rochers.

Ton inconnu a montré un admirable courage, et malgré l'extravagance de ses discours et de

sa conduite je le bénis de tout mon cœur puisqu'il t'a sauvée; mais il t'aime, il te l'a dit, il a osé te le dire, et dans quel moment?... Fasse le ciel que ce n'ait pas été pour toi un malheur de plus de lui devoir ta délivrance.

Sais-tu ce qui me fait trembler?... Ce sont les phrases qui terminent ta lettre. Tu mêles son amour à ta reconnaissance, et la grandeur de son action à la grandeur de son amour. Je connais la pureté de tes principes, mais je ne connais pas moins ton imagination romanesque; et si une fois la lutte s'engage au fond de ton ame, que n'auras-tu pas à souffrir?...

Pourtant, à ce qu'il me semble, c'est une chose bien usée par la poésie et les romans, que cet amour accordé pour prix d'un bienfait, soit que le héros vous arrache des flammes d'un incendie, soit qu'il tue à vos pieds quelque bête furieuse, ou que se jetant au-devant de votre voiture dont les chevaux se sont emportés il les arrête au bord d'un précipice. Cette action annonce du courage et elle peut être osée par un poltron; elle annonce un bon cœur et il n'est pas sans exemple qu'un scélérat l'ait entreprise. C'est tout au plus si une

jeune personne libre et candide pourrait raisonnablement confier son existence aux chances du mariage sur un gage pareil; mais descendre à une faute pour dédommager un homme de s'être élevé à une vertu, tu m'avoueras que ce serait mal comprendre la théorie des compensations.

Il est vrai que tu as déjà parlé trois fois à ton libérateur, et cela t'aura suffi sans doute pour apprécier son ame, quoique cela ne t'ait pas suffi pour apprendre son nom. Il t'a débité de belles phrases et une philosophie de la vie qui a dû t'aider beaucoup à supporter tes peines. Tu as su que de ne pas voir de perles, de rayons ni d'anges, c'était ne pas vivre. Il t'a montré une image de l'amour semblable à celle de ce fils de roi que la princesse Kala ne pouvait trouver nulle part. Si cet amour est toute la vie, du moment que tu ne l'aperçois pas dans le cœur d'Albert, te voilà bien à plaindre, à moins que tu ne le rencontres auprès de ton inconnu.

Ecoute, je ne crois pas que l'amour, et surtout le délire dont parle ce jeune homme,

soit le but suprême de notre existence, et certes tu ne le penses pas non plus; mais je crois que nous devons aimer une fois et que ce sentiment doit commander notre résolution la plus importante, le mariage; sous ce rapport tu as payé ton tribut.

Tu as été trompée; tu n'as pas trouvé dans ton mari les beautés merveilleuses que ton imagination voyait dans ton amant; est-ce une raison pour recommencer sur de nouveaux frais, comme si tu avais échoué dans ton essai d'aborder la vie; mais tu peux être trompée une seconde, une troisième fois; et y a-t-il rien de plus ridicule que le métier sentimental de chercheuse d'amour?

Je suppose que tu rencontres un Amadis: une ame délicate et noble comme est la tienne ne réalisera pas dans cette union son rêve le plus cher. L'amour, du moins nous le disions autrefois, doit lier deux êtres également purs avec une chaîne dont tous les anneaux soient exempts de souillure.

En serait-il ainsi dans une pareille liaison?.. Tu aurais assurément la mauvaise part, puisque

tu apporterais la conscience d'un parjure, et la crainte d'en être punie par la défiance et le soupçon.

Remarque bien que ceux qui prétendent remplir notre vie avec l'amour, sont forcés de nous créer un fantôme orné de qualités chimériques, et nous ferions mille fois le tour de la terre avec Ahasvérus, pendant vingt mille ans, que nous ne réussirions pas à l'atteindre.

En outre si l'on écarte des sentimens du cœur, à la façon de ton héros, la pensée du devoir, le moindre refroidissement, le moindre caprice, brisent à jamais des nœuds que le temps aurait pu resserrer, et l'on s'écoule de désenchantemens en désenchantemens, sans se reposer jamais dans une durable et douce affection.

Thérèse, nous devons aimer une fois, mais il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que convenable à notre dignité que cet amour devienne aussitôt un devoir.

En vérité c'est là un bienfait du mariage, et ce que j'admire le plus en lui, c'est qu'il impose la constance à nos attachemens.

Tu te plains d'être mariée ; j'admets que tes plaintes soient justes ; c'est une raison de plus

pour toi de rester irréprochable. Une femme dont le mari est mauvais, et je ne puis croire qu'Albert soit un mauvais mari, n'a qu'un moyen de rendre son sort supportable, c'est de demeurer fidèle à la vertu. Ceux qui avancent le contraire avancent un mensonge, et tu n'auras besoin, pour en être convaincue, que de méditer un peu ce chapitre dans ton grand livre, le monde.

Quitte un peu ces idées de poésie et d'amour; songe au malheur qui vient de s'abattre sur la veuve, sur la mère, dont tu as adouci le désespoir par tes larmes; songe aux milliers de malheurs qui pleuvent sur tant d'autres, et dont celui-là n'est pas le plus affreux; répands sur toutes ces souffrances l'inépuisable bonté d'un cœur que je connais bien; sers-toi de ton expérience de la douleur pour la plaindre et la soulager dans les infortunés qui t'environnent; ouvre, élargis encore ton ame si gonflée de tes peines, afin d'y faire entrer les peines d'autrui; il n'y a que la mélancolie égoïste qui ait le regard sombre, et le jour où tu porteras dans ton sein la blessure de toutes les misères humaines tu auras sur ton front plus de sérénité.

Surtout, ma bonne amie, répète-toi sans cesse que ta tendresse peut amollir le cœur de ton mari; que ses torts, s'ils sont réels, n'excuseraient pas les tiens; et qu'un nouveau désenchantement serait bien plus cruel quand il trouverait au fond de ton ame, en y tombant, le remords.

CHAPITRE XX.

Quand cette lettre, que l'on avait écrite en grande hâte, avec un grand zèle, et où l'on avait mis tout ce qu'on avait de raison, fut apportée au château de Belleroche, elle était déjà inutile. Voilà ce que c'est qu'une distance de plusieurs lieues: malgré les routes et les courriers, il ne peut y avoir de sympathie entre les ames qu'une absence sépare; c'est triste pour les amans comme pour les amis. Dans le moment où je lis une lettre joyeuse d'une personne bien chère, les doigts qui l'ont tracée essuient peut-être des larmes; et, pendant que je creuse ma tête pour donner de bons avis, les choses ont déjà changé de face; c'est ce qui arrivait à

lady Lionel. Mais reprenons notre récit de plus haut.

Lorsque Albert vit apporter sa femme, pâle et sans connaissance, il se précipita vers elle avec émotion, et la prenant dans ses bras il la porta sur son lit en l'appelant des noms les plus doux et en lui prodiguant les plus tendres caresses. Madame de Canaples le regardait avec étonnement; ce n'était plus cet homme froid, moqueur; c'était la douleur la plus inquiète et la plus passionnée.

Le médecin arriva. Longueville épiait ses moindres gestes; il n'attendait pas ses paroles: il les devinait dans ses yeux.

Bientôt la malade eut le délire: les scènes terribles de la male-porte, l'apparition de l'étranger, son langage extraordinaire lui inspiraient des discours où l'exaltation des sentimens se mêlait à l'égarement de l'imagination. Albert eut à subir un débordement de phrases romanesques; il s'y résigna; l'inquiétude lui donnait de la patience, et, pour la première fois, il avait la consolation d'attribuer la poésie à la maladie.

Mais quand le danger eut disparu, que la con-

naissance fut revenue, et que madame de Longueville, plus exaltée que jamais, et sentant l'inconvénient de dissimuler plus long-temps ses relations avec l'inconnu, se mit à raconter les merveilles de ses rencontres, Albert fut tenté de demander au docteur si elle n'avait pas un reste de délire, et, reprenant son air calme et son ton ironique, il redevint ce même homme froid et moqueur que madame de Canaples avait été surprise de ne plus retrouver.

M. de Longueville parla de tous ces récits au vieux vicomte; le vieux vicomte trouva fort singulier que sa femme ne lui en eût rien dit; il était jaloux, comme on le sait bien; il se rappela une figure noire qu'il avait vue rôder souvent autour du château. L'admiration de madame de Canaples pour les êtres échevelés lui revint à la mémoire; n'avoir été délivré de M. de Komorn que pour être pris pour dupe par un aventurier, était un tour cruel, en vérité; il rumina dans sa tête comment il se tirerait de là. Quelle pouvait être précisément l'étendue de son infortune? il l'ignorait; et, comme tous les jaloux, il brûlait de l'apprendre; mais comment y parvenir?... c'était ce qui le tracassait.

Prendre une grosse voix et se mettre en colere, c'était gâter tout avant de savoir rien; feindre d'être au fait de l'aventure, c'était prévenir de se mettre sur ses gardes, dans le cas où l'on n'en serait encore qu'aux préliminaires; il épiait; il examinait; il interrogeait; il écoutait; il se donnait une peine! Il ne dormait pas, cherchant à saisir quelques paroles dans le murmure d'un rêve; et, soutenu par l'espoir de se procurer enfin, à force de soins et de persévérance, la connaissance certaine de son malheur, il se rendait d'avance le plus malheureux du monde.

Un soir, il se promenait dans un petit bois qui était auprès du château; il crut entendre la voix de sa femme et une autre voix dont le timbre ne lui était pas connu et qui lui parut celle d'un homme. Les deux interlocuteurs semblaient se diriger de son côté; il se jeta dans le taillis et se tapit sous les feuilles, écoutant de toutes ses oreilles et regardant de tous ses yeux; il ne tarda pas à voir un jeune homme, vêtu de noir, le cou nu, la tête découverte, semblable au portrait que lui avait fait M. de Montevède, et près de lui, ce gracieux et délicat enfant en robe

blanche qu'il avait pris pour femme à ses cinquante ans.

— Je croyais, disait le jeune homme, que le vol avait deux ailes, le regard deux yeux, la lumière deux astres, et qu'il avait passé deux anges dans le ciel de ma vision. Je croyais que vous ne marchiez jamais seule, ô ma beauté, ainsi que toutes les beautés de la terre et du ciel.

— Mon amie, répondit madame de Canaples, ne vous aime pas..... elle aime M. de Montevède que vous avez vu l'autre jour dans la grotte.

— Autre folle, songea le vicomte; si Longueville était ici !...

— Elle ne m'aime pas!... s'écria le jeune homme... mais vous, m'aimez-vous !... ma voix intérieure m'aurait-elle trompé?... ange du ciel, aux yeux de perle, aux formes aériennes, vous m'aimez !...

L'attention du vicomte redoubla.

— Hélas! soupira l'écervelée, si j'étais sûre que votre passion...

— La pendarde! murmura M. de Canaples.

— Ma passion, dit le jeune homme, vous dé-

vorera... nous monterons au ciel ensemble comme l'encens que l'on brûle... Venez, je ne vous quitte plus... ce n'est pas en vain que cette heure nous a réunis... Savez-vous qui vous aimez?... J'ai de l'or de quoi payer un royaume!... J'ai dans Saint-Léonard un château à tourelles, où, quoique je sois damné, chaque jour un chapelain me chante la messe... venez!...

— Un moment! s'écria M. de Canaples outré de fureur et sortant de l'asile où il était caché.

Madame de Canaples prit la fuite; quant au jeune homme, il resta un instant immobile et promenant de tous côtés des yeux égarés, puis, avec la rapidité d'un éclair, il s'élança d'un bond sur le vicomte; il le saisit par le milieu du corps, comme il avait fait de M. de Montevède, et, après l'avoir enlevé au-dessus de sa tête avec une force prodigieuse, il le tint suspendu malgré ses cris et ses gestes, pendant quelques minutes, en riant étrangement; alors il le jeta sur l'herbe et disparut en courant.

Le pauvre vicomte, étourdi de sa chute, fut long-temps étendu à plat sans bouger; il remua d'abord la tête, ensuite un bras, une jambe, et voyant qu'il n'avait rien de cassé, il se mit sur

son séant; il rajusta sa perruque, regarda de droite et de gauche, et, faisant un effort, il se releva en soupirant; quand une fois il fut debout, il lâcha la bonde à sa colère.

— Le scélérat!... la traîtresse!... le misérable!... où s'est-elle cachée?... où s'est-il enfui?... que je la traite comme elle le mérite!... que je lui demande raison de l'insulte qu'il m'a faite!... il a levé la main sur moi!... il séduisait ma femme!... où le chercher?... où le trouver?... quel est son nom?... Il a parlé de Saint-Léonard!... Allons-y bien vite: le drôle doit y être connu.

Nous laisserons le vicomte suivre les traces de cet irrévérencieux suborneur, et nous courrons après la fugitive.

Madame de Canaples, effrayée, fuyait sans regarder derrière elle; le trouble de son esprit était si grand qu'elle ne savait où elle allait; elle se trouva devant le château avant d'avoir songé si elle pouvait y entrer.

Ce soir-là madame de Longueville attendait la duchesse de Candale et ses vieux amis le vicomte et la vicomtesse d'Antroches. La berline de la duchesse passait sur le pont-levis au

moment où madame de Canaples y arrivait. Cette vue lui rappela sa situation; elle se détourna pour fuir dans une autre direction, et alla tomber au milieu du groupe des voyageurs qui étaient descendus de voiture à l'entrée de l'avenue.

— Ah ! dit la duchesse, madame Louise !... comme la voilà en nage et hors d'haleine !... Cette chère petite !.. que je vous embrasse !.. Vous veniez au-devant de nous?... Vicomte, c'est Louise de Villars, c'est madame de Canaples.

Le bon vieillard salua la jeune femme avec sa galanterie habituelle.

— Thérèse va-t-elle mieux? demanda la duchesse.

— La pauvre enfant, dit madame d'Antroches, est accourue si vite qu'elle ne saurait parler.

— Vicomte, dit madame de Candale, offrez votre bras à notre bonne Louise; cela n'a pas de raison de courir ainsi; elle est toute palpitante; mais voici Thérèse qui vient elle-même nous donner de ses nouvelles.

Madame de Canaples fut donc emmenée dans le salon avec toute la troupe par l'aimable et

galant vieillard, qui s'efforçait, en homme de l'ancienne cour, de lui être agréable et de la faire sourire par ces plaisanteries de bon goût dont le maniement délicat est si difficile et dont il avait conservé la tradition.

Madame de Longueville était mieux, le bonheur de revoir sa tante achevait de lui rendre ses forces et lui donnait même de la gaieté; elle rappelait à son vieil ami les tours qu'elle lui avait joués dans son enfance, et comblait de tendres prévenances et de soins délicats madame d'Antroches qu'elle aimait beaucoup. M. de Montevède redoublait d'amabilité près de madame de Candale, et quant à Longueville il avait toujours été le favori de la duchesse qui se sentait fière de ses succès dans le monde, de son esprit, de son élégance, et qui n'était nullement portée à lui faire un reproche de sa dissipation et de sa frivolité.

Au milieu de cette causerie joyeuse, madame de Canaples seule était rêveuse et distraite.

J'ai eu tort, songeait-elle, de m'enfuir à sa vue; il me croira plus coupable que je ne le suis réellement. J'aurais dû l'attendre de pied ferme; peut-être n'avait-il rien entendu. Il me

trouvait tête à tête avec un jeune homme; mais ne pouvais-je pas l'avoir rencontré par hasard en me promenant?.. Et dans le fait notre rencontre n'a-t-elle pas eu lieu de la sorte. Il est vrai que je la désirais un peu, et que je n'ignorais pas, quand je suis sortie seule, les courses de ce jeune homme autour du château. Mais je ne suis pas forcée de l'avouer. Que vais-je dire maintenant? Eh! bien je dirai qu'il est notre libérateur; que l'ayant trouvé dans le bois je le remerciais de notre délivrance, lorsque M. de Canaples s'est élancé tout à coup d'un fourré comme un voleur, avec un visage irrité, et j'ai pris la fuite dans un premier moment de surprise.

Elle avait beau chercher à se rassurer, ses yeux se dirigeaient sans cesse vers la porte du salon avec une expression de terreur.

— Où est donc M. de Canaples? demanda la duchesse de Candale.

— Il est sorti après le dîner, répondit M. de Longueville; mais je m'étonne qu'il ne soit pas encore de retour; jamais il n'avait prolongé de promenade si tard, et il n'est pas homme, comme vous le savez, à être amoureux de la lune.

— Hélas ! mon Dieu, se disait Louise, qui commençait à se sentir des remords, qu'ai-je fait ?.. M. de Canaples est violent, ce jeune homme est terrible.... Ils se battent sans doute en ce moment... Le sang coule peut-être...

On apporta le thé : il était dix heures ; M. de Canaples ne paraissait point ; le trouble de Louise était visible.

— Charmante ! dit la duchesse qui l'examinait avec son lorgnon..... Voilà bien la plus tendre et la plus gracieuse inquiétude !...

— M. de Canaples doit être heureux de vous l'inspirer, dit le vicomte en s'asseyant près de la jeune femme.

— Allons ! vicomte, dit madame de Candale, essayez de faire oublier l'absence de l'infidèle.

— Je n'oserais l'espérer, madame, répondit le vicomte ; d'ailleurs ce trouble a une cause trop belle pour que je désirasse de la dissiper.

Louise souffrait le martyre.

— En vérité, dit madame de Longueville, cette absence commence à me tourmenter un peu.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque accident ? ajouta madame d'Antroches.

Ah ! songeait Louise, il est blessé, il est mort !. malheureuse !.. et c'est mon fatal amour... Que dis-je, amour ?.. Une folie, un crime !.. où me cacherai-je ?.. où fuirai-je ?... Eh ! bien, non ! je ne me cacherai pas. Je n'aimais pas mon mari ; j'aimais ce jeune homme.. Ce n'était pas une folie. Il est si supérieur aux autres hommes, et n'a-t-il pas sauvé mes jours !... Oh ! être la religion, la vie d'un homme tel que lui !... Je l'aime !... Mais... s'il a tué mon mari... Ses mains meurtrières.. Cette ombre sanglante entre nous.. Jamais ! jamais !.. horreur ! que je souffre !..

La porte s'ouvrit et M. de Canaples parut. Ciel ! pensa Louise, que va-t-il me dire ?

M. de Canaples était calme ; un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres, et quand ses yeux s'arrêtèrent sur la jeune femme, il y avait dans ce regard une ironie si triomphante qu'elle en fut atterrée.

Il s'est vengé, songea-t-elle en baissant la tête, et la mort dans le cœur.

—Allons donc, mon ami, s'écria Longueville, on était inquiet de vous ; et voici une belle dame qui n'a pas cessé de rougir et de pâlir chaque fois que l'on ouvrait cette porte, tant elle était

en peine de votre absence; madame de Candale peut vous le certifier.

M. de Canaples sourit et alla baiser la main de la duchesse.

— Voyons un peu, lui dit-elle, monsieur, quelles merveilleuses aventures vous tenaient ainsi éloigné de la dame de vos pensées ?...

— Ah! dit M. de Canaples en prenant tranquillement une tasse de thé, j'aurais bien des choses à vous dire; et d'abord que me donnera madame de Longueville, si je lui apprends le nom et la demeure de l'être mystérieux qui lui a sauvé la vie l'autre jour, et qui s'est dérobé d'une façon si singulière à ses remerciemens, après avoir si mal reçu le compliment de M. de Montevède ?...

— Singulier personnage, en vérité, murmura Montevède en retirant sa tasse de ses lèvres; et s'il ne nous avait pas rendu un si grand service...

— Ah! jeune homme! jeune homme! interrompit le vicomte d'Antroches, ne savons-nous pas que vous avez de la bravoure?

— Eh bien! dit madame de Longueville, son nom, de grâce! quel est son nom? et où ma

vive reconnaissance pourra-t-elle le trouver?...

M. de Canaples sourit encore, puis d'un ton fort calme : — Il se nomme Louis Dormeuil, et il demeure à Saint-Léonard.

— A Saint-Léonard? s'écria madame de Longueville, mais c'est à vingt pas d'ici!...

— Je veux aller le voir demain, dit Albert.

— Je vous accompagnerai, cria M. d'Antroches; il faut absolument que j'embrasse ce brave jeune homme.

— Et moi je vais avec vous, réclama vivement la duchesse; je suis impatiente de voir le sauveur de cette chère enfant.

— Faisons donc tous ensemble ce pélerinage, dit madame de Longueville; nous demanderons les voitures pour demain à une heure.

— C'est arrangé, dit Albert.

Louise ne comprenait rien à cette péripétie : M. de Canaples s'approcha d'elle avec une sérénité qui la bouleversa :

— Vous ne me remerciez pas, lui dit-il, pour ma bonne nouvelle?... Je vous mènerai demain moi-même à Saint-Léonard.

Quel est ce mystère, songeait-elle, et par quel prodige, au moment où je m'attendais à

une scène terrible, vient-il d'un air riant me proposer de me conduire chez l'homme dont sa jalousie devait vouloir le sang? Assurément, ce Dormeuil exerce une influence merveilleuse sur tout ce qui l'approche.

CHAPITRE XXI.

Le lendemain, à une heure, les voitures étaient dans la cour; M. de Canaples se chargea du rôle de guide; il monta dans un tilbury avec M. de Montevède, et la caravane le suivit dans l'ordre suivant : madame de Canaples était dans la première voiture avec madame d'Antroches et M. de Longueville; et dans la seconde il y avait la duchesse de Candale, madame de Longueville et le vicomte d'Antroches.

On arriva bientôt à Saint-Léonard. Madame de Canaples cherchait des yeux les tourelles, les fossés, le donjon, toute la décoration gothique où se jouait le drame des soupirs, des extases,

des larmes de son frénétique amant. Elle se rappelait ces mots : Je suis damné! et ceux-ci : Un chapelain me chante tous les jours la messe.

La voiture s'arrêta devant le presbytère.

— Nous désirerions voir monsieur le curé, dit le vicomte de Canaples à une vieille servante un peu sourde, mais proprement vêtue, qui vint ouvrir la porte.

Une petite allée conduisait à travers un massif de fleurs à une maison de modeste apparence. Il y avait à droite, sous un hangar, une volière, et à gauche une espèce de serre grossièrement construite, où l'œil d'un botaniste aurait reconnu des plantes étrangères et médicinales.

La vieille servante introduisit les dames dans la plus belle chambre, où l'on voyait près d'une bibliothèque une table avec des livres ; un cactus et un géranium en caisses devant la cheminée; et sur les murs des images de la Vierge, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Jean.

— Si ces messieurs et ces dames veulent se donner la peine d'attendre un moment, dit la vieille, j'irai chercher monsieur le curé. Nous avons été bien occupés ce matin ; car il y a dans

le bourg la Sangleboeuf qui est malade, et nous lui avons administré les sacremens, c'est-à-dire monsieur le curé; une pauvre femme qui meurt comme une sainte du bon Dieu, quoi!... Et il y a encore le petit Vandrille, qui est tombé d'une échelle, et qui s'est fait un trou à la tête; et nous lui avons fait des remèdes, c'est-à-dire monsieur le curé, car il sait la médecine comme un chirurgien, quoi!... Et il y a le père Laurent qui avait un procès.....

— Est-ce que monsieur le curé n'est pas chez lui? demanda M. de Canaples, ennuyé de cette litanie.

— Qui avait un procès avec le père Hautot, continua la vieille servante un peu sourde, mais très bavarde, et nous les avons mis d'accord, c'est-à-dire monsieur le curé, si bien qu'ils ont bu de notre cidre ensemble, quoi! et il y a...

— Je vous demande si monsieur le curé n'est pas chez lui, cria M. de Canaples.

— Ah! répondit la vieille, c'est que son pauvre neveu nous donne bien du tourment; il est tout-à-fait mal, quoi!... et monsieur est en haut près de lui. Je vais l'avertir; mais le voici.

Le curé salua la brillante compagnie avec

une politesse simple et affectueuse. C'était un homme d'environ quarante ans, un peu gras; mais cet embonpoint n'allait pas mal avec le costume ecclésiastique. Sa physionomie ouverte annonçait la bienveillance. On aurait en vain cherché sur son front la trace de passions fougueuses et combattues. On voyait que son ame sereine consolait, aimait, priait, comme les oiseaux volent et comme les ruisseaux coulent, naturellement et sans efforts. Son visage souriant réconciliait avec la vertu en montrant une sainteté qui ne ressemblait point au délire du crime, et n'avait ni pâleur, ni agitation, ni tristesse farouche; il réalisait cet idéal du juste que l'on trouve dans l'Évangile : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

— Monsieur le curé, dit le vicomte de Canaples, je vous apporte cent louis pour les pauvres de votre paroisse. Votre neveu a sauvé la vie de madame de Canaples, ma femme, et de la comtesse de Longueville.

— Cela est-il possible! s'écria le curé avec les marques de la plus grande surprise, êtes-vous bien sûr?.. Si vous connaissiez son état...

— Je le connais, répondit M. de Canaples.

— Et qu'a-t-il donc, monsieur le curé, ce noble jeune homme? demanda madame de Longueville.

— Madame, il est fou.

Ces mots, prononcés gravement, avec un mélange de douleur et de résignation, produisirent des effets divers sur ceux qui les entendirent. M. de Canaples ne put retenir un sourire de triomphe; M. de Longueville semblait dire : je l'avais deviné. L'horreur se peignait sur les traits de la duchesse de Candale; madame de Canaples était pétrifiée; madame de Longueville pensa qu'il y avait quelque méprise.

— Monsieur de Canaples, dit-elle, vous n'étiez pas avec nous sur la grève le jour où ce jeune homme nous a préservées des flots. Vous n'avez donc pas vu son visage? Le portrait que vous en aura fait Louise ou M. de Montevède n'a pu vous le représenter assez complètement pour qu'il ne vous fût pas très facile de tomber dans l'erreur.

— Il y aura un moyen de vous assurer de la vérité, reprit M. de Canaples; où est le malade?

— Il est dans sa chambre, répondit le curé;

il a été pris, ce matin, d'une de ces stupeurs mornes qui succèdent de temps en temps à ses accès; dans ces momens-là il resterait tout le jour assis sur une pierre, à la neige, ou à la pluie, sans apparence de pensée ni d'instinct, comme une créature insensible. Je l'ai porté sur son lit, où il est assis tout habillé.

— Y aurait-il de l'inconvénient, demanda M. de Canaples, à ce que ces dames le vissent?

— Aucun, répondit le curé; mais ce sera un spectacle bien triste.

— Nous aurons le courage de le supporter, dit madame de Longueville.

Madame de Canaples ne savait plus où elle en était; elle suivait tout le monde en silence, mais quand elle vit cette figure pâle, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, les cheveux hérissés, le corps immobile, elle poussa un cri déchirant, et, couvrant son visage de ses mains, elle fondit en larmes; c'était bien le jeune homme de la male-porte.

Le bon curé ne voulut pas prolonger cette entrevue; il ramena la compagnie dans le salon, et pria M. de Montevède de lui raconter l'his-

l'histoire de l'avalure. Madame de Candale, que la vue de ce malheureux avait horriblement émue, s'informa de la cause qui avait pu produire une folie aussi poétique.

— Hélas! dit le curé; cette cause n'a rien de ce que vous appelez poésie. Mon pauvre Louis était un lauréat de l'Université; on lui avait dit plus d'une fois, en lui donnant des couronnes au son des fanfares, qu'il pouvait prétendre à tout; il crut que le monde ne serait pas assez grand pour lui et qu'après avoir eu le prix d'honneur et avoir dîné avec le ministre on était un personnage d'une très haute importance. Tout ce beau rêve aboutit à une place de professeur dans une académie de province qu'il fut trop heureux d'obtenir afin d'avoir du pain; son imagination ambitieuse ne put s'habituer à ce travail obscur; il revint à Paris où il s'abandonna pendant quelque temps à l'oisiveté rêveuse et désordonnée que l'on nomme dans ce pays-là vie littéraire; il voulut créer un journal: son journal ne fut pas lu, et un matin on le trouva sur la place du Carrousel, environné d'une troupe d'enfans qui riaient : il était fou.

Un moment de silence suivit le récit; madame de Longueville était en proie aux sentimens les plus douloureux.

— Mais ne savez-vous rien, dit-elle, des évènemens qui se sont mêlés à sa vie?... Il me semble qu'il parlait d'un amour malheureux, et j'ai vu des vers...

— Ces vers et cet amour, répondit le curé, sont les objets de sa folie, mais ils n'en sont pas la cause. Je ne crois pas que Louis ait jamais fait un vers; il s'occupait de philosophie et de politique. Les vers que vous avez vus ont été composés par un de ses camarades de collége, un certain Alphonse de Vercigny, de Vérigny.

— Vérigny? s'écria Longueville avec surprise.

— Vérigny! soupira douloureusement Thérèse.

— Oui, continua le curé, le connaissez-vous?... J'ai dans l'idée que ce jeune homme lui aura confié quelque chagrin d'amour; et que mon neveu, à l'heure fatale, aura pris là les matériaux de son délire, car c'est une des singularités de la folie de présenter souvent à l'esprit des

malades des rêves qui n'ont aucun rapport avec leur vie antérieure.

— Pauvre malheureux! dit madame de Candale; avez-vous l'espoir de le guérir?... Est-il ainsi depuis long-temps?...

— J'ai quelques connaissances en médecine, répondit le curé; j'avais espéré que des soins tendres et attentifs, l'air vif de la campagne, une nourriture saine, produiraient des effets salutaires. Je comptais sur l'influence d'un travail rustique auquel je n'ai pu l'assujétir; je vois avec peine que l'égarement de sa raison augmente tous les jours. Le voisinage de la mer, qui ne m'inspirait aucune crainte parce que sa folie ne le pousse pas au suicide, l'entretient dans son exaltation et fournit des images à son délire; en outre, j'ai observé ce matin divers symptômes qui me font redouter la paralysie. Je commence à me défier de ma science et de mes efforts; il y a dans nos environs un admirable établissement qui vient d'être fondé par un médecin habile, le docteur Salvien; mais le prix de la pension est fort élevé...

— Ne vous tourmentez pas, dit la duchesse;

votre neveu, malgré sa folie, a sauvé ma nièce d'un danger mortel; je me charge de le recommander au zèle du docteur et de payer tout ce qui sera nécessaire pour sa guérison.

— Et moi, dit madame de Longueville, je veux dorénavant entretenir votre pharmacie; je n'oublierai jamais que je dois la vie à un de vos malades.

Le bon curé reconduisit ces dames à leurs voitures en les comblant de bénédictions. Madame de Canaples revint au château sans pouvoir dire une parole, ce qui lui attira de madame d'Antroches de grands complimens sur la bonté de son cœur. Deux jours après, elle retournait avec son mari dans sa terre du Languedoc, et nous leur souhaiterons un bon voyage à tous les deux.

Quant à madame de Longueville, on sait que l'arrivée de madame de Candale devait être le signal du retour des élégans et des élégantes, des fêtes, de la musique, de la danse et de la comédie. Le vieux château s'éclaira encore de toutes les joies et retentit de tous les rires. Mais si vous avez le désir de pénétrer dans la pensée

de la belle châtelaine, voici une lettre que je choisis entre plusieurs et qui fut écrite deux mois après les évènemens que je viens de raconter.

CHAPITRE XXII.

LONGUEVILLE A VÉRIGNY.

—Mon cher Alphonse, je suis triste; madame de Longueville m'inquiète; une fièvre lente la consume; elle est ainsi depuis le fatal évènement que je t'ai raconté; je crains que cette secousse violente n'ait ébranlé à jamais sa santé frêle et délicate. Elle s'était un peu rétablie grâce aux soins les plus tendres; elle était même allée rendre visite à son libérateur qui s'est trouvé n'être qu'un malheureux fou; la duchesse de Candale était arrivée; il nous est venu du monde, et madame de Longueville a

reçu toute cette troupe brillante avec la grâce que tu lui connais. La vicomtesse de Canaples était heureusement partie, et je voyais avec plaisir qu'il n'était plus question de ces extravagantes promenades et de ces exagérations sentimentales d'autrefois. Jamais madame de Longueville n'avait été plus aimable et plus sensée; mais une langueur secrète pâlissait ses joues; elle maigrissait; un cercle noir entourait ses paupières; peu à peu elle devint taciturne, rêveuse; elle se plaignit de la foule et du bruit; je congédiai tout le monde; je lui demandai quel était son mal; elle me répondit qu'elle n'avait rien; je fis venir le docteur; il ordonna plusieurs remèdes qui ne produisirent aucun effet. Je l'ai ramenée à Paris; nous y sommes établis depuis quelques jours, et sa santé ne s'améliore pas. Elle a souvent de la fièvre, mais elle a toujours une mélancolie morne et silencieuse. Quelquefois elle parle avec amertume des choses de la vie. Son exaltation si romanesque auparavant et si passionnée s'est tournée à présent vers les idées lugubres. La scène terrible dont elle a été le témoin et presque la victime a produit sans doute cet effet sur son

imagination. Oh! mon ami, quelle position est la mienne!.. Je n'ose me livrer à toute ma tendresse, de peur d'exciter encore cette sensibilité dont les impétueux élans l'ont brisée. Les médecins lui défendent toute émotion violente, et chez elle le moindre sentiment est une explosion. Hier la duchesse de Candale et madame d'Antroches sont venues la voir; aussitôt elle a fondu en larmes, et après les avoir désolées par les paroles les plus empreintes de désenchantement, elle est retombée dans son silence, et il a été impossible de lui arracher un mot. Le soir la fièvre était plus forte. On me dit que son état n'a rien d'alarmant; que c'est une maladie de nerfs produite par une sensation vive, et que le repos la guérira. Cependant je me tourmente; le changement de son visage m'effraie; ah! mon ami, plains-moi; je suis bien malheureux.

CHAPITRE XXIII.

Quand Vérigny eut lu cette lettre il se sentit saisi d'une vive inquiétude.

— Elle souffre, songea-t-il; elle languit; elle est malade... Grand Dieu! si elle allait mourir!..

Il frémit; il éprouva dans ses veines le froid de la mort, comme s'il eût été près d'expirer lui-même.

— Oh! je la verrai, poursuivit-il, je saurai son mal. Peut-être mes conseils... mais pourquoi me flatter?.. quel vain projet?.. où m'égaré-je?.. Puis-je assez compter sur mon courage et ma vertu pour m'exposer à sa vue?...

Oh! elle souffre!.. elle souffre!.. je veux partir.

Dans ce moment Lélio se présenta devant lui le front rayonnant de joie.

— Lélio, j'ai quelque chose à te dire.

— Et moi, Vérigny, je désire avoir un entretien avec toi.

— Sache donc...

— Ah! je ne veux rien savoir que tu ne m'aies d'abord écouté.

— J'ai formé le projet...

— J'en ai formé un qui me tient vivement au cœur.

— Je voudrais...

— Ecoute-moi, je suis ton aîné, c'est à moi de parler le premier. Alphonse, tu es raisonnable, tu ne regrettes pas les salons de Paris, ni le bois de Boulogne, ni l'Opéra, n'est-il pas vrai?...

— Je n'ai jamais été moins disposé à les regretter.

— Tu te plais au milieu des occupations sérieuses qui nous environnent; tu aimes l'industrie, telle que nous la comprenons, telle qu'elle doit être comprise; tu ne vois pas d'existence plus belle, plus utile?...

— Sans doute.

— Tu as de l'amitié pour moi ; tu es heureux de me voir, de passer avec moi tes jours ; et tu ne crois pas que ce sentiment doive jamais s'effacer de ton cœur.

— Mon cher Lélio !..

— Tu trouves notre petit trio assez bien d'accord ; Angélina est un ange ; tu as de l'affection pour elle ?..

— Je l'aime tendrement.

— Eh bien ! mon cher ami, elle sera ta femme.

— Qu'entends-je ? que m'as-tu dit ?

— Elle aura plusieurs millions. Je ne me marierai jamais. Vos enfans seront les miens. Nous ne nous quitterons plus, et nous ne mourrons qu'après avoir fait ensemble le plus de bien possible.

— Mais, Lélio, songes-tu que ma fortune est médiocre ?

— Qu'importe ? tu sais bien ce qu'est pour nous la fortune, un moyen de combattre la misère des pauvres. Il y a long-temps que tu nous aides dans cette guerre-là. N'es-tu pas notre

frère d'armes?... Nous ne faisons après tout que de remplir ta giberne pour la bataille.

— Mais ta sœur...

— Ma sœur t'aime; je viens d'en faire la découverte et c'est ce qui me ravit. Mon cher Alphonse!..

— Lélio!.. Angélina!.. cœurs nobles et sublimes, laissez-moi respirer!.. Mille pensées tendres et douces se pressent dans mon ame!.. Ah! Lélio, tu le vois, une larme tombe de mes yeux, mais c'est une larme de reconnaissance et de bonheur.

— Ainsi, tu acceptes

— Mon ami.....

— Que veux-tu dire?

— Je refuse.

— Serait-il possible?

— Lélio, je ne suis pas digne de la main de ta sœur. Elle mérite un amour sans partage, et je sens que je ne saurais le lui donner. Mon cœur est à une autre, tu le sais, et ce sentiment qui n'a point d'espoir ne s'éteindra qu'avec ma vie. Tu n'ignores pas toi-même que l'on peut se vouer au culte d'un tombeau.

— Vérigny, nos situations ne se ressemblent pas. J'ai commis un crime et je dois l'expier; je porte à mon doigt un anneau de mariage donné par une mourante, et cet anneau me lie éternellement à celle qui vit dans le ciel; mais toi, tu n'es pas coupable, tu n'es pas aimé, aucun nœud réel ne serre ton obligation.

— Lélio, j'aime, et c'est assez.

— Mais cet amour ne peut pas se poser dans ta vie; c'est une idée, un rêve, le souvenir d'un rêve. Tu es revenu de ton exaltation d'enfant. Tu sais que l'existence d'un homme n'est pas tout entière dans l'amour et que les occupations utiles, les vertus, les devoirs, peuvent en former la trame embellie par l'amitié. Tu n'auras point pour Angélina cette passion violente que nous avons, hélas! trop connue tous les deux; mais puisque le mariage est l'association de deux existences et que la tienne désormais doit être calme et sérieuse, tu conviendras que, pour ce qui te concerne, l'amour n'est pas nécessaire à la félicité de cette union. Quant à ma sœur je lui sais l'ame forte, et je ne crois pas que le vague des passions puisse la troubler. Elle a de l'affection pour toi; je ne pense pas que cette

affection soit autre chose que de l'amitié, mais à la hauteur de raison où vous êtes élevés tous les deux, toi par le malheur, elle par la nature, cette amitié doit suffire à votre bonheur, et lorsque ce matin je lui ai parlé de ce mariage, que je désire depuis si long-temps, elle a semblé sourire à mon projet.

— Lélio, restons amis, comme nous l'avons été jusqu'à présent. A quoi bon entre nous un nouveau lien? Il ne rendrait pas notre union plus étroite, car elle ne saurait l'être davantage, et pour moi ce serait un sacrilége. Laisse-moi garder la foi de mes souvenirs comme tu gardes celle de ton anneau. Je te répéterai ce que tu m'as dit souvent: Je ne me marierai jamais.

— Tu me désoles.

— Lélio, écoute-moi; je voulais aussi te parler. Je suis dans la plus grande inquiétude; madame de Longueville est malade; une langueur dont la cause est inconnue, la mine et la consume. Albert vient de me l'écrire; elle est à Paris; il faut que je la voie.

— Mais, songes-tu...

— Je songe que je l'aime, et cet amour me

commande de respecter sa vertu, puisque sans la vertu elle ne peut être heureuse; je songe encore qu'elle n'a pour moi que de l'indifférence et qu'elle ne connaîtra jamais mon sentiment: je ne puis donc me regarder comme un être dangereux. Moi seul je dois craindre; moi seul je pourrais souffrir; mais je verserais le plus pur de mon sang pour elle: comment donc reculerais-je devant le désespoir?

— Où est la nécessité de la voir? Quel bien peux-tu lui faire?

— Hélas! aucun sans doute; mais je la verrai. Lélio, si celle que tu as aimé revenait à la vie et que séparé d'elle par une destinée jalouse, on te dît: Elle est malade, et peut-être elle va mourir; il ne vous sera permis d'en approcher que sous un déguisement et vous jurerez sur l'honneur de ne rien faire, de ne rien dire qui puisse vous faire reconnaître; resterais-tu tranquillement ici sous le prétexte qu'elle ne recevrait de ta présence invisible aucun soulagement?... Oh! non, tu partirais, tu courrais auprès d'elle, et c'est ainsi que je cours et que je pars.

— Eh! bien, Vérigny, suis le mouvement qui t'entraîne. Je n'ai parlé que légèrement

à ma sœur de mon projet de mariage; elle ignore la démarche que j'ai faite auprès de toi; il n'y a donc rien de changé dans nos relations habituelles. Mais réfléchis bien à ce que je viens de te dire; songe que tu dois vivre désormais et non plus rêver, et que ton union avec Angélina serait un heureux symbole de cette nouvelle vie. Songe que cette noble et douce amie peut nous être un jour ravie par un époux, et qu'avec elle partirait l'ange de nos malheureux, la providence de notre maison, le repos de nos fatigues, le charme de nos travaux; toi seul peux l'attacher à nos côtés jusqu'au terme où cesseront nos efforts, et les continuer par une génération élevée dans nos idées. Mais tu es impatient de partir; adieu, reviens-nous raisonnable, et donne-moi le droit un jour de te nommer mon frère.

CHAPITRE XXIV.

Madame de Longueville était seule dans sa chambre; tout y était rangé avec le soin le plus minutieux; les fauteuils et les chaises étaient disposés avec symétrie; les porcelaines et les bronzes, les petites tasses, les boîtes, les statuettes, avaient chacune leur place dans l'ordre le plus précis et le plus rigoureux; le piano et la harpe en avaient été bannis; la bibliothèque ne renfermait plus Goëthe ni Shakspeare; on y voyait de gros livres qui portaient sur leurs dos en gros caractères : Aristote, Sénèque, Longin, Barême, Euclide. On se se-

rait cru dans l'appartement d'un philosophe; cependant au fond de cette chambre, près de la cheminée, sur une chaise longue, était assise une jeune femme pâle, le front baissé, le regard plein de tristesse; sa tête amaigrie s'appuyait sur sa main; un murmure plaintif s'échappait par momens de ses lèvres; Fou! disait-elle; il était fou!... poésie! sublimité! folie!... Cette femme était madame de Longueville.

Deux coups furent frappés légèrement à sa porte.

— Entrez, murmura-t-elle sans changer de position.

M. de Longueville entra.

— Je viens vous annoncer, dit-il, l'arrivée d'une ancienne connaissance.

— Vous savez que je ne veux recevoir aucune visite.

— C'est une personne que vous n'avez pas vue depuis bien long-temps.

— Ce n'est pas lady Lionel; elle est en Angleterre.

— C'est M. de Vérigny.

Une expression de joie éclaira le visage de la cosse.

— Est-il ici ? demanda-t-elle d'un son de voix plus doux.

— Il est dans le salon où il attend que vous lui permettiez de venir vous voir.

— Eh bien ! amenez-le moi.

Vérigny s'avança en tremblant ; son cœur battait quand il toucha le seuil de cette chambre redoutable ; ses souvenirs, son amour, son devoir, la crainte de manquer de courage, l'agitaient à la fois ; mais quand il vit les traits de celle qu'il avait quittée si heureuse et si belle, son ame n'éprouva plus que la douleur et la pitié. La comtesse s'aperçut de son émotion.

— Monsieur de Vérigny, dit-elle, vous me trouvez bien changée ; je ne suis plus la jeune fille qui chantait et qui walsait. Nous avons vieilli ; regardez comme nous avons de l'ordre. Monsieur de Longneville, voici des livres que j'ai fait acheter ce matin. Oh ! nous savons que la vie doit être raisonnable.

Elle prononça ces mots en souriant amèrement. Vérigny avait le cœur brisé ; cependant sa conversation parut faire du bien à la comtesse ; ses yeux et son teint se ranimèrent, et quand

il la quitta, elle lui dit que sa porte serait toujours ouverte pour lui. Vérigny profita de cette permission. Une puissance irrésistible l'attirait à ces entrevues dont il se croyait assez fort pour braver le danger; son amour, soigneusement contraint et renfermé, s'échappait en une douce et contagieuse amitié qui gagnait peu à peu l'ame de la comtesse. Il y avait dans ce son de voix, dans ces gestes, dans ces poses, dans ces regards, un parfum délicat, qui, venant de la partie la plus ardente du cœur, quoique retenu et affaibli, se sentait encore de son origine. Madame de Longueville, éloignée depuis longtemps des sympathies attentives et des consolations tendres, se laissait aller au charme de ces entretiens qui soulageaient son mal; elle devenait peu à peu plus confiante. Vérigny sut bientôt que ses souffrances tenaient à une cause morale; la comtesse ne lui en disait pas la nature; mais il voyait bien qu'elle n'avait aucun rapport avec la frayeur ou le saisissement; il soupçonna l'exaltation de ses idées de lui avoir créé une douleur.

— Hélas! lui dit-il, moi aussi j'ai senti le dégoût de la vie; toute chose me semblait terne et

décolorée; je voulais mourir; mais j'avais un sujet de chagrin bien réel et bien affreux ; j'aimais et je n'étais pas aimé.

— Ah ! oui, répéta la comtesse, cela est affreux.

— Et cependant je vis; et je revois chaque chose avec sa couleur et sa beauté; car j'ai appris que notre existence ne doit pas être une plainte oisive, mais un sacrifice sur l'autel du travail et du devoir. Je souffre et je vis, et ma souffrance ne m'empêche pas de regarder et d'agir, souffrance horrible pourtant, puisque j'aime toujours.

— Est-il possible ?

— J'aime et je porte cet amour dans mon cœur comme un grain d'encens ; j'ai gardé de la passion tout ce que je pouvais donner, l'admiration et le dévouement ; j'en ai repoussé les désirs et l'espérance ; au milieu de mes travaux, quand une pensée de tristesse se levait dans mon ame, je rappelais son image à mon souvenir, et je me disais : Elle est heureuse ; et cela suffisait pour me rendre la sérénité ; ou bien : Elle est malheureuse, et alors je ne trou-

vais de repos que dans l'espoir d'employer tout mon être à la soulager.

— Quelle touchante tendresse !... Comment une femme peut-elle y résister ?...

La comtesse retrouva son enthousiasme pour prononcer ces paroles. Vérigny resta un instant les yeux fixés sur la bouche qui leur avait donné passage. Une vive rougeur couvrait son front, son sein battait avec violence :

— Oh !... ne dites pas cela ! s'écria-t-il ; ne dites pas cela !... Vous ne savez pas le mal que vous me faites !...

Il couvrit son visage de ses mains et demeura quelque temps muet, immobile ; la comtesse l'examinait en silence. Tout à coup il releva sa tête ; sa physionomie était redevenue calme, et, changeant de discours :

— Vous aimez la poésie ; votre esprit se plaisait dans la vue des chefs-d'œuvre des arts et des beautés de la nature ; le ciel et les feuilles ne vous disent-ils plus rien ?...

Madame de Longueville secoua la tête tristement.

— N'avez-vous plus ces élans de l'ame vers

tout ce qui est sublime ;... cette richesse d'imagination qui répandait sur la création divine des trésors de magnificence?

— Oh! ne me parlez pas d'imagination, de poésie, ni de tous les rêves créés par les hommes qui écrivent. J'ai vu celui qui rassemblait dans sa vie ce qu'ils inventent dans leurs livres; mes oreilles ont entendu ses paroles; ma pensée a compris ses pensées; mes yeux ont admiré son action héroïque, et celui-là était fou. Monsieur de Vérigny, regardez là bas, voici la raison, Aristote, Euclide, Barême, mes meubles bien rangés, mes draperies bien posées; tout le reste est folie; mais ceci vaut-il la peine de vivre?

— Vous oubliez Albert que vous aimez, qui vous aime...

— Monsieur de Longueville, c'est-à-dire cette raison faite homme; cet arrangement et cet ordre personnifiés; cet Aristote, cet Euclide, ce Barême en habit de bal; au contraire, je ne vois que lui dans la vie; il représente pour moi l'univers, et c'est pour cela que je meurs.

— Comment! aucune image heureuse ne se présente à votre esprit?...

— Oh! si!... quelquefois je vois passer une

figure noble et belle; son regard est inspiré, son attitude fière, son langage tendre et doux; son esprit est dressé vers les hautes pensées; son imagination recueille les sourires de la terre et du ciel; son cœur entretient une flamme éclatante, et toutes les choses poétiques lui forment une couronne. Cet être divin possède les enthousiasmes que j'avais autrefois et que vous avez encore; j'éprouve de l'amitié pour vous parce que vous lui ressemblez. Ce fantôme, quand il m'arrive, m'inonde à la fois de joie et de regrets; puis je le renvoie en disant que je suis folle; mais toujours il se montre à moi sous les traits...

— Quels traits? dit Vérigny, en proie à la plus vive émotion.

— Les traits de M. de Longueville. Hélas! c'est ainsi que je l'aimais, dans mes rêves de jeune fille. Mais lady Lionel prétend qu'il vaut mieux dans la réalité que dans mes rêves. Et puis ce fou!... ce fou!... Monsieur de Vérigny, vous le voyez, je suis... raisonnable.

Quand Vérigny fut rentré chez lui.

— Je l'ai donc enfin découvert ce secret, dit-il en marchant à grands pas dans sa chambre. Son

ame a été glacée par la froideur d'Albert. Encore un moment, et cet amour qui ne tient plus qu'à un souvenir s'éteindra pour jamais. Elle se sent de la tendresse pour un être idéal, qui déjà n'a d'Albert pour elle que le visage. Bientôt ce visage même disparaîtra de la région où s'élèvent ses plus chères espérances, et alors!... Alors?... n'a-t-elle pas dit que mon ame ressemblait à celle dont ses désirs lui présentaient l'image? N'a-t-elle pas été touchée de la peinture de mon amour?... que serait-ce donc si elle savait que cet amour est pour elle?... Grand Dieu! dans quel avenir mon imagination est-elle transportée!... Thérèse m'aimerait!... oh!... non! non!... Fuis, idée trop enivrante!... un inflexible lien nous sépare!... Thérèse doit rester vertueuse, et ma passion brûler ignorée dans mon sein.

Vérigny passa toute la nuit dans une agitation impossible à décrire. Une lutte horrible déchirait son ame. Il ne se coucha pas. Tout son passé lui apparaissait à la fois. Il se retrouvait avec les chimères qui l'avaient abusé si longtemps. Les fantômes de ses rêves et de ses espérances revenaient en foule autour de lui. La ra-

vissante figure de Thérèse se penchait sur son front, mais douce, mais souriante, et il l'entendait murmurer ces paroles : Je vous aime parce que vous lui ressemblez. Une sorte de délire s'était emparé de son esprit. Il écrivait ces mots partout, sur ses papiers, sur ses lettres, sur ses livres, et, quand il avait ainsi donné à ses souvenirs une réalité sensible et palpable, il les pressait sur son cœur et sur ses lèvres, il les couvrait de baisers et les inondait de larmes.

—Non, s'écriait-il, je ne refuserai pas le bienfait que le ciel m'accorde!... Séparés!... Thérèse, pouvions-nous l'être toujours?... pouvions-nous faire durer cette dérision de la destinée?... nos ames ne devaient-elles pas tôt ou tard se réunir? n'y a-t-il pas dans l'amour vrai, passionné, constant, une flamme qui attire la créature aimée? Thérèse!... être aimé de toi!... enfin!... oh! je t'enlèverai au barbare qui s'est plu à glacer, à flétrir ta vie!

Et un éclair ardent brillait dans ses yeux. Mille projets divers passaient dans sa pensée. Un sourire ironique se dessinait sur ses lèvres. On voyait qu'il jouissait d'un triomphe inespéré

Rien n'est plus aisé, songeait-il, que de bannir

entièrement Albert du cœur de sa femme. Que me faudra-t-il pour cela? l'exciter à se montrer chaque jour plus froid et plus sévère, et en même temps alimenter l'exaltation de madame de Longueville, et lui représenter son mari sous des traits odieux.

A cette pensée le front de Vérigny se couvrait d'un nuage.

— Quoi! disait-il, je trahirais ainsi la confiance qu'Albert me témogne; je ferais jouer dans l'ombre des ressorts cachés et perfides!

Il restait quelques instans triste et comme accablé, puis se levant avec feu:

— Qu'importe s'écriait-il!... je t'aime, ô ma Thérèse!... et Longueville, je le sens, depuis trois ans que je lutte en vain contre ma haine, je le hais!...

Le lendemain matin, son visage était bouleversé, ses joues pâles; et son regard étincelait d'un feu singulier. Il courut à l'hôtel de Longueville. Les volets y étaient ouverts à peine. Il monta chez Albert, et lui serrant la main :

— Albert, lui dit-il d'une voix émue, je sais la cause du mal de madame de Longueville. Cette cause...

Il s'arrêta un instant; ses lèvres étaient tremblantes, son cœur palpitait; il baissa les yeux, et avec un accent mélancolique :

— Cette cause, continua-t-il, c'est toi.

— Que veux-tu dire?

— Elle meurt, et c'est toi qui la tues.

— Quel discours?

— Toi seul peux la sauver.

— Explique-toi, de grâce! Tu me brises le cœur.

— Ce qui tue madame de Longueville, c'est le jeu que tu joues avec elle; ton affectation de froideur, ton ironie calculée...

— Mais si je cède à son exaltation, elle se tourmentera bien davantage?

— Éteindre son exaltation, c'est éteindre sa vie. Ne vois-tu pas qu'en ce moment elle est abattue. Tes plaisanteries d'une part, ce malheureux fou d'une autre, l'ont jetée dans le doute et le découragement. Il faut relever sa tête au lieu de la courber. Longueville, rappelle-toi ce Socrate que nous admirions. Il ne disait pas à l'homme qui voulait du bonheur : Souffre!... mais il lui enseignait quel est le vrai bonheur; ni à l'ambitieux : Obéis! mais il lui faisait con-

naître la véritable puissance; ni à celui qui désirait le repos : Travaille! mais il lui révélait quel est le repos des dieux. Tu as voulu combattre l'exaltation de madame de Longueville par l'excès contraire, à la manière des stoïciens; ce n'est pas ainsi que l'on guérit les passions des hommes. Tu lui as fait voir une manière de vivre aride, froide et frivole, parce qu'une éducation incomplète et les romans lui en avaient présenté une dont les teintes étaient fausses et exagérées : je ne vois pas que ton remède fût meilleur que le mal. Qu'en est-il résulté?... Une découverte terrible s'est jointe à tes efforts pour bouleverser cette sensibilité délicate, et madame de Longueville, frappée dans ses illusions, n'a pu trouver dans l'existence que tu lui offrais de quoi satisfaire les besoins d'une ame grande comme la sienne. Cesse donc, ô mon ami, de lui dire que l'exaltation est insensée, mais montre-lui quelle est la noble et sainte exaltation. Ce qui est ridicule ce n'est pas que l'on soit enthousiaste, mais que l'enthousiasme soit au-dessus de son objet; il y a dans la vie des choses si hautes que le sentiment le plus exalté peut se déployer près d'elles sans crainte de les dépasser.

Les cèdres paraissent bien humbles quand on les aperçoit sur le penchant élevé des montagnes. Fais-toi voir tel que tu es à madame de Longueville, montre-lui ton amour, car lui seul peut la rendre à la vie, et s'il te plaît d'enlever l'écorce superficielle que les romanciers présentaient à son enthousiasme, aie soin de lui découvrir au-dessous les beautés éternelles et profondes qu'elle recouvre : la religion, le devoir et la charité.

Longueville resta quelque temps à rêver en silence, puis d'un mouvement soudain, il saisit la main de Vérigny et la serrant avec force :

— Alphonse, lui dit-il, tu m'ouvres les yeux. Quelle était ma démence !... Je cours réparer mon erreur fatale !... Que ne dois-je pas à ton amitié !

Il partit à ces mots. Vérigny le suivait du regard :

— Mon Dieu, murmura-t-il, je vous remercie !.. vous m'avez donné le courage du sacrifice.

Plusieurs jours après madame de Longueville était assise dans cette même chambre que nous

avons décrite. La harpe était revenue, et sur les rayons de la bibliothèque on ne voyait plus Barême, Euclide ni Aristote, mais Addison, Milton, Châteaubriand, madame de Sévigné, Fénelon, Lamartine, Sylvio Pellico. Un doux incarnat colorait ses joues; ses beaux cheveux noirs tombaient en boucles sur ses tempes; ses yeux regardaient avec une expression de bonheur Albert qui, assis à ses pieds sur un coussin et tenant ses deux mains pressées dans les siennes, la contemplait avec amour.

— Oh ! oui, disait-il, je t'aimais !.. et comment aurais-je pu ne pas t'aimer ?.. Mon sentiment avait toutes les tendresses et toutes les délicatesses du tien; et quand j'affectais de te sourire avec ironie, j'avais le cœur déchiré.

— Mon doux Albert !...

— Et quand je raillais ton enthousiasme pour le ciel et les astres, je n'admirais pas moins que toi les astres et le ciel.

— Prenez garde !... vous allez tomber aussi dans l'exaltation.

— Ce n'est pas ton exaltation, Thérèse, qui était un mal, c'étaient les élémens romanesques qui altéraient la pureté de sa flamme.

— Et quel est l'enthousiasme que me permet M. de Longueville ?...

En ce moment la porte s'ouvrit et Vérigny parut ; ses traits annonçaient une vive émotion.

— Vous ne savez pas, dit-il, le malheur qui vient de fondre sur la ville ?..

— Quel malheur, s'écria Thérèse ?...

— Je n'ai pas ouvert de journaux, ni reçu de visites depuis quatre jours, répondit Albert, toutes mes heures se passaient à suivre le rétablissement de cette santé précieuse ; et comme madame de Candale est à Fontainebleau, et que vous nous avez laissés, mon cher Alphonse, à notre tête-à-tête conjugal, je suis dans la plus grande ignorance des évènemens politiques.

—C'est bien de politique qu'il s'agit, répondit Vérigny; le choléra est à Paris; il y exerce déjà des ravages épouvantables..

— Oh ! ciel, s'écria Thérèse, mon Albert !..

— Les hôpitaux sont encombrés ; le peuple s'effraie; on demande des gens de courage pour l'exciter à ne pas abandonner les malades ; peut-être les bras manquent-ils déjà pour les secourir...

— J'y cours, dit Longueville...

— Non, non, répéta la comtesse en se jetant dans ses bras.

— Albert, reprit Vérigny, tu n'es pas, comme moi, seul et sans liens qui retiennent à la vie... tu dois rester...

Longueville déposa un long et ardent baiser sur les lèvres de Thérèse éperdue; puis la remettant sur un fauteuil, il s'élança vers la porte en prononçant ces mots : Alphonse, partons !

Vérigny s'approcha de la comtesse, il lui prit la main et lui dit à voix basse :

— Voyez-vous qu'Albert est digne de votre amour?.. Vos rêves n'ont rien imaginé de plus beau que ce dévouement !...

CHAPITRE XXV.

LÉLIO A VÉRIGNY.

Mon cher Alphonse, le choléra s'est déclaré dans les environs de notre manufacture. Notre hospice ne suffit plus pour les malades. Nous avons changé notre magnanerie en infirmerie, et malgré nos soins un grand nombre de nos ouvriers a déjà succombé. Sœur Louise est admirable de courage et d'activité. Angélina la

seconde avec une constance infatigable. Le pauvre Simon a expiré ce matin dans des douleurs atroces. Il a demandé plusieurs fois à te voir. Adieu. Reviens-nous promptement.

CHAPITRE XXVI.

Vérigny partit en toute hâte pour la manufacture, dès qu'il eut reçu la lettre de Lélio. Les secousses de toutes sortes qu'il avait éprouvées depuis son arrivée à Paris, les inquiétudes, l'espoir, le sacrifice, les jours et les nuits donnés avec Longueville aux soins des hôpitanx, avaient brisé son corps et son ame. Il ne recula point devant les fatigues de la route et les dangers du changement d'air. La maladie terrible diminuait à Paris ; elle commençait là bas ; on s'efforça inutilement de le retenir : « Ce sont mes

enfans, dit-il, et mes frères; je ne veux pas que leurs yeux puissent me chercher en vain au pied de leur lit de souffrance; je leur dois mes soins, ma vie, et, si je meurs, que ce soit en soulageant leurs maux. »

Les chevaux volent : il arrive; les prairies étaient toujours aussi vertes, les coteaux aussi rians, le fleuve aussi argenté, parmi ses îles et ses sables, avec ses bateaux et ses voiles qui se gonflaient au vent. Mais on n'entendait plus chanter les jeunes filles, ni les femmes, et les mûriers pliaient sous le poids de leurs feuilles que l'on ne cueillait plus. Une tenture noire couvrait le porche de l'église, et à chaque instant la cloche annonçait une agonie, une mort, ou un enterrement. Quatre hommes se présentèrent aux regards de Vérigny; ils marchaient rapidement vers le village, portant un corps enveloppé dans une couverture; il n'y avait plus assez de cercueils. Les ateliers étaient déserts; le bruit des moulins et des métiers ne se faisait plus entendre; il n'y avait plus que des morts, des malades ou des infirmiers. Lélio, Angélina et la bonne sœur Louise avaient communiqué autour d'eux leur zele et leur dé-

vouement. Les ouvriers que le fléau n'avait pas encore atteints soignaient leurs camarades ou se répandaient dans les villages et dans les hameaux. Lélio récompensait ce nouvel emploi de leurs journées; car auprès des malheureux, comme devant leurs étoffes, ils travaillaient toujours à son profit; il n'y avait de changé que le mode de leur travail.

Vérigny se hâta d'entrer dans la cour. L'horloge y sonnait toujours les heures, mais elle n'y réglait plus ces alternatives constantes de mouvement et de repos, de bruit et de silence, de foule et de solitude. On y voyait courir en désordre des paysans qui venaient chercher du secours, des ouvriers qui en portaient, des enfans étonnés, des femmes éplorées; un malade que l'on amenait sur un brancard à l'infirmerie rencontrait un mort qui en sortait; Vérigny se rappela l'impression de paix qu'il avait ressentie deux ans auparavant à son arrivée dans ces lieux. C'étaient alors ces hommes simples et laborieux qui consolaient son ame troublée; aujourd'hui c'était lui qui leur apportait des secours et de la consolation.

Il frémit en entrant dans la magnanerie. Cette

vaste salle avait été consacrée aux malades. Les réservoirs d'air pur destinés à créer un climat artificiel à l'insecte qui file la soie versaient leurs courans tièdes et sans cesse renouvelés sur le front des infortunés atteints de la contagion. Au lieu des feuillages frais que broutaient les troupeaux de vers industrieux avant de suspendre leur toison d'or aux rameaux de bruyères, on voyait les couvertures chauffées et les briques brûlantes, remèdes bien faibles, hélas! et souvent impuissans pour rendre aux membres glacés le mouvement et la vie. Vérigny eut sous ses yeux le spectacle d'horreur qu'ils n'avaient déjà vu que trop long-temps, les convulsions, les cris, les visages livides, les tortures des mourans, la douleur des épouses, le désespoir des mères, la terreur de tous, avec les sentimens que faisait naître dans son ame le contraste des souvenirs. Lélio l'aperçut d'abord, et venant au devant de lui :

—Eh bien! lui dit-il, vos infirmières avaient-elles plus de zèle que celle-ci?

Il lui montrait Angélina, qui soutenait de ses mains la tète, noircie et défigurée par la dou-

leur, d'un vieillard en proie aux plus affreuses convulsions. Occupée entièrement du soin de calmer ses souffrances et de retenir dans son sein un reste de chaleur prêt à s'exhaler, elle ne s'était pas aperçue de l'arrivée de Vérigny. Dans ce moment son regard se dirigea de son côté; elle le vit, et une rougeur brûlante colora son visage.

— Ah! dit involontairement Vérigny, c'est là un tableau qui exciterait l'enthousiasme de madame de Longueville!

Un soupir s'échappa des lèvres d'Angélina; elle pencha son front sur la chevelure blanche du vieillard, et sa main tremblante laissa échapper une partie du breuvage qu'elle lui présentait.

Cependant Alphonse s'unit avec ardeur aux efforts de ses amis et joignit à leur zèle son expérience. Le fléau rencontrait un dévouement égal à sa fureur. Sœur Louise courait sans cesse de l'hospice à la magnanerie et de la magnanerie à l'hospice, portant de lit en lit des soins et de douces paroles. Lélio conservait au milieu de l'épouvante et de la consternation univer-

selle la liberté de son esprit et de sa raison. Il dirigeait les secours, comme il aurait dirigé ses travaux, avec calme, et il disait à Vérigny :

— Alphonse, Voltaire aurait trouvé ici de quoi faire un chapitre de *Candide*, mais sœur Louise aurait adouci l'amertume de sa pensée en la complétant. Voici le monde des douleurs, notre monde à nous, créatures condamnées à mourir, mais dans quel autre rencontrerait-on cette vertu céleste, la reine des beautés morales, la charité ?...

Angélina suivait les traces de sœur Louise; elle passait les jours et une grande partie des nuits au chevet des malades, et quand la bonne sœur l'engageait à prendre quelque repos :

— Le repos, disait-elle ; ah ! vous le savez, c'est ici que je le goûte davantage.

Enfin le nombre des victimes diminua peu à peu ; et bientôt le mal cessa ses ravages; les métiers commençaient à se garnir de soie, et les ouvriers que la mort avait épargnés reprenaient leur travail, quand une nouvelle terrible se répandit tout à coup dans les ateliers et glaça tous les cœurs ; Angélina venait d'être atteinte par la maladie.

Aussitôt un voile de deuil sembla s'étendre sur la manufacture; chacun se regardait en silence avec une tristesse morne, comme si l'on eût appris que le soleil allait s'éteindre et que le jour allait quitter la terre. Tous les travaux cessèrent à l'instant; on se rassemblait dans les cours; on levait les yeux avec anxiété vers la fenêtre de la chambre qu'habitait la malade, et l'on pressait de questions les personnes qui sortaient de son appartement. Bientôt on vit arriver le peuple des campagnes; il semblait que chaque mère, chaque époux, chaque fille, eût encore dans l'hospice un enfant, une femme, un vieux père à cheveux blancs.

On se disait : Elle est mieux !... elle a sommeillé un instant !... Les convulsions l'ont reprise !... Le médecin a secoué la tête !... Elle est froide !... elle se ranime !... oh ! ciel ! voici les sacremens.

C'était en effet le curé du village qui avait été appelé ; il traversa la foule qui s'écartait avec respect sur son passage. Les plus incrédules avaient retrouvé leur foi pour jeter sur lui un regard suppliant, comme si ses prières eussent pu leur conserver cette vie chère et précieuse.

Dans le vestibule, les domestiques s'inclinèrent devant lui; on aurait dit que la mort, cette solennelle convertisseuse, en menaçant leur maîtresse, les menaçait tous. Le vieux pasteur sentait couler ses larmes; il leva les yeux au ciel et entra dans la chambre.

Lélio frémit à sa vue et se couvrit le visage de ses mains; il était appuyé contre le lit de sa sœur, pâle et silencieux; toute son énergie l'avait abandonné; il était hors d'état de donner un ordre, de parler ou d'agir; et Vérigny, le visage baigné de pleurs, s'efforçait d'avoir le sang-froid nécessaire pour diriger l'exécution des ordres du médecin. Sœur Louise, à genoux, regardait douloureusement Angélina, qui, les yeux à demi fermés, semblait se reposer, dans une langueur rêveuse, des convulsions et des tortures d'une dernière crise.

Le pasteur s'approcha doucement; Angélina ouvrit ses paupières et lui adressa un regard brillant d'une espérance sublime; quelques paroles furent échangées à voix basse entre la jeune fille et le vieux confesseur, et les prières de l'Eglise prononcées par le prêtre et répétées

avec ferveur par les assistans, parurent faire éprouver du soulagement à la malade.

En ce moment, on entendit comme dans l'éloignement, un chant simple et rempli d'une douceur céleste. Mille voix naïves d'hommes, d'enfans et de femmes, étouffant discrètement leurs sons, dans la crainte d'offenser des organes affaiblis, s'unissaient dans une harmonie d'un effet prodigieux. Les yeux d'Angélina resplendirent d'une joie radieuse; une larme de reconnaissance roula sur ses joues; c'étaient ses élèves, qui, à cet instant suprême, avaient voulu, de la cour où l'inquiétude les tenait assemblés, s'associer à sa pensée.

Bientôt le prêtre sortit et les voix se turent; Angélina resta quelque temps tranquille; puis, de nouvelles convulsions la saisirent; son visage prit une couleur funeste; le froid glaça ses membres et les roidit.

— Oh! ciel, s'écria sœur Louise, des linges brûlans, des couvertures! hâtez-vous, de grâce! hâtez-vous!...

Mais rien ne pouvait rappeler la chaleur sur ce front immobile; la bonne sœur employait

inutilement les ressources que la médecine avait trouvées contre le fléau.

— Soutenez un peu sa tête, dit-elle à Vérigny.

A peine avait-il touché de ses mains la pauvre infortunée qu'une légère rougeur pointa sur ses joues, ses yeux se rouvrirent, ses regards se fixèrent sur lui avec une expression pleine de tendresse; un sourire effleura ses lèvres qui murmurèrent quelques paroles inintelligibles; sœur Louise se pencha vers son amie et se relevant soudain :

— A genoux, s'écria-t-elle, la sainte est au ciel.

Vérigny et Lélio se prosternèrent. Tout à coup une grande rumeur se fit entendre, et le flot de la multitude se précipita dans la chambre. On ouvrit toutes les portes. Chacun venait contempler les restes inanimés de la jeune fille qui avait été sur la terre un ange de bienfaisance et de beauté. Vérigny voulut passer la nuit auprès de son corps. Il se rappelait tant de grâces, tant de vertus, tant de pureté; cette affection toujours attentive, ce langage toujours tendre et consolateur; et il se

sentait une douleur profonde comme s'il eût perdu la lumière qui éclairait les travaux de son exil et le baume qui adoucissait les plaies de son cœur.

— Hélas ! disait-il, noble et douce victime, comment la mort s'est-elle appesantie sur toi !.. et, pour un être si beau, quelles affreuses souffrances !

— Vous ne les connaissez pas toutes, répondit sœur Louise ; les plus cruelles n'ont été connues que de Dieu et de moi ; mais elles ont été supportées avec une résignation que la foi chrétienne pouvait seule donner.

Le jour des funérailles tout le peuple des environs suivit le cercueil enveloppé de draperies blanches et porté par des ouvriers. Un cantique de deuil était chanté alternativement par un chœur de jeunes gens et un chœur de jeunes filles. On effeuillait des fleurs de la prairie sur la route qui serpentait à l'ombre des peupliers. Le son du serpent et la voix des chantres s'élevaient par intervalles, et l'on entendait les cloches de l'église du hameau.

Quand on fut arrivé près de la fosse, les chants cessèrent. On descendit le cercueil avec

des cordes; il se fit alors un tel silence que les plus éloignés purent entendre le bruit des pelleterées de terre jetées par le fossoyeur; à ce bruit affreux Lélio, qui semblait depuis la mort de sa sœur avoir perdu la parole et la pensée, tant il était absorbé par sa douleur, poussa un cri déchirant, qui fut suivi des sanglots et des gémissemens de la multitude, et Vérigny se jetant avec effusion dans ses bras et pressant sur sa poitrine un visage trempé de larmes, lui dit d'une voix émue :

— Lélio, tout ce que nous aimions nous fuit et nous abandonne, serrons-nous bien l'un contre l'autre, et dans le triste chemin qui nous reste à parcourir ne nous quittons jamais.

— Tout est nuage et fantôme sur la terre, murmura près d'eux une voix mélodieuse, et il n'y a de réel que la trace imprimée sur notre ame par le vice ou la vertu.

C'était sœur Louise à genoux sur le sable de la fosse déjà comblée.

CHAPITRE XXVII.

Deux ans après les évènemens que nous venons de raconter, madame de Longueville écrivait à lady Lionel une lettre dont voici plusieurs fragmens :

..... Mon Albertine est toute fraîche, toute rose, toute gentille... Elle est tout-à-fait remise de son petit accident... Ah ! tu avais bien raison : les plus vives émotions de notre existence nous viennent de ces frêles créatures-là... Je viens de relire les lettres que tu m'écrivais à une bien

triste époque. Comme je comprends maintenant ta pensée! où est-elle la femme qui trouve sa vie décolorée? ce n'est pas une mère assurément, car une mère voit le ciel dans les yeux de sa fille. Où est celle qui se plaint de ce que les occupations de ses heures n'ont rien de grand! Oh! ce n'est pas une mère, car une mère élève sa fille dans ses bras, et quelle occupation plus sublime que celle de former une ame pour les splendeurs célestes de la vertu?....

..... Nous resterons jusqu'au mois de janvier à Belleroche, et nous y retournerons au mois de mars. Viens donc nous y voir un instant avec sir Lionel qui nous apportera son expérience de l'agriculture. Notre école rurale est terminée et nos petits orphelins y sont déjà installés. J'espère que dans quelques années on pourra trouver là une pépinière d'honnêtes gens et d'habiles cultivateurs...... Mon Amélie, je suis bien heureuse! Albert a le cœur si noble et si élevé!... Il répand autour de nous une bienfaisance si active!.... Vraiment je ne conçois pas que l'on puisse donner à des admirations stériles de lacs ou de montagnes, comme

nos buveurs d'eaux, le temps que l'on emploierait si bien dans ses terres..... Pour moi je suis maintenant une franche campagnarde, et, s'il faut te l'avouer, ma vie me paraît bien douce depuis que je l'entends bénir.

FIN.

NOTES.

NOTES.

NOTE I.

Les métiers.

Nos manufactures françaises ont tenu toujours la première place en Europe, pour les étoffes riches, brochées et ciselées, à fonds d'or ou d'argent, à fleurs, à ramages, à dessins somptueux et élégans. Le malheur est que nous sommes forcés de tirer des pays étrangers presque toute la soie qui sert à nos fabriques, et cet impôt annuel se monte à plus de quarante millions. On avait espéré trouver de belle soie indigène dans les cocons de

nos chenilles; on a été jusqu'à essayer des fils que suspend l'araignée. On lit dans les mémoires de l'Académie des Sciences, qu'en 1770, un M. Bon, de Montpellier, montra des bas gris-souris et lustrés qu'il avait fait fabriquer avec de la soie d'araignée. M. de Réaumur s'occupa sérieusement de cette découverte. L'éducation des araignées devait être faite dans des cases séparées, car elles se battent et se dévorent quand on les réunit; on les aurait nourries de mouches, de cloportes, de chenilles, de millepiés, de papillons, de vers de terre et de plumes de jeunes oiseaux. La soie des vers est toujonrs aurore et blanche; celle des araignées aurait été jaune, blanche, grise, bleu-céleste et brun-café; mais on calcula qu'elle reviendrait plus cher que celle des vers-à-soie sans être aussi belle, ni aussi solide; il aurait fallu 52, 296 araignées de la grosse espèce, où 633,552 de moyenne grosseur, pour donner une livre de soie. M. de Réaumur fit ce calcul et détruisit l'illusion des bas gris-souris.

C'est à nos agriculteurs et à nos industriels de nous affranchir de cet impôt payé à l'étranger en plantant des mûriers et en élevant des vers.

Je n'entreprendrai point de décrire les métiers qui servent à fabriquer les étoffes. Cette description se composerait d'une infinité de détails qui n'apprendraient rien à ceux qui savent et qui n'auraient aucun sens pour ceux qui ne savent pas. Dans ces sortes d'études un texte

n'est d'aucune utilité; des planches ne sont que d'un faible secours; il faut regarder de ses yeux long-temps et attentivement; il faut voir jouer les cartons, les fils et les pièces de bois. Je présenterai seulement quelques faits généraux.

Les métiers que l'on employait à Lyon et à Tours dans le siècle dernier, étaient déjà des machines fort ingénieuses. Garon, en 1717, Falcon, en 1738, Maugis, en 1758, avaient perfectionné successivement leur mécanisme. Mais il demandaient à l'ouvrier beaucoup d'intelligence pour disposer les fils de la trame dans le sens du dessin; et ils exigeaient même, pour cette opération, la réunion de plusieurs bras. On était forcé d'avoir recours à des enfans que l'on appelait *tireurs de lacs*, et ce travail était assez fatigant pour leur causer des maladies mortelles.

Les métiers à la Jacquart ont opéré une révolution salutaire; un seul ouvrier peut faire jouer l'appareil et tisser facilement les étoffes les plus riches et les plus compliquées. Les dessins se forment d'eux-mêmes au moyen de cartons percés de trous qui élèvent les fils ou les abaissent suivant le caprice des lignes et des figures.

NOTE II.

Les mûriers.

Avant la récente découverte du mûrier multicaule il y avait déjà en Europe le mûrier noir, le mûrier blanc, et toutes les variétés obtenues par la greffe ; le mûrier rose, le mûrier admirable, le mûrier à feuilles sucrées, le mûrier d'Espagne, le mûrier de Toscane, le mûrier de Pavie ; il y avait encore le mûrier rouge et le mûrier nain.

De tous ces mûriers, le noir est le seul qui ait été connu en Europe de toute ancienneté, et c'est celui qui est le moins bon pour les vers-à-soie.

Le mûrier blanc, de même que l'insecte précieux qui s'en nourrit, nous vient de la Chine ; il y pousse naturellement depuis les premiers siècles du monde ; c'est de

là qu'il est passé d'abord dans l'Inde, puis en Perse, puis en Grèce, où il se multiplia tellement sous les empereurs de Constantinople que le Péloponèse en prit le nom de Morée; il entra en Italie dans le XIIe siècle, et en France sous Charles VIII. Un mûrier vit très longtemps. On voyait encore il y a quelques années en Provence, aux environs de Montélimart, quelques-uns de ces arbres séculaires, la seule de nos conquêtes italiennes que nous ayons gardée.

Comme toute chose nouvelle est reçue avec défiance, la culture du mûrier, malgré les encouragemens qui lui furent donnés par Charles VIII, Louis XI, François Ier et Henri II, ne s'étendit que lentement. Nos provinces du midi s'en couvrirent peu à peu. La Touraine le planta dans ses varanes fertiles de la Loire et du Cher. Olivier de Serres l'accueillit dans sa terre de Pradel; il l'appelait l'arbre béni de Dieu et combattit les idées de Sully, qui voulait en borner la culture au midi de la France. Henri IV partagea les opinions d'Olivier de Serres, et dans son zèle plus ardent que conforme aux vrais principes économiques, il ordonna par lettres patentes, en 1602, que l'on plantât des mûriers autour des villes de Paris et d'Orléans. Colbert tomba dans une faute à peu près semblable; il ne força pas les propriétaires à planter des mûriers, mais il fit planter les arbres aux frais de l'État dans les champs des propriétaires. Toutes ces ordonnances produisirent peu d'effet, et l'on voit dans les auteurs contemporains que les paysans arrachaient les

arbres au fur et à mesure; il fallut recourir au seul encouragement légal et raisonnable : Colbert accorda une prime de vingt-qnatre sols pour chaque pied d'arbre qui aurait atteint l'âge de trois ans.

Cependant nos provinces du midi et la Touraine étaient couvertes de mûriers. On voit encore aujourd'hui çà et là dans les champs, aux environs de Tours, des rangées de ces vieux arbres, hauts comme des chênes, que l'on ne taille plus, que l'on ne n'effeuille plus, et que l'on abat de temps en temps pour se chauffer. Ils sont là pour nous montrer les pertes que l'industrie des soies a faites depuis cinquante ans et que plusieurs propriétaires éclairés cherchent à réparer.

Le roi Charles x avait encouragé puissamment la culture du mûrier dans nos provinces septentrionales; tout le monde a vu le magnifique établissement qu'il a fondé auprès de Corbeil et qui est dirigé avec tant de zèle et de science par M. Camille Beauvais.

NOTE III.

Le dévidage et le moulinage.

Le papillon a percé sa coque ou bien il y est mort, étouffé à la chinoise dans un lit de sel ou dans un four, à la manière italienne, ou à la Gensoul, dans une armoire chauffée à la vapeur. On a trié les cocons; on a séparé les blancs des jaunes, les simples des doubles; il faut maintenant dévider les fils de soie que le ver a croisés pour s'en faire une enveloppe et les dégager de la gomme qui lui a servi de mortier pour lier les matériaux de son petit édifice.

Voici ce travail dans sa plus grande simplicité : on jette le cocon dans l'eau chaude; la gomme se liquéfie; on saisit plusieurs brins de soie; on les tire et on les réunit pour former un fil. Il faut éviter que les brins enduits

d'une glu liquide ne se collent mal à propos, car les nœuds nuiraient plus tard à la régularité des organsins et à la finesse de l'étoffe.

Dans les écrivains du siècle dernier on trouve de grandes plaintes contre les tours employés en France à filer la soie. On comparait notre fil à celui du Piémont et l'on nous reprochait notre infériorité. Nos dévideuses, qui filaient en sautant, cassaient les brins sans cesse.

Il n'en était pas de même des Piémontais ; leurs cavaleti avaient dans le mouvement de leurs deux roues cette inégalité qui est une des bases du mécanisme Gensoul, inégalité savante, et qui, selon la remarque d'un auteur du XVIII[e] siècle, imite et suit dans la décomposition du cocon la même méthode que le ver a employée à le composer.

M. Gensoul a perfectionné le tour du Piémont. Il a fait plus ; il a trouvé le moyen de soumettre les cocons à une température constante ; son appareil, qui porte son nom, permet à nos fils de soie d'égaler en beauté les fils d'Italie.

Cette soie ainsi dévidée se nomme soie grège ; elle n'est pas assez forte pour faire des étoffes ; est-elle teinte et préparée, on la nomme soie plate et elle sert à coudre et à broder ; est-elle légèrement tordue sur elle-même, elle prend le nom de poil et s'emploie dans la bonneterie. Mais si l'on en réunit plusieurs fils et si on les tord à l'aide du moulin elle devient de la trame ou de l'organsin, selon le degré de cette torsion. L'organsin est

tordu deux fois, d'abord en détail, chaque fil séparément, puis tous les fils ensemble, avec une force extraordinaire. La trame ne subit qu'une torsion, la dernière, et faiblement. L'organsin forme la chaine de l'étoffe, et la la trame, plus luisante, en couvre la surface.

Le moulinage de la soie a suivi dans sa partie matérielle ce progrès de la mécanique moderne, qui tend à placer les instrumens divers d'une même fabrication sous un moteur commun ; une seule roue met en action une infinité de roues, de poulies, de bobines, et reçoit elle-même son mouvement d'une chute d'eau ou de la vapeur. On peut voir à Tours une ingénieuse application des puits artésiens au moulinage chez un industriel habile, monsieur Champoiseaux.

NOTE IV.

Les magnaneries.

Le ver à soie, dans le dialecte provençal, se nomme magnan; de là ce mot de magnanerie, pour désigner le lieu où on l'élève.

Si l'on parcourt l'Italie, la Sicile, l'Espagne, le midi de la France, on y verra des fermiers qui, dans la chambre où ils dorment et où ils mangent, font grimper des vers sur des feuillages qui la tapissent; ces vers sont nés dans leurs matelas, dans leurs couvertures, dans leurs habits, dans le fumier, dans la cheminée; il couvrent tout de leurs ordures; ils mêlent leur infection à l'odeur de l'ail, du fromage, de la sueur de leurs nourriciers. Le vent et l'humidité, le soleil et le feu les déciment ou les anéantissent; on emporte chaque jour leurs cadavres, et cela dure deux mois.

On donne aux fermiers des étables pour leurs vaches, des écuries pour leurs chevaux, des poulaillers pour leurs volailles, des colombiers pour leurs pigeons; pourquoi ne leur donnerait-on pas une petite chambre où il y aurait un poële et où ils élèveraient les vers qui sont pour eux un moyen de payer leurs fermes et leurs impôts?

L'éducation des vers à soie est devenue de nos jours une science qui a ses règles et ses principes.

Autrefois, dans les plus grands établissemens, on se contentait de donner aux vers des feuilles et de la chaleur; on les faisait éclore à la manière des paysans; on suivait une routine aveugle; le comte Dandolo est le premier qui ait étudié la nature de ces insectes avec une méthode scientifique; il a senti que pour faire une bonne éducation avec le moins de feuilles et dans le moins de temps possible, il fallait créer aux vers un climat artificiel, il a déterminé quelle température leur convient à leurs différens âges, et il les a placés dans une atmosphère factice qu'il réchauffe avec des poëles et dont l'air est renouvelé par des soupiraux.

M. Darcet a perfectionné la découverte du comte Dandolo. Les dandolières avaient un inconvénient; le foyer était dans l'intérieur; l'action immédiate de la chaleur et les exhalaisons répandues par les matières brûlées étaient funestes aux vers; en outre, l'air qui devait s'introduire du dehors, par les soupiraux, manquait parfois à l'appel, surtout quand le temps était lourd et orageux.

M. Darcet a fait deux choses ; il a mis, d'une part, hors de la magnanerie la source de la chaleur ; et de l'autre, il l'a soustraite complètement aux influences extérieures en établissant, par un système ingénieux, des courans continus d'air à la température et au degré d'humidité convenables. Il existe à Villemomble une magnanerie construite sur ce modèle : elle a des proportions et une élégance qui ne sont pas d'une rigoureuse nécessité, car l'appareil de M. Darcet peut s'établir à peu de frais, et c'est en cela qu'il est véritablement utile.

Voici quelques chiffres empruntés à un excellent mémoire de M. Henri Bourdon. Ils feront voir de quelle importance est la méthode suivie dans l'établissement des magnaneries pour la production de la soie.

Dans la plupart des magnaneries du Midi, dit-il, on retire seulement de vingt-cinq à vingt-huit kilogr. de cocons par once de graine (ce sont les œufs que l'on nomme ainsi). Dans quelques-unes on en obtient cinquante ; en Piémont, par les dandolières, on en récolte cinquante-cinq ; M. Camille Beauvais, grâce à sa vigilante expérience et à l'appareil ventilateur de M. Darcet, en a obtenu soixante-huit, et tout porte à croire qu'on ne tardera pas à parvenir jusqu'au nombre soixante-quinze.

Plus loin il ajoute :

Chaque once de graine contient au moins quarante mille vers. On en retire ordinairement dans les éducations regardées comme assez bonnes vingt-cinq kilog. de cocons qui correspondent à quatorze mille vers ; ainsi

par once de graine il se perd au moins vingt-six mille vers.

Telle est donc la destinée de ces précieux insectes que, sans parler des catastrophes dues à l'imprévoyance qui anéantissent quelquefois des éducations entières, les deux tiers au moins de ceux qui naissent chaque année doivent mourir avant d'avoir exécuté leur ingénieux travail.

NOTE V.

Différentes branches de l'industrie des soies.

Il y a dans l'industrie des soies plusieurs opérations successives qui n'ont rien de rebutant ni de funeste pour l'ouvrier, et qui toutes s'allient ou peuvent s'allier avec la vie rustique. On voit assez ordinairement plusieurs de ces travaux réunis sous une direction commune. Ainsi la même personne est souvent propriétaire des mûriers et des vers. Il est moins ordinaire, surtout dans les petits établissemens, d'y joindre la filature, et la plupart du temps on vend les cocons ou bien on les envoie au moulin. Le château de Chenonceaux présente à la fois aux curieux les mûriers, la magnanerie et le dévidage de la soie. Mais ce qu'il y a de plus rare, c'est que le fabricant d'étoffes plante les arbres, élève les vers, file la soie,

la torde, et rassemble, comme Lélio, dans une même administration tous les rameaux de cette branche d'industrie. Il y a des peuples entiers qui se bornent à la production de la soie. Il y en a d'autres qui ne font guère que de la changer en tulles ou en étoffes. En France nous avons plusieurs provinces où l'on cultive le mûrier, où l'on soigne les vers, où l'on dévide les cocons ; nous n'en avons que deux, la Touraine et le Lyonnais, qui joignent à ces travaux préliminaires le moulinage des organsins et la fabrication des étoffes.

NOTE VI.

Importance de l'industrie des soies.

Plusieurs raisons doivent rendre précieuse à la France l'industrie des soies. Une des meilleures, c'est que la soie ne saurait exister sans le mûrier et que le mûrier vient chez nous à merveille. Le sol, en France, est la source naturelle de la richesse, et toute fabrique qui augmente la valeur de ses produits doit nous être chère à double titre. C'est ainsi que l'ouvrier qui tisse la laine donne du prix aux brins d'herbe que tondent les moutons ; le potier utilise l'argile ; les machines à vapeur ont besoin de la houille, et les sucres de betterave ont ouvert dans nos champs une mine de trésors nouveaux. L'industrie des soies a encore un avantage aux yeux des hommes qui voient dans le travail de l'artisan un moyen

de soulager sa misère et de développer ses facultés. Cette industrie, depuis la plantation des mûriers jusqu'à la fabrication des étoffes, est celle qui se montre le moins hostile à la santé des ouvriers et qui se prêterait le plus facilement aux combinaisons imaginées par la science pour améliorer leur sort. Ses premiers pas se font dans le sein de l'agriculture, cette robuste nourricière du corps et de l'esprit. Les planteurs des mûriers sont des laboureurs; l'éducation des vers, qui ne dure que deux mois, n'entrave aucun des travaux champêtres; les tours qui filent la soie sont dans les mains des femmes; les moulins qui la tordent sont mis en mouvement par l'eau ou la vapeur, tandis que de jeunes filles garnissent les fuseaux. Ce sont de vrais artistes qui dessinent les étoffes; il faut de l'intelligence pour monter un métier; il peut être mis en œuvre dans une ferme comme dans une manufacture, et l'on voit dans l'*Encyclopédie* que les velours de Gênes étaient fabriqués par des paysans. Les économistes de ce siècle-ci, qui s'élèvent contre le système de la division du travail et réclament le mélange de la culture des champs et des opérations manufacturières, mettent en avant une idée qui n'est peut-être pas aussi nouvelle qu'elle est heureuse; mais ils avoueront que, s'il est une industrie favorable à la réalisation de leur théorie, c'est celle des soies assurément.

NOTE VII.

Les misères réelles.

Il y a vraiment de ces misères que les romanciers ignorent et que les poètes ne chantent pas, auprès desquelles toutes les rêvasseries de nos messieurs à canne d'or et à gants blancs paraissent insolentes et sacriléges. Je vais citer un passage d'un ouvrage remarquable intitulé *Fragmens psychologiques sur la folie.* On y verra l'histoire d'une femme du peuple, que l'auteur, le docteur Leuret, a vue et soignée dans un hôpital, histoire véritable, recueillie par un médecin, dans un livre de médecine, sans préoccupation dramatique ni littéraire; et celui qui, après l'avoir lue, ne se sentira pas plein de honte pour le sentiment fastueux de sa mélancolie et de compassion pour les milliers d'êtres humains qui connaissent la douleur sous cette forme réelle et inexorable, celui-là mérite de rassembler dans son sein toutes leurs tortures sans inspirer de pitié.

La pauvre Marguerite.

« Aucun de nos malades n'a éprouvé des malheurs

aussi constans que la pauvre Marguerite. Aucun n'aurait pu montrer plus de résignation. Il semble qu'elle ait été créée uniquement pour souffrir. Elle a soixante-huit ans, et il y a soixante-huit ans qu'elle meurt de misère et de faim. Son père exerçait une profession dont le nom seul inspire le dégoût. Fille, elle était couverte de haillons empestés; rarement on lui donnait assez de nourriture; elle n'avait ni amie, ni compagne. Mariée très jeune à un manœuvre qui l'a injuriée, insultée et battue, elle n'a pas eu un jour entier, je ne dis pas de bonheur, mais de repos. Pour supporter tant de misères, qui l'a soutenue?... deux grâces qu'elle remercie Dieu de lui avoir accordées, le don de fécondité et le don des larmes. Dix-huit fois elle a été mère; souvent même pendant ses grossesses, son mari la chassait de leur commun réduit. Elle s'en allait alors, cherchant un gîte dans une écurie où les maîtres n'osaient pas toujours la recevoir, parce qu'eux-mêmes craignaient les injures de l'*homme* de Marguerite; faute d'écurie elle allait coucher dans les champs. Là elle pleurait et priait; puis quand le lendemain quelques heures de sommeil avaient interrompu le sentiment de ses maux, elle remerciait Dieu qui s'était montré si indulgent pour elle.

« Vieille, son mari l'a chassée tout-à-fait. Une de ses filles l'a recueillie; mais elle était à charge à sa fille. On lui disait qu'elle mangeait trop, et puis elle était souvent à l'église et peu au travail. Elle a quitté sa fille. Une parente lui a donné la toile d'une paillasse; une marchande

de la halle lui a permis de ramasser de la paille sur le marché; voilà son lit : elle l'a portée dans un cabinet obscur où elle s'est logée moyennant quinze sous par semaine. On lui a avancé de quoi acheter une livre de pain d'épice; on lui a prêté une table et une chaise. Avec cela elle s'est établie marchande sur le pont derrière l'Hôtel-Dieu. On ne peut, sans être ému, lui entendre raconter les chances de son petit commerce. Pour gagner huit sous il fallait qu'elle vendît une livre de son pain d'épice. Jamais elle n'a autant gagné dans un jour. Ordinairement quatre sous, quelquefois six; mais aussi quelquefois deux seulement. Il lui est même arrivé de ne rien vendre. Ces jours-là, ceux où elle ne gagnait rien, elle ne mangeait pas, à moins que par un heureux hasard elle n'eût reçu le pain que le bureau de charité donne une fois par mois seulement aux indigens de la ville. Rentrée chez elle après avoir fait sa prière, elle se couchait en disant : « Le jour viendra bientôt; demain je serai plus heureuse. »

« Une nuit le clair de lune et sans doute aussi la faim l'ayant éveillée, elle crut que le jour commençait à paraître. Elle se leva bien vite, et portant avec elle sa table, sa chaise et son pain d'épice, elle alla prendre sa place accoutumée. Mais les acheteurs? Ils dormaient. Marguerite ne tarda pas à s'apercevoir de l'erreur qui l'avait rendue si matinale. Restera-t-elle? elle hésite, elle reste, se couche contre une muraille et s'endort. A son réveil, elle n'a plus rien. On lui a tout enlevé, tout, car il ne lui

reste que sa paillasse, et sa paillasse répond de son loyer. Elle est privée d'asile. La police la trouve, et l'emprisonne au dépôt de Saint-Denis. C'est là qu'elle est devenue folle. Elle est maintenant à la Salpêtrière; elle n'en sortira plus, car, j'allais dire heureusement, elle est incurable »

Où est le roman plus intéressant que cette histoire naïve, simple et vraie? où est le malheur plus affreux que celui qui accable ainsi sous nos yeux toute une multitude que nous pouvons secourir? Il y a dans ce même ouvrage un autre récit que je vais placer en regard de celui qu'on vient de lire. C'est un homme, cette fois, qui arrive également à la folie par un chemin tout différent. Il est riche, il n'éprouve aucune infortune réelle; mais, dans sa lutte égoïste contre les moindres inconvéniens de la condition humaine, il finit par se grossir des peines imaginaires et par tomber dans une souffrance méprisable et terrible.

L'HYPOCONDRIAQUE.

« Le malade est un homme parfaitement en état d'analyser ses sensations et d'en rendre un compte exact. Il est riche, et sa principale occupation a toujours été de se rendre la vie douce et tranquille. Pour se soustraire aux embarras d'une famille, aux obligations qu'impose l'éducation des enfans, il ne s'est pas marié. Pour que l'administration de sa fortune ne lui donnât que le moins de souci possible, il n'a conservé de son héritage aucune propriété foncière, et il a placé son argent en rentes sur l'état dans les différens pays qui lui offraient le plus de

garanties. Pour n'avoir à exercer aucune surveillance de ménage, il a presque toujours habité dans des hôtels garnis et mangé chez le restaurateur. Entièrement libre de ses actions, il aurait pu voyager, et son désir d'observer l'eût porté à visiter au moins les villes capitales de l'Europe; mais le voyage, quelque commodément qu'on le fasse, n'est pas toujours sans fatigue, et puis l'on n'est pas sûr de trouver à chaque gîte un dîner bien servi, une chambre commode et un bon lit. Son esprit est très cultivé, son jugement parfait : il n'a pas précisément mauvais cœur ; mais comme le repos lui est plus cher que le reste, dans chacune de ses actions ou de ses affections, il a grand soin de repousser tout ce qui pourrait l'inquiéter ou seulement l'émouvoir. Sa règle politique est d'approuver tous les gouvernemens et de laisser faire ceux qui dirigent, fût-on serf en Russie ou esclave chez les Turcs. Tous ses soins ont pour but l'amour du repos. Voici où l'amour du repos l'a conduit :

« Il n'a aucune relation au dehors de la maison qu'il habite. Dans cette maison même, c'est à peine s'il en conserve quelques-unes. Il est quelquefois six mois sans sortir. Lorsqu'il sort c'est en voiture, et toujours accompagné d'une personne qui puisse lui porter secours dans le cas où il en aurait besoin. Pendant la promenade, il est très rare qu'il descende de voiture, et quand cela arrive, il faut que la personne dont il est accompagné se tienne tout près de lui. Il ne traverserait pas une place ni un pont ; à peine traverserait-il une rue. Sur une place il est

comme au milieu d'un désert où tout manque à celui qui a besoin de tout.

« A défaut de douleurs réelles, il a trouvé dans ses sensations des causes de souffrance auxquelles il a voulu échapper. Au lieu de réagir et de combattre, il a fui. La première impression que produit le froid est pénible; pour ne pas lutter il s'est couvert de vêtemens; bientôt un air seulement rafraîchi lui a paru aussi insupportable que le froid, et il lui a opposé le même préservatif. Puis, dans la crainte de se refroidir, il est resté habillé aussi chaudement l'été que l'hiver. La société impose des devoirs, ne fût-ce que de simple politesse : il a quitté la société et s'est enfermé dans une chambre de laquelle il ne sort presque pas. Dans sa chambre un homme qui a l'esprit cultivé peut s'instruire encore, ou au moins se distraire par quelque occupation sédentaire. Travailler, lire, exigent de l'attention, et l'attention de l'activité : il est resté oisif. Que faire alors? s'ennuyer et dormir. Il dort autant qu'il peut, et pour n'être pas distrait dans son sommeil, il faut qu'autour de lui tout soit dans un calme parfait; que dans sa chambre un tapis prévienne le bruit que l'on pourrait faire en marchant; que les fenêtres soient bien closes. S'il est éveillé, afin que la lumière ne puisse blesser sa vue, il ne laisse pénétrer chez lui qu'un demi-jour. Se déshabiller est une peine; d'abord il se déshabille aussi tard que possible; puis il se couche tout habillé; puis il ne se couche plus. Le jour et la nuit, assis sur un fauteuil, le coude appuyé sur une table, les pieds sur un tabouret, il reste immobile. Il mange pourtant, car il est

obligé de manger lui-même, à des heures irrégulières, parce qu'il ne faut pas le déranger quand il dort. S'il demande son repas, il faut l'apporter à l'instant, fût-on au milieu de la nuit; que la chère soit délicate, le pain frais, le vin de bonne qualité, le café bien chaud, car il est le plus malheureux des hommes; jamais il n'y a eu de douleur comme les siennes.

« Il y a un mur d'airain entre le monde et lui. Il n'est plus qu'un squelette. Sa tête n'a que la charpente osseuse. Il ne sait plus distinguer les odeurs. Ce qu'il mange n'a aucune saveur. Il respire comme un soufflet respire. S'il marche, il lui paraît qu'il a des jambes de coton. S'il repose, tout le gêne, son fauteuil, sa table, son tabouret, ses habits; s'il veut dormir il n'a qu'un demi-sommeil pendant lequel sa maladie s'aggrave et le poursuit. Il doit mourir d'une mort horrible et après une affreuse agonie, il sera couvert de plaies et de gangrène. Pour se guérir il a consulté des somnambules. Il s'est coiffé d'un bonnet de taffetas ciré. Il a pris des remèdes homéopathiques et un bain égyptien. Il s'est fait frictionner avec la brosse électrique. A travers sa double paire de bas de coton et de laine, son caleçon et son pantalon, il a obligé son valet de chambre à lui faire avec la main nue des frictions sur les jambes : son valet de chambre en a eu l'épiderme enlevé et lui n'en a éprouvé aucun soulagement.

« Mort en 1835. »

(*Fragmens psychologiques sur la Folie*, par le docteur Leuret.)

FIN DES NOTES.